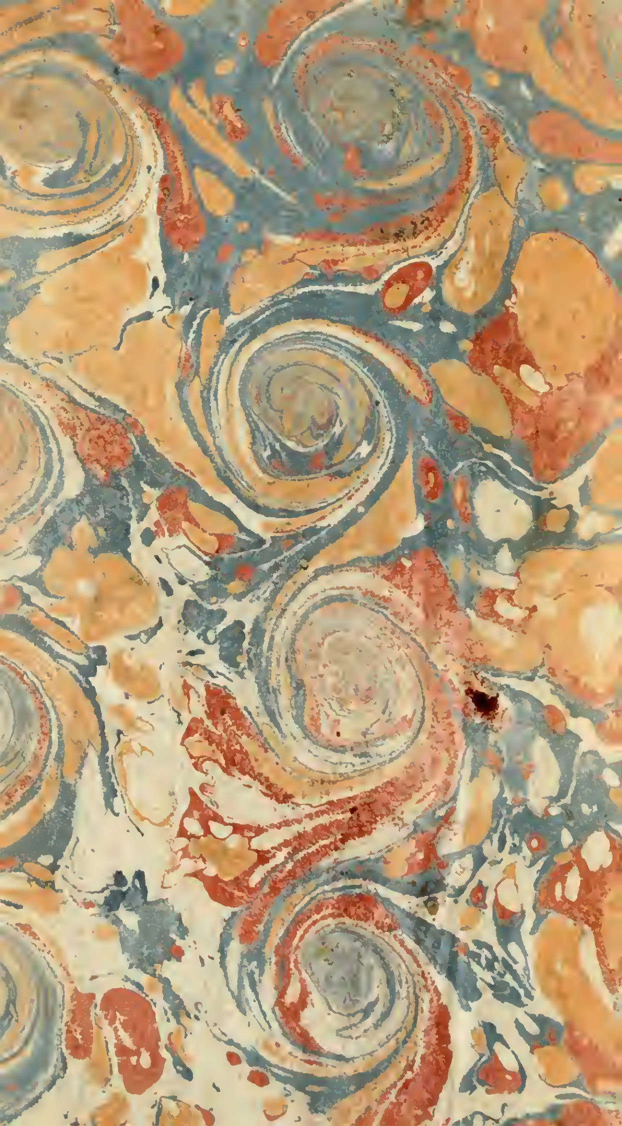




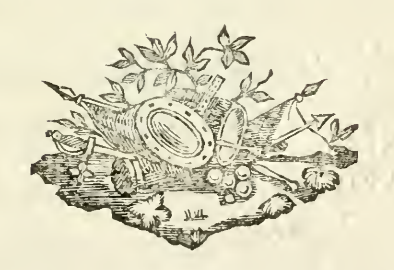


LES
PENSÉES
DE
J. J. ROUSSEAU.

TOME PREMIER.

LES PENSÉES DE J. J. ROUSSEAU, CITOYEN DE GENEVE.

TOME PREMIER.



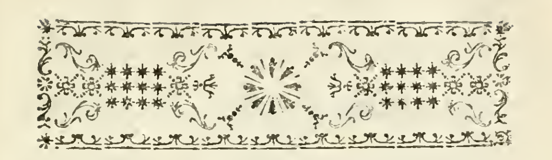
A AMSTERDAM,

Et se trouve

A PARIS,

Chez PRAULT, Petit-Fils, Libraire, Quai des Augustins, à l'Immortalité.

M. DCC. LXVI.



AVIS
DU LIBRAIRE.

L'ACCUEIL *favorable dont le Public a honoré la premiere Edition de ce Livre, n'a pas peu contribué à me faire éprouver le malheur de la contrefaction. Mais on ſçait que tout Livre contrefait eſt toujours exécuté ſans aucun ſoin, vû*

la précipitation avec laquelle on ſe hâte de retirer le fruit de ſon larcin. J'oſe donc préſumer qu'on recevra avec plaiſir une ſeconde édition de cet Ouvrage. Elle eſt augmentée de nouvelles penſées qui la rendront encore plus intéreſſante que la premiere. Il étoit néceſſaire que je procuraſſe à l'Editeur les nouveaux écrits que M. ROUSSEAU avoit publiés. Ces Ouvrages n'ayant été imprimés que chez l'Etranger, il a fallu que je les fiſſe

venir, & je les ai attendus long-tems. C'est dans cet intervalle que parmi les différentes contrefactions de ce Livre, il en a paru une sous le titre : D'Esprit & Maximes de J. J. Rousseau. *Toutes sont semblables, quant au fond, à ma premiere édition : on a seulement changé le titre & l'ordre des matieres.*

Je me crois obligé d'avertir le Public qu'il lui sera facile de distinguer cette nouvelle édition

de celles contrefaites ; 1°. par le Titre ; 2°. parce que cette Edition est plus ample d'un volume : Enfin par le signe qui se trouve au bas du présent Avis, & qui lui servira en quelque sorte de contremarque.



PRÉFACE.

Peu de ſiécles ont eu autant de beſoin que le nôtre, d'être ramenés aux vrais principes des devoirs & de la raiſon; c'eſt ce qui a ſans doute tourné la plume & les talens du plus grand nombre de nos Ecrivains à l'étude de la Philoſophie.

L'impuiſſance d'égaler les grands Maîtres du Regne brillant de Louis XIV, n'a pas déterminé ſeule, ni toujours, les eſprits au choix des matieres qu'ils ont embraſſées ; & je crois qu'il

leur a paru plus néceſſaire de s'occuper d'objets vraiment utiles pour nous, que d'augmenter les tréſors de nos amuſemens & de nos plaiſirs.

Mais, n'eſt-on pas forcé de convenir que pluſieurs de nos Gens de lettres, en cherchant à rappeller leur profeſſion à ſa premiere & noble inſtitution, & en s'érigeant en précepteurs du genre humain, ont abuſé (peut-être ſans le vouloir) de l'autorité qu'ils pouvoient tirer de leur talent d'écrire & de leur vigueur de penſer?

Il eſt une Nation réfléchie & toujours rivale de la nôtre. Elle s'eſt enfoncée la premiere dans

les abyſmes de la Métaphyſique. Toutes les hardieſſes peuvent ſe montrer chez ce Peuple, il les a toutes offertes ſous mille formes: mais en augmentant la licence qui leur donnoit l'être, ont-elles contribué à rendre le pays plus heureux & plus ſage ? Il eſt permis de s'en rapporter aux plus ſenſés des Auteurs de cette Iſle, dont ils ont déploré les excès en tout genre.

En conclura-t-on qu'il faut interdire aux hommes l'étude de la Philoſophie ? Non : mais il ſeroit à ſouhaiter que les Ecrivains qui s'y livrent, ſe rappellaſſent quelquefois ce qu'en a dit un de leurs principaux chefs, plus

coupable qu'eux, puiſqu'en connoiſſant ſi bien les dangers de cette étude trop approfondie, il n'a pas ſçû ſe contenir.

La Philoſophie (dit Bayle *) *reſſemble à des poudres ſi corroſives, qu'après avoir conſumé les chairs mal-ſaines d'une plaie, elles rongeroient la chair vive, carieroient les os, & perceroient juſqu'aux moëlles. Elle réfute d'abord les erreurs*, (ajoute-t-il) *mais ſi on ne l'arrête point là, elle attaque la vérité, & va ſi loin, qu'elle ne ſçait plus où elle eſt, ni ne trouve plus où s'aſſeoir.*

Cette image forte & vraie des

* Art. Acoſta.

excès où nous expoſe un amour immoderé pour la Philoſophie, auroit dû, ſans doute, arrêter la main de plus d'un Philoſophe, qui, ſous prétexte d'arracher de deſſus nos yeux l'épais bandeau des préjugés, a bleſſé notre vue par un éclat incertain, vague & rapide, plus ſemblable au feu deſtructeur de la foudre, qu'à la lumiere d'un beau jour. Juſqu'à quand la Philoſophie (pour me ſervir des expreſſions de M. Rouſſeau lui-même) ne s'occupera-t-elle qu'à diffamer l'eſpèce humaine?

Dans le nombre du peu de vérités qui circulent parmi les hommes, il en eſt qu'une douce per-

ſuaſion, une conſcience preſque générale, un ſentiment intime & difficile à vaincre ont établies, & qu'il eſt cruel de vouloir nous enlever; parce qu'indépendamment de leur certitude, elles ſont, ou notre conſolation, ou notre eſpérance.

Inutilement l'Auteur du fameux Traité du *Citoyen* s'épuiſe-t-il à prouver que la méchanceté eſt inhérente & eſſentielle aux hommes; il n'entraîne à ſon opinion que des gens pour qui toutes les ſingularités ſont précieuſes, ou des méchans qui s'apperçoivent que cette prétendue découverte protège & ſert les vils intérêts dont ils ſont animés: le

le plus grand nombre des hommes pensans, ſçait qu'il a beſoin de ſa propre eſtime pour s'encourager au bien; & M. *Hume*, qui n'a pû s'empêcher de regarder la bienfaiſance comme une des premieres diſpoſitions de notre ame, en eſt cru ſans preuves, parce qu'il n'en faut qu'aux choſes de calcul matériel & preſque jamais à celles qui ſont ſenties.

C'eſt encore une entrepriſe téméraire & dangereuſe de la part des Philoſophes, d'attaquer ouvertement le culte reçu & conſacré par des loix ſous le bouclier deſquelles on repoſe avec tranquillité. C'eſt détruire les fortifications d'une place qu'on habi-

te ; c'eſt appeller par cette deſtruction tous les brigands qui voudront s'en emparer ; c'eſt compromettre à la fois & ſa propriété, & ſa liberté, & ſa ſureté ; c'eſt invoquer l'indépendance, l'anarchie & la licence mere de tous les crimes.

Ce ſeroit donc un ſervice à rendre à la Société d'arracher, des Livres qui lui ont été offerts, tout ce qui a élevé le ſcandale & le cri public, & de les réduire aux ſeules vérités utiles qu'ils contiennent. Il faut l'avouer à l'honneur de plus d'un ouvrage que la vigilance du Gouvernement a proſcrits ; ils feroient encore, avec le retranchement dont je parle, &

la gloire de leurs Auteurs & celle de leur ſiécle.

Le Recueil que je donne au Public aujourd'hui en ſera la preuve la plus forte. On y va voir combien M. Rouſſeau ajoute à la maſſe de nos idées, on y admirera cette ſagacité profonde, cet amour de la vertu & ces richeſſes de ſtyle qui diſtinguent ſi fort le Citoyen de Genève : l'humanité, l'honneur & la ſageſſe ont ſouvent dicté les maximes précieuſes qui composeront ces deux volumes. J'ai fait diſparoître, autant que j'ai pû, le Sophiſte hardi, pour n'offrir que l'Ecrivain brillant & mâle, l'homme ſenſible & penſeur.

Le penchant qu'un Auteur de ce mérite peut avoir pour le paradoxe le détourne quelquefois du vrai : mais alors c'est l'Alchymiste de la Littérature, qui, dans la vaine recherche du reméde universel, trouve en chemin mille secrets qui tous, séparés de leur objet, deviennent de la plus grande utilité.

Je ne finirai point sans excuser, autant qu'il est possible, M. Rousseau d'avoir scandalisé dans quelques-uns de ses Ouvrages, & le François Citoyen & le Catholique. Etranger à Paris, il naquit & fut élevé dans une République & dans le Schisme.

Fin de la Préface.

LES



LES PENSÉES DE J. J. ROUSSEAU.

DIEU.



QUE la Matiere ſoit éternelle ou créée, qu'il y ait un principe paſſif ou qu'il n'y en ait point, toujours eſt-il certain que le tout eſt un, & annonce une intelligence unique; car je ne vois rien qui ne ſoit ordonné dans le même ſyſtême, & qui ne concoure à la même fin, ſçavoir, la conſervation du tout dans l'ordre établi. Cet Etre qui

veut & qui peut, cet Etre actif par lui-même, cet Etre enfin, quel qu'il ſoit, qui meût l'Univers & ordonne toutes choſes, je l'appelle *Dieu*. Je joins à ce nom les idées d'intelligence, de puiſſance, de volonté que j'ai raſſemblées, & celle de bonté qui en eſt une ſuite néceſſaire ; mais je n'en connois pas mieux l'Etre auquel je l'ai donné ; il ſe dérobe également à mes ſens & à mon entendement ; plus j'y penſe, plus je me confonds : je ſçais très-certainement qu'il exiſte, & qu'il exiſte par lui-même ; je ſçais que mon exiſtence eſt ſubordonnée à la ſienne, & que toutes les choſes qui me ſont connues, ſont abſolument dans le même cas. J'apperçois Dieu par-tout dans ſes œuvres, je le ſens en moi, je le vois tout autour de moi ; mais ſi-tôt que je veux le contempler en lui-même, ſi-tôt que je veux chercher où il

eſt, ce qu'il eſt, quelle eſt ſa ſubſtance, il m'échappe, & mon eſprit troublé n'apperçoit plus rien.

Dieu eſt intelligent, mais comment l'eſt-il? L'homme eſt intelligent quand il raiſonne, & la ſuprême intelligence n'a pas beſoin de raiſonner; il n'y a pour elle ni prémiſſes, ni conſéquences, il n'y a pas même de propoſition; elle eſt purement intuitive, elle voit également tout ce qui eſt, & tout ce qui peut être; toutes les vérités ne ſont pour elle qu'une ſeule idée, comme tous les lieux un ſeul point, & tous les tems un ſeul moment.

La puiſſance humaine agit par des moyens, la puiſſance de Dieu agit par elle-même: Dieu peut, parce qu'il veut, ſa volonté fait ſon pouvoir.

Dieu eſt bon, rien n'eſt plus manifeſte: mais la bonté dans l'homme eſt l'amour de ſes ſemblables, & la bonté

de Dieu eſt l'amour de l'ordre, car c'eſt par l'ordre qu'il maintient ce qui exiſte, & lie chaque partie avec le tout.

Dieu eſt juſte, j'en ſuis convaincu; c'eſt une ſuite de ſa bonté; l'injuſtice des hommes eſt leur œuvre & non pas la ſienne : le déſordre moral qui dépoſe contre la Providence aux yeux des Philoſophes ne fait que la démontrer aux miens. Mais la juſtice de l'homme eſt de rendre à chacun ce qui lui appartient, & la juſtice de Dieu de demander compte à chacun de ce qu'il lui a donné.

De tous les attributs de la Divinité toute puiſſante, la bonté eſt celui ſans lequel on la peut le moins concevoir. Quand les Anciens appelloient *Optimus Maximus* le Dieu ſuprême, ils diſoient très-vrai; mais en diſant *Maximus Optimus*, ils auroient parlé plus

exactement, puisque sa bonté vient de sa puissance : il est bon parce qu'il est grand.

Voulons-nous pénétrer dans ces abîmes de Métaphysique qui n'ont ni fond ni rive, & perdre à disputer sur l'essence divine ce tems si court qui nous est donné pour l'honorer? Nous ignorons ce qu'elle est, mais nous sçavons qu'elle est : que cela nous suffise; elle se fait voir dans ses œuvres, elle se fait sentir au dedans de nous. Nous pouvons bien disputer contre elle, mais non pas la méconnoître de bonne-foi.

Plus je m'efforce de contempler son essence infinie, moins je la conçois; mais elle est, cela me suffit; moins je la conçois, plus je l'adore. Je m'humilie & lui dis : Etre des Etres, je suis parce que tu es; c'est m'élever à ma source que de te méditer sans cesse. Le plus digne usage de ma raison est de

s'anéantir devant toi : c'eſt mon raviſſement d'eſprit, c'eſt le charme de ma foibleſſe de me ſentir accablé de ta grandeur.

Rien n'exiſte que par celui qui eſt. C'eſt lui qui donne un but à la juſtice, une baſe à la vertu, un prix à cette courte vie employée à lui plaire ; c'eſt lui qui ne ceſſe de crier aux coupables que leurs crimes ſecrets ont été vûs, & qui fait dire au juſte oublié, tes vertus ont un témoin ; c'eſt lui, c'eſt ſa ſubſtance inaltérable qui eſt le vrai modele des perfections dont nous portons une image en nous mêmes. Nos paſſions ont beau la défigurer ; tous ſes traits, liés à l'eſſence infinie, ſe repréſentent toujours à la raiſon, & lui ſervent à rétablir ce que l'impoſture & l'erreur en ont alteré.

Tenez votre ame en état de deſirer qu'il y ait un Dieu, & vous n'en douterez jamais.

Si j'exerce ma raiſon, ſi je la cultive, ſi j'uſe bien des facultés immédiates que Dieu me donne, j'apprendrai de moi-même à le connoître, à l'aimer, à aimer ſes œuvres, à vouloir le bien qu'il veut, & à remplir, pour lui plaire, tous mes devoirs ſur la terre. Qu'eſt-ce que tout le ſçavoir des hommes m'apprendra de plus?

Source de juſtice & de vérité, Dieu clément & bon! Dans ma confiance en toi, le ſuprême vœu de mon cœur eſt que ta volonté ſoit faite; en y joignant la mienne, je fais ce que tu fais; j'acquieſce à ta bonté: je crois partager d'avance la ſuprême félicité qui en eſt le prix.



UNIVERS, INTELLIGENCE SUPREME

Il eſt un Livre ouvert à tous les yeux, c'eſt celui de la Nature. C'eſt dans ce grand & ſublime Livre que j'apprends à ſervir & à adorer ſon divin Auteur. Nul n'eſt excuſable de n'y pas lire, parce qu'il parle à tous les hommes un langage intelligible à tous les eſprits.

Si la matiere mue me montre une volonté, la matiére mue ſelon de certaines Loix me montre une intelligence. Agir, comparer, choiſir, ſont des opérations d'un être actif & penſant : donc cet être exiſte. Où le voyez vous exiſter ? Non-ſeulement dans les Cieux qui roulent, dans l'aſtre qui nous éclaire ; non-ſeulement dans moi-même,

mais dans la brebis qui paît, dans l'oiseau qui vole, dans la pierre qui tombe, dans la feuille qu'emporte le vent.

Je juge de l'ordre du Monde quoique j'en ignore la fin, parce que pour juger de cet ordre il me suffit de comparer les parties entre elles, d'étudier leur concours, leurs rapports, d'en remarquer le concert. J'ignore pourquoi l'Univers existe; mais je ne laisse pas de voir comment il est modifié; je ne laisse pas d'appercevoir l'intime correspondance par laquelle les êtres qui le composent se prêtent un secours mutuel. Je suis comme un homme qui verroit pour la premiere fois, une montre ouverte, & qui ne laisseroit pas d'en admirer l'ouvrage, quoiqu'il ne connût pas l'usage de la machine & qu'il n'eût point vû le cadran. Je ne sçais, diroit-il, à quoi le tout est bon;

mais je vois que chaque piece eſt faite pour les autres ; j'admire l'ouvrier dans le détail de ſon ouvrage, & je ſuis bien sûr que tous ces rouages ne marchent ainſi de concert que pour une fin commune qu'il m'eſt impoſſible d'appercevoir.

Comparons les fins particulieres ; les moyens, les rapports ordonnés de toute eſpéce, puis écoutons le ſentiment intérieur ; quel eſprit ſain peut ſe refuſer à ſon témoignage ; à quels yeux non prévenus l'ordre ſenſible de l'Univers n'annonce-t-il pas une ſuprême intelligence, & que de ſophiſmes ne faut-il pas entaſſer pour méconnoître l'harmonie des êtres, & l'admirable concours de chaque piéce pour la conſervation des autres ? Qu'on me parle tant qu'on voudra de combinaiſons & de chances ; que vous ſert de me réduire au ſilence, ſi vous ne pou-

vez m'amener à la persuasion, & comment m'ôterez-vous le sentiment involontaire qui vous dément toujours malgré moi ?

J'ai lû Nieuventit avec surprise, & presque avec scandale. Comment cet homme a-t-il pû vouloir faire un Livre des Merveilles de la Nature, qui montrent la sagesse de son Auteur ? Son Livre seroit aussi gros que le monde, qu'il n'auroit pas épuisé son sujet ; & si-tôt qu'on veut entrer dans les détails, la plus grande merveille échappe, qui est l'harmonie & l'accord du tout. La seule génération des corps vivans & organisés est l'abîme de l'esprit humain. La barriere insurmontable que la Nature a mise entre les diverses especes afin qu'elles ne se confondissent pas, montre ses intentions avec la derniere évidence. Elle ne s'est pas contentée d'établir l'ordre, elle a pris des

mesures certaines pour que rien ne pût le troubler.

Il n'y a pas un être dans l'Univers qu'on ne puisse, à quelqu'égard, regarder comme le centre commun de tous les autres, autour duquel ils sont tous ordonnés; ensorte qu'ils sont tous réciproquement fins & moyens les uns relativement aux autres. L'esprit se confond & se perd dans cette infinité de rapports, dont pas un n'est confondu ni perdu dans la foule. Que d'absurdes suppositions pour déduire toute cette harmonie de l'aveugle méchanisme de la matiere mue fortuitement! Ceux qui nient l'unité d'intention qui se manifeste dans les rapports de toutes les parties de ce grand tout, ont beau couvrir leur galimathias d'abstractions, de coordinations, de principes généraux, de termes emblématiques; quoiqu'ils fassent, il m'est impossible de

concevoir un ſyſtême d'êtres ſi conſtamment ordonnés, que je ne conçoive une intelligence qui l'ordonne. Il ne dépend pas de moi de croire que la matiere paſſive & morte a pû produire des êtres vivans & penſans, qu'une fatalité aveugle a pû produire des êtres intelligens, que ce qui ne penſe point a pû produire des êtres qui penſent.

L'expérience & l'obſervation nous ont fait connoître les Loix du mouvement, ces Loix déterminent les effets ſans montrer les cauſes; elles ne ſuffiſent point pour expliquer le ſyſtême du monde & la marche de l'Univers. Deſcartes avec des dez formoit le Ciel & la terre, mais il ne put donner le premier branle à ces dez, ni mettre en jeu ſa force centrifuge qu'à l'aide d'un mouvement de rotation. Newton a trouvé la Loi de l'attraction; mais l'attraction ſeule réduiroit bien-tôt

l'Univers en une maſſe immobile ; à cette Loi, il a fallu joindre une force projectile pour faire décrire des courbes aux corps céleſtes. Que Deſcartes nous diſe quelle Loi phyſique a fait tourner ſes tourbillons ; que Newton nous montre la main qui lança les planettes ſur la tangente de leurs orbites.

Le Philoſophe, qui ſe flatte de pénétrer dans les ſecrets de Dieu, oſe aſſocier ſa ſageſſe à la ſageſſe éternelle ; il approuve, il blâme, il corrige, il preſcrit des Loix à la Nature, & des bornes à la divinité ; & tandis qu'occupé de ſes vains ſyſtêmes, il ſe donne mille peines pour arranger la machine du monde, le Laboureur qui voit la pluie & le ſoleil tour à tour fertiliſer ſon champ, admire, loue & bénit la main dont il reçoit ces graces, ſans ſe mêler de la maniere dont elles lui parviennent. Il ne cherche point à juſ-

tifier ſon ignorance ou ſes vices par ſon incrédulité. Il ne cenſure point les œuvres de Dieu, il ne s'attaque point à ſon Maître pour faire briller ſa ſuffiſance. Jamais le mot impie d'Alphonſe X. (*a*) ne tombera dans l'eſprit d'un homme vulgaire : c'eſt à une bouche ſçavante que ce blaſphême étoit réſervé.

(*a*) Ce Roi de Caſtille diſoit que ſi Dieu l'eût appellé à ſon Conſeil quand il fit le monde, il lui auroit donné de bons avis. La multitude des cercles inutiles que les Mathématiciens de ſon tems avoient imaginés pour expliquer les mouvemens céleſtes a pu donner lieu à la penſée libertine d'un Prince aſſez habile pour déſirer dans la méchanique de l'Univers cette ſimplicité qu'on y a reconnue depuis. (Note de l'Edit.)

ATHÉISME, FANATISME.

Le ſpectacle de la nature, ſi vivant, ſi animé, pour ceux qui reconnoiſſent un Dieu, eſt mort aux yeux de l'Athée; & dans cette grande harmonie des Etres où tout parle de Dieu d'une voix ſi douce, il n'apperçoit qu'un ſilence éternel.

Bayle a très-bien prouvé que le Fanatiſme eſt plus pernicieux que l'Athéïſme, & cela eſt inconteſtable; mais ce qu'il n'a eu garde de dire, & qui n'eſt pas moins vrai, c'eſt que le Fanatiſme, quoique ſanguinaire & cruel, eſt pourtant une paſſion grande & forte qui éléve le cœur de l'homme, qui lui fait mépriſer la mort, qui lui donne un reſſort prodigieux, & qu'il ne faut que mieux diriger pour en tirer les plus ſublîmes vertus;

vertus ; au lieu que l'irreligion , & en général l'efprit raifonneur & philofophique attache à la vie, efféminé, avilit les ames, concentre toutes les paffions dans la baffeffe de l'intérêt particulier, dans l'abjection du *moi* humain , & fappe ainfi à petit bruit les vrais fondemens de toute fociété ; car ce que les intérêts particuliers ont de commun eft fi peu de chofe , qu'il ne balancera jamais ce qu'ils ont d'oppofé. Si l'Athéifme ne fait pas verfer le fang des hommes, c'eft moins par amour pour la paix que par indifférence pour le bien ; comme que tout aille peu importe au prétendu Sage, pourvû qu'il refte en repos dans fon cabinet. Ses principes ne font pas tuer les hommes ; mais ils les empêchent de naître, en détruifant les mœurs qui les multiplient, en les détachant de leur efpéce, en réduifant toutes leurs affections à un fecret

égoïſme, auſſi funeſte à la population qu'à la vertu. L'indifférence philoſophique reſſemble à la tranquillité de l'Etat ſous le deſpotiſme : c'eſt la tranquillité de la mort, elle eſt plus deſtructive que la guerre même.

RELIGION.

De combien de douceurs n'eſt pas privé celui à qui la Religion manque? Quel ſentiment peut le conſoler dans ſes peines? Quel ſpectateur anime les bonnes actions qu'il fait en ſecret ? Quelle voix peut parler au fond de ſon ame? Quel prix peut-il attendre de ſa vertu? Comment doit-il enviſager la mort?

Une derniere reſſource à employer contre l'incrédule, c'eſt de le toucher, c'eſt de lui montrer un exemple qui

l'entraîne, & de lui rendre la Religion ſi aimable qu'il ne puiſſe lui réſiſter.

Quel argument contre l'incrédule que la vie du vrai Chrétien! Y a-t-il quelque ame à l'épreuve de celui-là? Que tableau pour ſon cœur quand ſes amis, ſes enfans, ſa femme concourront tous à l'inſtruire en l'édifiant! Quand ſans lui prêcher Dieu dans leurs diſcours, ils le lui montreront dans les actions qu'il inſpire, dans les vertus dont il eſt l'auteur, dans le charme qu'on trouve à lui plaire! Quand il verra briller l'image du Ciel dans ſa maiſon! Quand une fois le jour il ſera forcé de ſe dire non, l'homme n'eſt pas ainſi par lui-même, quelque choſe de plus qu'humain régne ici!

Un heureux inſtinct me porte au bien, une violente paſſion s'éléve; elle a ſa racine dans le même inſtinct, que ferai-je pour la détruire? De la con-

ſidération de l'ordre je tire la beauté de la vertu, & ſa bonté, de l'utilité commune; mais que fait tout cela contre mon intérêt particulier, & lequel au fond m'importe le plus, de mon bonheur aux dépens du reſte des hommes, ou du bonheur des autres aux dépens du mien? Si la crainte de la honte ou du châtiment m'empêche de malfaire pour mon profit, je n'ai qu'à mal faire en ſecret, la vertu n'a plus rien à me dire, & ſi je ſuis ſurpris en faute, on punira comme à Sparte, non le délit, mais la mal-adreſſe. Enfin, que le caractere & l'amour du beau ſoit empreint par la nature au fond de mon ame, j'aurai ma régle auſſi long-tems qu'il ne ſera point défiguré; mais comment m'aſſurer de conſerver toujours dans ſa pureté cette effigie intérieure qui n'a point parmi les Etres ſenſibles de modéle auquel on puiſſe la com-

parer? Ne ſçait-on pas que les affections déſordonnées corrompent le jugement ainſi que la volonté, & que la conſcience s'altere & ſe modifie inſenſiblement dans chaque ſiécle, dans chaque peuple, dans chaque individu ſelon l'inconſtance & la variété des préjugés? Adorons l'Etre éternel, d'un ſouffle nous détruirons ces fantômes de raiſon qui n'ont qu'une vaine apparence & fuyent comme une ombre devant l'immuable Vérité.

L'oubli de toute religion conduit à l'oubli des devoirs de l'homme.

Fuyez ceux qui, ſous prétexte d'expliquer la nature, ſément dans les cœurs des hommes de déſolantes doctrines, & dont le ſcepticiſme apparent eſt une fois plus affirmatif & plus dogmatique que le ton décidé de leurs adverſaires. Sous le hautain prétexte qu'eux ſeuls ſont éclairés, vrais, de

bonne foi, ils nous soumettent impérieusement à leurs décisions tranchantes, & prétendent nous donner, pour les vrais principes des choses, les inintelligibles systêmes qu'ils ont bâtis dans leur imagination. Du reste, renversant, détruisant, foulant aux pieds tout ce que les hommes respectent, ils ôtent aux affligés la dernière consolation de leur misere, aux puissans & aux riches le seul frein de leurs passions; ils arrachent du fond des cœurs le remord du crime, l'espoir de la vertu, & se vantent encore d'être les bienfaiteurs du genre humain. Jamais, disent-ils, la vérité n'est nuisible aux hommes; je le crois comme eux, & c'est à mon avis une grande preuve que ce qu'ils enseignent n'est pas la vérité.

ÉVANGILE.

Ce divin Livre, le ſeul néceſſaire à un Chrétien, & le plus utile de tous à quiconque même ne le ſeroit pas, n'a beſoin que d'être médité pour porter dans l'ame l'amour de ſon Auteur, & la volonté d'accomplir ſes préceptes. Jamais la vertu n'a parlé un ſi doux langage; jamais la plus profonde ſageſſe ne s'eſt exprimée avec tant d'énergie & de ſimplicité. On n'en quitte point la lecture ſans ſe ſentir meilleur qu'auparavant.

La majeſté des Ecritures m'étonne, la ſainteté de l'Evangile parle à mon cœur. Voyez les Livres des Philoſophes avec toute leur pompe : qu'ils ſont petits près de celui-là ! Se peut-il qu'un Livre, à la fois ſi ſublime &

ſi ſage, ſoit l'ouvrage des hommes ? Se peut-il que celui dont il fait l'hiſtoire ne ſoit qu'un homme lui-même ? Eſt-ce là le ton d'un enthouſiaſte ou d'un ambitieux ſectaire ? Quelle douceur, quelle pureté dans ſes mœurs ! Quelle grace touchante dans ſes inſtructions ! Quelle élévation dans ſes maximes ! Quelle profonde ſageſſe dans ſes diſcours ! Quelle préſence d'eſprit, quelle fineſſe & quelle juſteſſe dans ſes réponſes ! quel empire ſur ſes paſſions ! Où eſt l'homme, où eſt le ſage qui ſçait agir, ſouffrir & mourir ſans foibleſſe & ſans oſtentation ! Quand Platon peint ſon Juſte imaginaire couvert de tout l'opprobre du crime, & digne de tous les prix de la vertu, il peint trait pour trait Jeſus-Chriſt : la reſſemblance eſt ſi frappante, que tous les Peres l'ont ſentie, & qu'il n'eſt pas poſſible de s'y tromper, Quels préjugés, quel aveuglement ne

ne faut-il point avoir pour oser comparer le Fils de Sophronisque au Fils de Marie? Quelle distance de l'un à l'autre! Socrate mourant sans douleur, sans ignominie, soutint aisément jusqu'au bout son personnage; & si cette facile mort n'eût honoré sa vie, on douteroit si Socrate, avec tout son esprit, fût autre chose qu'un Sophiste. Il inventa, dit-on, la Morale. D'autres, avant lui l'avoient mise en pratique; il ne fit que dire ce qu'ils avoient fait, il ne fit que mettre en leçons leurs exemples. Aristide avoit été juste avant que Socrate eût dit ce que c'étoit que justice; Léonidas étoit mort pour son pays avant que Socrate eût fait un devoir d'aimer la patrie; Sparte étoit sobre avant que Socrate eût loué la sobriété: avant qu'il eût loué la vertu, la Grèce abondoit en hommes vertueux. Mais où Jesus avoit-il pris chez les siens cette

Morale élevée & pure, dont lui ſeul a donné les leçons & l'exemple? Du ſein du plus furieux fanatiſme la plus haute ſageſſe ſe fit entendre, & la ſimplicité des plus héroïques vertus honora le plus vil de tous les peuples. La mort de Socrate philoſophant tranquillement avec ſes amis, eſt la plus douce qu'on puiſſe déſirer; celle de Jeſus expirant dans les tourmens, injurié, raillé, maudit de tout un peuple, eſt la plus horrible qu'on puiſſe craindre. Socrate prenant la coupe empoiſonnée, bénit celui qui la lui préſente & qui pleure; Jeſus au milieu d'un ſupplice affreux prie pour les Bourreaux acharnés. Oui, ſi la vie & la mort de Socrate ſont d'un Sage, la vie & la mort de Jeſus ſont d'un Dieu. Dirons-nous que l'hiſtoire de l'Evangile eſt inventée à plaiſir? Ce n'eſt pas ainſi qu'on invente; & les faits de Socrate, dont perſonne ne doute, ſont moins

attestés que ceux de Jesus-Christ. Au fond, c'est reculer la difficulté sans la détruire ; il seroit plus inconcevable que plusieurs hommes d'accord eussent fabriqué ce Livre, qu'il ne l'est qu'un seul en ait fourni le sujet. Jamais des Auteurs Juifs n'eussent trouvé ni ce ton, ni cette morale ; & l'Evangile a des caractères de vérité si grands, si frappans, si parfaitement inimitables, que l'Inventeur en seroit plus étonnant que le Héros.

Le Christianisme est dans son principe une Religion universelle, qui n'a rien d'exclusif, rien de local, rien de propre à tel pays plutôt qu'à tel autre. Son Divin Auteur embrassant également tous les hommes dans sa charité sans bornes, est venu lever la barriere qui séparoit les Nations, & réunir tout le genre humain en un peuple de freres: *car en toute Nation celui qui le craint*

& qui s'adonne à la juſtice lui eſt agréable (*a*). Tel eſt le véritable eſprit de l'Evangile.

Je ne ſçais pourquoi l'on veut attribuer au progrès de la Philoſophie la belle morale de nos Livres ; cette morale tirée de l'Evangile, étoit chrétienne avant d'être philoſophique. Les préceptes de Platon ſont ſouvent très-ſublimes, mais combien n'erre-t-il pas quelquefois, & juſqu'où ne vont pas ſes erreurs ? Quant à Ciceron, peut-on croire que ſans Platon ce Rheteur eût trouvé ſes Offices ? L'Evangile ſeul eſt, quant à la morale, toujours sûr, toujours vrai, toujours unique & toujours ſemblable à lui-même.

(*a*) Acte X. 35.



ORAISON, DÉVOTION, DÉVOTS.

L'AME en s'élevant par l'Oraison à la source du sentiment & de l'Etre, y perd sa sécheresse & sa langueur : elle y renaît, elle s'y ranime, elle y trouve un nouveau ressort, elle y puise une nouvelle vie ; elle prend une autre existence qui ne tient point aux passions du corps, ou plutôt elle n'est plus en elle-même ; elle est toute dans l'Etre immense qu'elle contemple; & dégagée un moment de ses entraves, elle se console d'y rentrer, par cet essai d'un état plus sublime, qu'elle espére être un jour le sien.

Il n'y a rien de bien qui n'ait un excès blâmable, même la Dévotion qui tourne en délire. Comment vien-

nent les extases des ascétiques ? En prolongeant le tems qu'on donne à la priere plus que ne le permet la foiblesse humaine. Alors l'esprit s'épuise ; l'imagination s'allume & donne des visions, on devient inspiré, Prophête, & il n'y a plus ni sens ni génie qui garantisse du Fanatisme.

Si l'on abuse de l'Oraison, & qu'on devienne mystique, on se perd à force de s'élever ; en cherchant la grace on renonce à la raison ; pour obtenir un don du Ciel on en foule aux pieds un autre ; en s'obstinant à vouloir qu'il nous éclaire, on s'ôte les lumieres qu'il nous a données.

Servir Dieu, ce n'est point passer sa vie à genoux dans un Oratoire, c'est remplir sur la terre les devoirs qu'il nous impose ; c'est faire en vue de lui plaire tout ce qui convient à l'état où il nous a mis ; il faut premierement

faire ce qu'on doit, puis prier quand on le peut.

La dévotion eſt un opium pour l'ame: elle égaye, anime & ſoutient quand on en prend peu : une trop forte doſe endort, ou rend furieux, ou tue.

On ne doit point afficher la Dévotion par un extérieur affecté, & comme une eſpéce d'emploi qui diſpenſe de tout autre. Il faut auſſi s'abſtenir de ce langage myſtique & figuré qui nourrit le cœur des chimeres de l'imagination, & ſubſtitue au véritable amour de Dieu des ſentimens imités de l'amour terreſtre, & très-propres à le réveiller. Plus on a le cœur tendre & l'imagination vive; plus on doit éviter ce qui tend à les émouvoir; car enfin, comment voir les rapports de l'objet myſtique, ſi l'on ne voit auſſi l'objet ſenſuel, & comment une honnête femme oſe-t-elle imaginer avec aſſurance des ob-

jets qu'elle n'oseroit regarder?

Ce qui donne le plus d'éloignement pour les Dévots de profession, c'est cette âpreté de mœurs qui les rend insensibles à l'humanité, c'est cet orgueil excessif qui leur fait regarder en pitié le reste du monde : dans leur élévation s'ils daignent s'abbaisser à quelque acte de bonté, c'est d'une maniere si humiliante, ils plaignent les autres d'un ton si cruel, leur justice est si rigoureuse, leur charité est si dure, leur zèle est si amer, leur mépris ressemble si fort à la haine que l'insensibilité même des gens du monde est moins barbare que leur commisération. L'amour de Dieu leur sert d'excuse pour n'aimer personne, ils ne s'aiment pas même l'un l'autre ; vit-on jamais d'amitié véritable entre les (faux) Dévots? Mais plus ils se détachent des hommes, plus ils en exigent, & l'on diroit qu'ils ne

s'élevent à Dieu que pour exercer ſon autorité ſur la terre.

SUPERSTITION.

LA ſuperſtition eſt le plus terrible fléau du genre humain ; elle abrutit les ſimples, elle perſécute les ſages, elle enchaîne les nations, elle fait par tout cent maux effroyables : quel bien fait-elle ? aucun ; ſi elle en fait, c'eſt aux tyrans ; elle eſt leur arme la plus terrible ; & cela même eſt le plus grand mal qu'elle ait jamais fait.



CONSCIENCE.

LE meilleur de tous les Cafuiftes eft la Confcience, & ce n'eft que quand on marchande avec elle, qu'on a recours aux fubtilités du raifonnement.

La Confcience eft la voix de l'ame, les paffions font la voix du corps. Eft-il étonnant que fouvent ces deux langages fe contredifent, & alors lequel faut-il écouter ? Trop fouvent la raifon nous trompe, nous n'avons que trop acquis le droit de la récufer ; mais la Confcience ne trompe jamais, elle eft le vrai guide de l'homme ; elle eft à l'ame, ce que l'inftinct eft au corps ; qui la fuit, obéit à la nature, & ne craint point de s'égarer.

Confcience ! Confcience ! Inftinct divin, immortel & célefte voix ; guide

aſſuré d'un être ignorant & borné, mais intelligent & libre ; juge infaillible du bien & du mal, qui rend l'homme ſemblable à Dieu ; c'eſt toi qui fait l'excellence de ſa nature & la moralité de ſes actions ; ſans toi je ne ſens rien en moi qui m'éleve au-deſſus des bêtes, que le triſte privilége de m'égarer d'erreurs en erreurs à l'aide d'un entendement ſans regle, & d'une raiſon ſans principe.

Si la Conſcience parle à tous les cœurs, pourquoi donc y en a-t-il ſi peu qui l'entendent ? Eh ! c'eſt qu'elle nous parle la langue de la Nature, que tout nous a fait oublier. La Conſcience eſt timide, elle aime la retraite & la paix ; le monde & le bruit l'épouvante ; les préjugés dont on la fait naître ſont ſes plus cruels ennemis, elle fuit ou ſe tait devant eux ; leur voix bruyante étouffe la ſienne, & l'empêche de ſe

faire entendre ; le fanatiſme oſe la contrefaire, & dicter le crime en ſon nom. Elle ſe rebute enfin à force d'être éconduite ; elle ne nous parle plus, elle ne nous répond plus ; & après de ſi longs mépris pour elle, il en coûte autant de la rappeller qu'il en coûta de la bannir.

MORALITÉ DE NOS ACTIONS.

TOUTE la Moralité de nos actions eſt dans le jugement que nous en portons nous-mêmes. S'il eſt vrai que le bien ſoit bien, il doit l'être au fond de nos cœurs comme dans nos œuvres ; & le premier prix de la juſtice eſt de ſentir qu'on la pratique. Si la bonté morale eſt conforme à notre nature, l'homme ne ſçauroit être ſain d'eſprit ni bien conſtitué, qu'autant qu'il eſt bon. Si

elle ne l'est pas, & que l'homme soit méchant naturellement, il ne peut cesser de l'être sans se corrompre, & la bonté n'est en lui qu'un vice contre nature. Fait pour nuire à ses semblables, comme le loup pour égorger sa proie, un homme humain seroit un animal aussi dépravé qu'un loup pitoyable, & la vertu seule, nous laisseroit des remords.

Rentrons en nous-mêmes : examinons, tout intérêt personnel à part, à quoi nos penchans nous portent. Quel spectacle nous flatte le plus, celui des tourmens ou du bonheur d'autrui? Qu'est-ce qui nous est le plus doux à faire, & nous laisse une impression plus agréable après l'avoir fait, d'un acte de bienfaisance ou d'un acte de méchanceté? Pour qui vous intéressez-vous sur vos Théâtres? Est-ce aux forfaits que vous prenez plaisir? Est-ce à leurs au-

teurs punis que vous donnez des larmes ? Tout nous est indifférent, disent-ils, hors notre intérêt ; & tout au contraire, les douceurs de l'amitié, de l'humanité nous consolent dans nos peines ; & même dans nos plaisirs, nous serions trop seuls, trop misérables, si nous n'avions avec qui les partager : S'il n'y a rien de moral dans le cœur de l'homme, d'où lui viennent donc ces transports d'admiration pour les grandes ames ? Cet enthousiasme de la vertu, quel rapport a-t-il avec notre intérêt privé ? Pourquoi voudrois-je être Caton qui déchire ses entrailles, plutôt que César triomphant ? Otez de nos cœurs cet amour du beau, vous ôtez tout le charme de la vie. Celui dont les viles passions ont étouffé dans son ame étroite ces sentimens délicieux, celui qui, à force de se concentrer audedans de lui, vient à bout de n'aimer

que lui-même, n'a plus de tranſports, ſon cœur glacé ne palpite plus de joie, un doux attendriſſement n'humecte jamais ſes yeux, il ne jouit plus de rien; le malheureux ne ſent plus, ne vit plus; il eſt déjà mort.

Jettez les yeux ſur toutes les Nations du monde, parcourez toutes les Hiſtoires : parmi tant de cultes inhumains & biſarres, parmi cette prodigieuſe diverſité de mœurs & de caractères, vous trouverez par-tout les mêmes idées de juſtice & d'honnêteté, par-tout les mêmes notions du bien & du mal. L'ancien paganiſme enfanta des Dieux abominables qu'on eût punis ici bas, comme des ſcélérats, & qui n'offroient pour tableau du bonheur ſuprême, que des forfaits à commettre & des paſſions à contenter. Mais le vice armé d'une autorité ſacrée, deſcendoit en vain du ſéjour éternel, l'inſtinct moral le re-

poussoit du cœur des humains. En célébrant les débauches de Jupiter on admiroit la continence de Xénocrate ; la chaste Lucrece adoroit l'impudique Venus ; l'intrépide Romain sacrifioit à la peur, il invoquoit le Dieu qui mutila son pere, & mouroit sans murmure de la main du sien : les plus misérables Divinités furent servies par les plus grands hommes. La sainte voix de la Nature, plus forte que celles des Dieux, se faisoit respecter sur la terre, & sembloit releguer dans le ciel le crime avec les coupables.

Il est donc au fond de nos ames un principe inné de justice & de vertu, sur lequel, malgré nos propres maximes, nous jugeons nos actions & celles d'autrui, comme bonnes ou mauvaises.



MAL

MAL MORAL, MAL PHYSIQUE.

C'EST l'abus de nos facultés qui nous rend malheureux & méchans. Nos chagrins, nos soucis, nos peines nous viennent de nous. Le mal moral est incontestablement notre ouvrage, & le mal physique ne seroit rien sans nos vices qui nous l'ont rendu sensible. N'est-ce pas pour nous conserver que la nature nous fait sentir nos besoins ? La douleur du corps n'est-elle pas un signe que la machine se dérange, & un avertissement d'y pourvoir ? La mort .... les méchans n'empoisonnent-ils pas leur vie & la notre ? Qui est-ce qui voudroit toujours vivre ? La mort est le rémede aux maux que vous vous faites; la nature a voulu que vous ne souf-

frissiez pas toujours. Combien l'homme vivant dans la simplicité primitive est sujet à peu de maux! Il vit presque sans maladies ainsi que sans passions & ne prévoit ni ne sent la mort ; quand il la sent, ses miséres la lui rendent désirable : dès lors elle n'est plus un mal pour lui. Si nous nous contentions d'être ce que nous sommes, nous n'aurions pas à déplorer notre sort ; mais pour chercher un bien être imaginaire, nous nous donnons mille maux réels. Qui ne sçait pas supporter un peu de souffrance, doit s'attendre à beaucoup souffrir. Quand on a gâté sa constitution par une vie déréglée, on la veut rétablir par des rémedes ; au mal qu'on sent, on ajoute celui qu'on craint ; la prévoyance de la mort la rend horrible & l'accélere ; plus on la veut fuir, plus on la sent ; & l'on meurt de frayeur durant toute sa vie, en murmurant,

contre la nature, des maux qu'on s'eſt faits en l'offenſant.

Homme, ne cherche plus l'Auteur du mal; cet Auteur, c'eſt toi-même. Il n'éxiſte point d'autre mal que celui que tu fais ou que tu ſouffres, & l'un & l'autre te vient de toi. Le mal général ne peut-être que dans le déſordre, & je vois dans le ſyſtême du monde un ordre qui ne ſe dément point. Le mal particulier n'eſt que dans le ſentiment de l'Etre qui ſouffre; & ce ſentiment, l'homme ne l'a pas eu de la nature, il ſe l'eſt donné. La douleur apeu de priſe ſur quiconque, ayant peu réflechi, n'a ni ſouvenir, ni prévoyance. Otez nos funeſtes progrès; ôtez nos erreurs & nos vices, ôtez l'ouvrage de l'homme, & tout eſt bien.

OPTIMISME.

Je crois qu'on ne peut examiner convenablement le ſyſtême de l'optimiſme, ſans diſtinguer avec ſoin le mal particulier dont aucun Philoſophe n'a jamais nié l'exiſtence du mal général que nie l'optimiſte. Il n'eſt pas queſtion de ſçavoir, ſi chacun de nous ſouffre ou non ; mais s'il étoit bon que l'univers fut, & ſi nos maux étoient inévitables dans la conſtitution de l'univers. Ainſi l'addition d'un article rendroit, ce ſemble, la propoſition plus éxacte ; & au lieu de *tout eſt bien*, il vaudroit peut-être mieux dire : *le tout eſt bien*, ou *tout eſt bien pour le tout*. Alors il eſt très-évident qu'aucun homme ne ſçauroit donner des preuves directes ni pour ni contre ; car ces preu-

ves dépendent d'une connoiſſance parfaite de la conſtitution du monde & du but de ſon Auteur, & cette connoiſſance eſt inconteſtablement au-deſſus de l'intelligence humaine. Les vrais principes de l'optimiſme ne peuvent ſe tirer, ni des propriétés de la matiere ni de la méchanique de l'univers, mais ſeulement par induction des perfections de Dieu qui préſide à tout; de ſorte qu'on ne prouve pas l'éxiſtence de Dieu, par le ſyſtême de Pope, mais le ſyſtême de Pope par l'éxiſtence de Dieu: & c'eſt ſans contredit de la queſtion de la Providence qu'eſt dérivée celle de l'origine du mal. Que ſi ces deux queſtions n'ont pas été mieux traitées l'une que l'autre, c'eſt qu'on a toujours ſi mal raiſonné ſur la providence, que ce qu'on en a dit d'abſurde, a fort embrouillé tous les Corollaires, qu'on pouvoit tirer de ce grand & conſolant dogme.

Les premiers qui ont gâté la cause de Dieu sont les Prêtres & les Dévots, qui ne souffrent pas que rien se fasse selon l'ordre établi, mais font toujours intervenir la justice divine à des évenemens purement naturels ; & pour être sûrs de leur fait, punissent & chatient les méchans, éprouvent, ou récompensent les bons indifféremment avec des biens ou des maux, selon l'évenement. Je ne sçais, pour moi, si c'est une bonne Théologie ; mais je trouve que c'est une mauvaise maniere de raisonner, de fonder indifféremment sur le pour & le contre les preuves de la providence, & de lui attribuer sans choix tout ce qui se feroit également sans elle.

Les Philosophes à leur tour, ne me paroissent guéres plus raisonnables, quand je les vois s'en prendre au Ciel de ce qu'ils ne sont pas im-

paſſibles , crier que tout eſt perdu , quand ils ont mal aux dents , ou qu'ils ſont pauvres , ou qu'on les vole, & charger Dieu , comme dit Seneque , de la garde de leur valiſe. Si quelque accident tragique eut fait périr Cartouche ou Céſar dans leur enfance , on auroit dit : quels crimes avoient-ils commis ? Ces deux brigands ont vécu, & nous diſons : pourquoi les avoir laiſſé vivre ? Au contraire, un dévot dira dans le premier cas : Dieu vouloit punir le pere en lui ôtant ſon enfant ; & dans le ſecond : Dieu conſervoit l'enfant pour le châtiment du peuple. Ainſi quelque parti qu'ait pris la nature , la providence a toujours raiſon chez les dévots, & toujours tort chez les Philoſophes. Peut-être dans l'ordre des choſes humaines , n'a-t-elle ni tort ni raiſon , parceque tout tient à la Loi commune , & qu'il n'y a d'ex-

ception pour perſonne. Il eſt à croire que les événemens particuliers ne ſont rien ici-bas aux yeux du Maître de l'univers, que ſa Providence eſt ſeulement univerſelle, qu'il ſe contente de conſerver les genres & les eſpéces, & de préſider au tout, ſans s'inquiéter de la maniére dont chaque individu paſſe cette courte vie. Un Roi ſage qui veut que chacun vive heureux dans ſes états, a-t-il beſoin de s'informer ſi les cabarets y ſont bons ? Le paſſant murmure une nuit, quand ils ſont mauvais, & rit tout le reſte de ſes jours d'une impatience auſſi déplacée. *Commorandi enim Natura diverſorium nobis, non habitandi dedit.*

Pour penſer juſte à cet égard, il ſemble que les choſes devroient - être conſidérées rélativement dans l'ordre phyſique & abſolument dans l'ordre moral : de ſorte que la plus grande idée que je puis

puis me faire de la Providence, eſt que chaque être matériel ſoit diſpoſé le mieux qu'il eſt poſſible par rapport au tout, & chaque être intelligent & ſenſible le mieux qu'il eſt poſſible par rapport à lui-même; ce qui ſignifie en d'autres termes, que pour qui ſent ſon exiſtence, il vaut mieux exiſter que ne pas exiſter. Mais il faut appliquer cette régle à la durée totale de chaque être ſenſible, & non a quelques inſtans particuliers de ſa durée, tel que la vie humaine; ce qui montre combien, la queſtion de la Providence tient à celle de l'immortalité de l'ame que j'ai le bonheur de croire.

Si je ramene ces queſtions diverſes à leur principe commun, il me ſemble qu'elles ſe rapportent toutes à celle de l'exiſtence de Dieu. Si Dieu exiſte comme il n'eſt pas poſſible d'en douter, il eſt parfait; s'il eſt parfait, il eſt ſa-

ge, puiſſant & juſte; s'il eſt ſage & puiſſant tout eſt bien; s'il eſt juſte & puiſſant mon ame eſt immortelle; ſi mon ame eſt immortelle, trente ans de vie ne ſont rien pour moi, & ſont peut-être néceſſaires au maintien de l'univers.

PASSIONS.

La ſource de nos paſſions, l'origine & le principe de toutes les autres, la ſeule qui naît avec l'homme, & ne le quitte jamais, tant qu'il vit, eſt l'amour de ſoi : paſſion primitive, innée, antérieure à toute autre, & dont toutes les autres ne ſont, en un ſens, que des modifications.

L'entendement humain doit beaucoup aux paſſions, qui, d'un commun aveu lui doivent beaucoup auſſi. C'eſt par leur activité que notre raiſon ſe perfectionne; nous ne cherchons à connoî-

tre que parce que nous désirons de jouir : & il n'est pas possible de concevoir pourquoi celui qui n'auroit ni désirs, ni craintes, se donneroit la peine de raisonner. Les Passions, à leur tour, tirent leur origine de nos besoins & leur progrès, de nos connoissances ; car on ne peut désirer ou craindre les choses, que sur les idées qu'on en peut avoir, ou par la simple impulsion de la Nature.

C'est une erreur de distinguer les Passions en permises & défendues, pour se livrer aux premieres & se refuser aux autres. Toutes sont bonnes quand on en est le maître, toutes sont mauvaises quand on s'y laisse assujettir.

Ce qui nous est défendu par la nature c'est d'étendre nos attachemens plus loin que nos forces, ce qui nous est défendu par la raison, c'est de vouloir ce que nous ne pouvons obtenir ; ce qui

nous eſt défendu par la conſcience, n'eſt pas d'être tentés, mais de nous laiſſer vaincre par les tentations. Il ne dépend pas de nous d'avoir ou de n'avoir pas des paſſions : mais il dépend de nous de regner ſur elles. Tous les ſentimens que nous dominons ſont légitimes ; tous ceux qui nous dominent ſont criminels

Les grandes Paſſions uſées dégoutent des autres ; la paix de l'ame qui leur ſuccede eſt le ſeul ſentiment qui s'accroît par la jouiſſance.

Le ſpectacle des Paſſions violentes de toute eſpèce eſt un des plus dangereux qu'on puiſſe offrir aux enfans. Ces Paſſions ont toujours dans leurs excès quelque choſe de puérile qui les amuſe, qui les ſéduit, & leur fait aimer ce qu'ils devroient craindre. Voilà pourquoi nous aimons tous le Théâtre ; & pluſieurs d'entre nous les Romans.

Toutes les grandes Passions se forment dans la solitude ; on n'en a point de semblables dans le monde, où nul objet n'a le tems de faire une profonde impression, & où la multitude des goûts énerve la force des sentimens.

Les petites Passions ne prennent jamais le change & vont toujours à leur fin ; mais on peut armer les grandes contre elles-mêmes.

Dans la retraite on a d'autres manières de voir & de sentir, que dans le commerce du monde ; les Passions autrement modifiées ont aussi d'autres expressions : l'imagination toujours frappée des mêmes objets, s'en affecte plus vivement. Ce petit nombre d'images revient toujours, se mêle à toutes les idées, & leur donne ce tour bizarre & peu varié qu'on remarque dans les discours des solitaires. S'ensuit-il de-là que leur langage soit fort énergique ?

Point du tout, il n'eſt qu'extraordinaire. Ce n'eſt que dans le monde qu'on apprend à parler avec énergie. Premierement, parce qu'il faut toujours dire autrement & mieux que les autres, & puis, que forcé d'affirmer à chaque inſtant ce qu'on ne croit pas, d'exprimer des ſentimens qu'on n'a point, on cherche à donner à ce qu'on dit un tour perſuaſif qui ſupplée à la perſuaſion intérieure. Croyez-vous que les gens vraiment paſſionnés ayent ces manières de parler vives, fortes, coloriées que l'on admire dans les drames & dans les Romans François! Non : la paſſion pleine d'elle-même, s'exprime avec plus d'abondance que de force ; elle ne ſonge pas même à perſuader ; elle ne ſoupçonne pas qu'on puiſſe douter d'elle : quand elle dit ce qu'elle ſent, c'eſt moins pour l'expoſer aux autres que pour ſe ſoulager. On peint plus vive-

ment l'amour dans les grandes Villes ? l'y sent-on mieux que dans les hameaux?

Lisez une lettre d'amour faite par un Auteur dans un cabinet, par un bel esprit qui veut briller. Pour peu qu'il ait du feu dans la tête, sa lettre va, comme on dit, brûler le papier ; la chaleur n'ira pas plus loin. Vous serez enchanté, même agité peut-être, mais d'une agitation passagere & séche, qui ne vous laissera que des mots pour tout souvenir. Au contraire, une lettre que l'amour a réellement dictée ; une lettre d'un Amant vraiment passionné, sera lâche, diffuse, toute en longueurs, en désordre, en répétitions. Son cœur, plein d'un sentiment qui déborde, redit toujours la même chose, & n'a jamais achevé de dire ; comme une source vive qui coule sans cesse, & ne s'épuise jamais. Rien de saillant, rien de remarquable : on ne retient ni mots, ni tours, ni phra-

ſes : on n'admire rien, l'on n'eſt frappé de rien. Cependant on ſe ſent l'ame attendrie : on ſe ſent ému ſans ſçavoir pourquoi. Si la force du ſentiment ne nous frappe pas, ſa vérité nous touche, & c'eſt ainſi que le cœur ſçait parler au cœur. Mais ceux qui ne ſentent rien, ceux qui n'ont que le jargon paré des paſſions, ne connoiſſent point ces ſortes de beautés, & les mépriſent.

L'enthouſiaſme eſt le dernier degré de la paſſion. Quand elle eſt à ſon comble, elle voit ſon objet parfait ; elle en fait alors ſon idole ; elle le place dans le Ciel. En écrivant à ce qu'on aime, ce ne ſont plus des lettres que l'on écrit, ce ſont des hymnes.

Les grandes paſſions ne germent gueres chez les hommes foibles.

Quand le cœur s'ouvre aux paſſions, il s'ouvre à l'ennui de la vie.

Dans le regne des Paſſions, elles ai-

dent à ſupporter les tourmens qu'elles donnent ; elles tiennent l'eſpérance à côté du déſir. Tant qu'on déſire, on peut ſe paſſer d'être heureux ; on s'attend à le devenir : ſi le bonheur ne vient point, l'eſpoir ſe prolonge, & le charme de l'illuſion dure autant que la Paſſion qui le cauſe. Ainſi cet état ſe ſuffit à lui-même, & l'inquiétude qu'il donne eſt une ſorte de jouiſſance qui ſupplée à la réalité.

On étouffe de grandes Paſſions ; rarement on les épure.

On n'a de priſe ſur les Paſſions, que par les Paſſions ; c'eſt par leur empire qu'il faut combattre leur tyrannie, & c'eſt toujours de la nature elle-même qu'il faut tirer les inſtrumens propres à la régler.

Il faut que le corps ait de la vigueur pour obéir à l'ame, un bon ſerviteur doit être robuſte : je ſçais que l'intem-

pérance excite les passions ; elle exténue aussi le corps à la longue ; les macerations, les jeûnes produisent souvent le même effet par une cause opposée. Plus le corps est foible, plus il commande, plus il est fort, plus il obéit. Toutes les passions sensuelles logent dans des corps efféminés ; ils s'en irritent d'autant plus qu'ils peuvent moins les satisfaire.

Que les Passions nous rendent crédules ; & qu'un cœur vivement touché se détache avec peine des erreurs mêmes qu'il apperçoit !

On peut vivre beaucoup en peu d'années, & acquérir une grande expérience à ses dépens : c'est alors le chemin des Passions qui conduit à la Philosophie.

Les Passions que nous partageons nous séduisent ; celles qui choquent nos intérêts nous revoltent, & par une in-

conséquence qui nous vient d'elles, nous blâmons dans les autres ce que nous voudrions imiter.

La source de toutes les Passions est la sensibilité; l'imagination détermine leur pente. Tout être qui sent ses rapports, doit être affecté quand ces rapports s'alterent, & qu'il en imagine, ou qu'il en croit imaginer de plus convenables à sa nature. Ce sont les erreurs de l'imagination qui transforment en vices les Passions de tous les êtres bornés, même des anges, s'ils en ont: car il faudroit qu'ils connussent la nature de tous les êtres, pour sçavoir quels rapports conviennent le mieux à la leur.

Voici le sommaire de toute la sagesse humaine dans l'usage des Passions. 1°. Sentir les vrais rapports de l'homme, tant dans l'espéce que dans l'individu. 2°. Ordonner toutes les affections de l'ame selon ces rapports.

BONHEUR.

NOus ne ſçavons ce que c'eſt que Bonheur ou malheur abſolu. Tout eſt mêlé dans cette vie, on n'y goûte aucun ſentiment pur, on n'y reſte pas deux momens dans le même état. Les affections de nos ames, ainſi que les modifications de nos corps, ſont dans un flux continuel. Le bien & le mal nous ſont communs à tous, mais en différentes meſures. Le plus heureux eſt celui qui ſouffre le moins de peines; le plus miſérable eſt celui qui ſent le moins de plaiſirs. Toujours plus de ſouffrances que jouiſſances : voilà la différence commune à tous. La félicité de l'homme ici-bas n'eſt donc qu'un état négatif, on doit la meſurer par la moindre quantité de maux qu'il ſouffre.

Tout ſentiment de peine eſt inſépara-

ble du désir de s'en délivrer : toute idée de plaisir est inséparable du désir d'en jouir : tout désir suppose privation, & toutes les privations qu'on sent sont pénibles ; c'est donc dans la disproportion de nos désirs & de nos facultés, que consiste notre misère. Une être sensible, dont les facultés égaleroient les désirs, seroit un être absolument heureux.

En quoi donc consiste la sagesse humaine ou la route du vrai Bonheur ? Ce n'est pas précisément à diminuer nos désirs ; car s'ils étoient au-dessous de notre puissance, une partie de nos facultés resteroit oisive, & nous ne jouirions pas de tout notre être. Ce n'est pas non plus à étendre nos facultés ; car si nos désirs s'étendoient à la fois en plus grand rapport, nous n'en deviendrions que plus misérables : mais c'est à diminuer l'excès des désirs sur les facultés, & à mettre en égalité parfaite la

puiſſance & la volonté. C'eſt alors ſeulement que toutes les forces étant en action, l'ame cependant reſtera paiſible, & que l'homme ſe trouvera bien ordonné.

C'eſt ainſi que la nature qui fait tout pour le mieux, l'a d'abord inſtitué. Elle ne lui donne immédiatement que les déſirs néceſſaires à ſa conſervation, & les facultés ſuffiſantes pour les ſatisfaire. Elle a mis tous les autres, comme en réſerve au fond de ſon ame, pour s'y dévélopper au beſoin. Ce n'eſt que dans cet état primitif, que l'équilibre du pouvoir & du déſir ſe rencontre, & que l'hommen'e ſtpas malheureux. Sitôt que ſes facultés virtuelles ſe mettent en action, l'imagination la plus active de toutes, s'éveille & les devance. C'eſt l'imagination qui étend pour nous la meſure des poſſibles, ſoit en bien, ſoit en mal, & qui par conſéquent excite &

nourrit les désirs par l'espoir de les satisfaire ; mais l'objet qui paroissoit d'abord sous la main, fuit plus vite qu'on ne peut le poursuivre ; quand on croit l'atteindre, il se transforme & se montre au loin devant nous. Ne voyant plus le pays, déjà parcouru, nous le comptons pour rien ; celui qui reste à parcourir s'agrandit, s'étend sans cesse : ainsi l'on s'épuise sans arriver au terme ; & plus nous gagnons sur la jouissance, plus le Bonheur s'éloigne de nous : au contraire, plus l'homme est resté près de sa condition naturelle, plus la différence de ses facultés à ses désirs est petite, & moins par conséquent il est éloigné d'être heureux. Il n'est jamais moins misérable, que quand il paroît dépourvu de tout : car la misère ne consiste pas dans la privation des choses ; mais dans le besoin qui s'en fait sentir.

Le monde réel a ses bornes, le mon-

de imaginaire eſt infini : ne pouvant élargir l'un, retréciſſons l'autre ; car c'eſt de leur ſeule différence que naiſſent toutes les peines qui nous rendent vraiment malheureux. Otez la force, la ſanté, le bon témoignage de ſoi, tous les biens de cette vie ſont dans l'opinion : ôtez les douleurs du corps & les rémords de la conſcience, tous nos maux ſont imaginaires.

Tous les animaux ont exactement les facultés néceſſaires pour ſe conſerver. L'homme ſeul en a de ſuperflues. N'eſt-il pas bien étrange que ce ſuperflu ſoit l'inſtrument de ſa miſère ? Dans tout pays les bras d'un homme valent plus que ſa ſubſiſtance. S'il étoit aſſez ſage pour compter ce ſuperflu pour rien, il auroit toujours le néceſſaire, parce qu'il n'auroit jamais rien de trop. Les grands beſoins, diſoit Favorin, naiſſent des grands biens, & ſouvent le meilleur moyen

moyen de ſe donner les choſes dont on manque eſt de s'ôter celles qu'on a : c'eſt à force de nous travailler pour augmenter notre bonheur, que nous le changeons en miſère. Tout homme qui ne voudroit que vivre, vivroit heureux ; par conſéquent il vivroit bon, car où ſeroit pour lui l'avantage d'être méchant?

Le ſigne le plus aſſuré du vrai contentement d'eſprit, eſt la vie retirée & domeſtique, & l'on peut croire que ceux qui vont ſans ceſſe chercher leur bonheur chez autrui, ne l'ont point chez eux-mêmes.

Nous jugeons trop du Bonheur ſur les apparences ; nous le ſuppoſons où il eſt le moins ; nous le cherchons où il ne ſçauroit être : la gaïté n'en eſt qu'un ſigne très-équivoque. Un homme gai n'eſt ſouvent qu'un infortuné, qui cherche à donner le change aux autres, & à s'é-

tourdir lui-même. Ces gens ſi riants, ſi ouverts, ſi ſereins dans un cercle, ſont preſque tous triſtes & grondeurs chez eux; & leurs domeſtiques portent la peine de l'amuſement qu'ils donnent à leurs ſociétés. Le vrai contentement n'eſt ni gai, ni folâtre; jaloux d'un ſentiment ſi doux, en le goûtant on y penſe, on le ſavoure, on craint de l'évaporer. Un homme vraiment heureux ne parle guères, & ne rit guères; il reſſerre, pour ainſi dire, le Bonheur autour de ſon cœur. Les jeux bruyans, la turbulante joie voilent les dégoûts & l'ennui. Mais la mélancolie eſt amie de la volupté: l'attendriſſement & les larmes accompagnent les plus douces jouiſſances; & l'exceſſive joie elle-même arrache plutôt des pleurs que des ris.

Si d'abord la multitude & la variété des amuſemens paroiſſent contribuer au Bonheur, ſi l'uniformité d'une vie égale

paroît d'abord ennuyeuſe; en y regardant mieux, on trouve, au contraire, que la plus douce habitude de l'ame conſiſte dans une modération de jouiſſance, qui laiſſe peu de priſe au déſir & au dégoût. L'inquiétude des déſirs produit la curioſité, l'inconſtance; le vuide des turbulens plaiſirs produit l'ennui.

On a du plaiſir quand on en veut avoir; c'eſt l'opinion ſeule qui rend tout difficile, qui chaſſe le Bonheur devant nous; & il eſt cent fois plus aiſé d'être heureux que de le paroître.

Il n'eſt point de route plus sûre pour aller au Bonheur, que celui de la vertu. Si l'on y parvient, il eſt plus pur, plus ſolide & plus doux par elle; ſi on le manque, elle ſeule peut en dédommager.

Que font ces hommes ſenſuels qui multiplient ſi indiſcrétement leurs dou-

leurs par leurs voluptés ? Ils annéantissent pour ainsi dire, leur existence à force de l'étendre sur la terre ; ils aggravent le poids de leurs chaînes par le nombre de leurs attachemens ; ils n'ont point de jouissances qui ne leur préparent mille amères privations : plus ils sentent & plus ils souffrent : plus ils s'enfoncent dans la vie, & plus ils sont malheureux.

Tout ce qui tient aux sens, & n'est pas nécessaire à la vie, change de nature aussi-tôt qu'il tourne en habitude. Il cesse d'être un plaisir en devenant un besoin ; c'est à la fois une chaîne qu'on se donne, & une jouissance dont on se prive ; & prévenir toujours les désirs, n'est pas l'art de les contenter, mais de les éteindre. Un objet plus noble qu'on doit se proposer en cela, est de rester maître de soi-même, d'accoutumer ses passions à l'obéissance, & de plier tous

ſes déſirs à la régle. C'eſt un nouveau moyen d'être heureux ; car on ne jouit ſans inquiétude que de ce qu'on peut perdre ſans peine ; & ſi le vrai Bonheur appartient au ſage, c'eſt parce qu'il eſt de tous les hommes celui à qui la fortune peut le moins ôter.

Tous les Conquérans n'ont pas été tués ; tous les uſurpateurs n'ont pas échoué dans leurs entrepriſes ; pluſieurs paroîtront heureux aux eſprits prévenus des opinions vulgaires ; mais celui qui, ſans s'arrêter aux apparences, ne juge du Bonheur des hommes que par l'état de leurs cœurs verra leur miſère dans leurs ſuccès mêmes, il verra leurs déſirs & leurs ſoucis rongeans s'étendre & s'accroître avec leur fortune ; il les verra perdre haleine en avançant, ſans jamais parvenir à leurs termes. Il les verra ſemblables à ces voyageurs inexpérimentés, qui, s'en-

gageant pour la premiere fois dans les Alpes, penſent les franchir à chaque montagne, & quand ils ſont au ſommet, trouvent avec découragement de plus hautes montagnes au-devant d'eux.

Celui qui pourroit tout ſans être Dieu, ſeroit une créature miſérable ; il ſeroit privé du plaiſir de déſirer ; toute autre privation ſeroit plus ſupportable. D'où il ſuit que tout Prince qui aſpire au deſpotiſme, aſpire à l'honneur de mourir d'ennui. Dans tous les Royaumes du monde cherchez-vous l'homme le plus ennuyé du pays ? Allez toujours directement au Souverain, ſur-tout s'il eſt très-abſolu. C'eſt bien la peine de faire tant de miſérables ! Ne ſçauroit-il s'ennuyer à moindres frais ?

Les gueux ſont malheureux, parce qu'ils ſont toujours gueux, les Rois ſont malheureux, parce qu'ils ſont

toujours Rois. Les états moyens dont on ſort plus aiſément offrent des plaiſirs au-deſſus & au-deſſous de ſoi ; ils étendent auſſi les lumieres de ceux qui les rempliſſent, en leur donnant plus de préjugés à connoître, & plus de degrés à comparer. Voilà, ce me ſemble, la principale raiſon pour quoi c'eſt généralement dans les conditions médiocres qu'on trouve les hommes les plus heureux & du meilleur ſens.

Tant que nous ignorons ce que nous devons faire, la ſageſſe conſiſte à reſter dans l'inaction. C'eſt de toutes les maximes celle dont l'homme a le plus grand beſoin, & celle qu'il ſçait le moins ſuivre. Chercher le Bonheur ſans ſçavoir où il eſt, c'eſt s'expoſer à le fuir, c'eſt courir autant de riſques contraires qu'il y a de routes pour s'égarer : mais il n'appartient pas à tout le monde de ſçavoir ne point agir, Dans l'inquiétude

où nous tient l'ardeur du bien être, nous aimons mieux nous tromper à le poursuivre, que de ne rien faire pour le chercher; & sortis une fois de la place où nous pouvons le connoître, nous n'y sçavons plus revenir.

La source du Bonheur n'est toute entiere, ni dans l'objet désiré, ni dans le cœur qui le posséde; mais dans le rapport de l'un & de l'autre; & comme tous les objets ne sont pas propres à produire la félicité, tous les états du cœur ne sont pas propres à la sentir. Si l'ame la plus pure ne suffit pas seule à son propre bonheur, il est plus sûr encore que toutes les délices de la terre ne sçauroient faire celui d'un cœur dépravé; car il y a des deux côtés une préparation nécessaire, un certain concours, dont résulte ce précieux sentiment recherché de tout être sensible, & toujours ignoré du faux sage, qui s'ar-

rête au plaiſir du moment, faute de connoître un bonheur durable.

Homme veux tu vivre heureux & ſage? n'attache ton cœur qu'à la beauté qui ne périt point; que ta condition borne tes déſirs, que tes devoirs aillent avant tes penchans; étends la loi de la néceſſité aux choſes morales: apprends à perdre ce qui peut être enlevé; apprends à tout quitter quand la vertu l'ordonne, à te mettre au-deſſus des événemens, à détacher ton cœur ſans qu'ils le déchirent, à être courageux dans l'adverſité, afin de n'être jamais miſérable; à être ferme dans ton devoir, afin de n'être jamais criminel. Alors tu ſeras heureux malgré la fortune, & ſage malgré les paſſions; alors tu trouveras dans la poſſeſſion même des biens fragiles, une volupté que rien ne pourra troubler; tu les poſſéderas ſans qu'ils te poſſédent, & tu ſentiras que l'homme à qui tout

échappe, ne jouit que de ce qu'il ſçait perdre. Tu n'auras point, il eſt vrai, l'illuſion des plaiſirs imaginaires; tu n'auras point auſſi les douleurs qui en ſont le fruit, tu gagneras beaucoup à cet échange; car ces douleurs ſont fréquentes & réelles, & ces plaiſirs ſont rares & vains. Vainqueur de tant d'opinions trompeuſes, tu le ſeras encore de celle qui donne un ſi grand prix à la vie. Tu paſſeras la tienne ſans trouble, & la termineras ſans effroi: tu t'en detacheras comme de toutes choſes: que d'autres ſaiſis d'horreur penſent en la quittant ceſſer d'être; inſtruit de ton néant, tu croiras commencer. La mort eſt la fin de la vie du méchant, & le commencement de celle du juſte.

VERTU.

LE mot de Vertu vient de *force*, la force eſt la baſe de toute vertu.

L'homme vertueux eſt celui qui ſçait vaincre ſes affections..

La Vertu n'appartient qu'à un être foible par ſa nature & fort par ſa volonté; c'eſt en cela que conſiſte le mérite de l'homme juſte.

L'exercice des plus ſublimes Vertus éleve & nourrit le génie.

L'exercice des Vertus ſociales porte au fond des cœurs l'amour de l'humanité; c'eſt en faiſant le bien qu'on devient bon; je ne connois pas de pratique plus ſûre.

Les ames d'une certaine trempe transforment pour ainſi dire, les autres en elles-mêmes; elles ont une ſphere d'activité dans laquelle rien ne leur réſiſte;

on ne peut les connoître ſans les vouloir imiter, & de leur ſublime élévation elles attirent à elles tout ce qui les environne.

Il n'eſt pas ſi facile qu'on penſe de renoncer à la vertu. Elle tourmente long-tems ceux qui l'abandonnent, & ſes charmes qui font les délices des ames pures, font le premier ſupplice du méchant, qui les aime encore, & n'en ſçauroit plus jouir.

La Vertu eſt ſi néceſſaire à nos cœurs, que quand on a une fois abandonné la véritable, on s'en fait enſuite une à ſa mode, & l'on y tient plus fortement, peut-être, parce qu'elle eſt de notre choix.

Si les ſacrifices à la Vertu coutent ſouvent à faire, il eſt toujours doux de les avoir faits, & l'on n'a jamais vu perſonne ſe repentir d'une bonne action.

Une ame une fois corrompue l'eſt pour toujours, & ne revient plus au bien d'elle-même ; à moins que quelque révolution ſubite, quelque bruſque changement de fortune & de ſituation ne change tout-à-coup ſes rapports, & par un violent ébranlement ne l'aide à retrouver une bonne aſſiette. Toutes ſes habitudes étant rompues, & toutes ſes paſſions modifiées, dans ce bouleverſement général, on reprend quelquefois ſon caractere primitif, & l'on devient comme un nouvel être ſorti récemment des mains de la Nature. Alors le ſouvenir de ſa précédente baſſeſſe, peut ſervir de préſervatif contre une rechute. Hier on étoit abject & foible, aujourd'hui l'on eſt fort & magnanime. En ſe contemplant de ſi près dans deux états ſi différens, on en ſent mieux le prix de celui où l'on eſt remonté ; & l'on

en devient plus attentif à s'y ſoutenir.

La jouiſſance de la Vertu eſt toute intérieure, & ne s'apperçoit que par celui qui la ſent : mais tous les avantages du vice frappent les yeux d'autrui, & il n'y a que celui qui les a qui ſçache ce qu'ils lui coûtent. C'eſt peut-être là la clef des faux jugemens des hommes ſur les avantages du vice & ſur ceux de la vertu.

Il n'y a que des ames de feu qui ſçachent combattre & vaincre. Tous les grands efforts, toutes les actions ſublimes ſont leur ouvrage ; la froide raiſon n'a jamais rien fait d'illuſtre, & l'on ne triomphe des paſſions qu'en les oppoſant l'une à l'autre. Quand celle de la Vertu vient à s'élever, elle domine ſeule & tient tout en équilibre : voilà comme ſe forme le vrai ſage, qui n'eſt pas plus qu'un autre à l'abri des paſſions ; mais qui ſeul ſçait les vaincre

par elles-même, comme un pilote fait route par les mauvais vents.

La Vertu eſt un état de guerre, & pour y vivre on a toujours quelque combat à rendre contre ſoi.

Si la vie eſt courte pour le plaiſir, qu'elle eſt longue pour la Vertu ! Il faut être inceſſamment ſur ſes gardes. L'inſtant de jouir paſſe & ne revient plus ; celui de mal faire paſſe & revient ſans ceſſe : on s'oublie un moment, & l'on eſt perdu.

La fauſſe honte & la crainte du blâme inſpirent plus de mauvaiſes actions que de bonnes ; mais la Vertu ne ſçait rougir que de ce qui eſt mal.

Tel ſe pique de Philoſophie, & penſe être vertueux par méthode, qui ne l'eſt que par tempérament ; & le vernis ſtoïque qu'il met à ſes actions, ne conſiſte qu'à parer de beaux raiſonnemens, le parti que le cœur lui a fait prendre.

Quiconque eſt plus attaché à ſa vie qu'à ſes devoirs, ne ſçauroit être ſolidement vertueux.

L'homme de bien porte avec plaiſir le doux fardeau d'une vie utile à ſes ſemblables : il ſent ce que la vaine ſageſſe des méchans n'a jamais pû croire ; qu'il eſt un bonheur réſervé dès ce monde aux ſeuls amis de la Vertu.

Il vaut mieux déroger à la Nobleſſe qu'à la Vertu, & la femme d'un charbonnnier eſt plus reſpectable que la maîtreſſe d'un Prince.

On a dit qu'il n'y avoit point de héros pour ſon valet de chambre, cela peut être ; mais l'homme juſte a l'eſtime de ſon valet, ce qui montre aſſez, que l'héroïſme n'a qu'une vaine apparence, & qu'il n'y a rien de ſolide que la Vertu.

Charme inconcevable de la beauté qui ne périt point ! Ce ne ſont point les vi-

cieux au faîte des honneurs, dans le sein des plaisirs qui font envie ; ce sont les vertueux infortunés, & l'on sent au fond de son cœur la félicité réelle que couvroient leurs maux apparens. Ce sentiment est connu à tous les hommes, & souvent même en dépit d'eux. Ce divin modèle que chacun de nous porte avec lui, nous enchante malgré que nous en ayons ; sitôt que la passion nous permet de le voir, nous lui voulons ressembler ; & si le plus méchant des hommes pouvoit être un autre que lui-même, il voudroit être un homme de bien.

Les Vertus privées sont souvent d'autant plus sublimes qu'elles n'aspirent point à l'approbation d'autrui ; mais seulement au bon témoignage de soi-même ; & la conscience du juste lui tient lieu des louanges de l'Univers.

La félicité est la fortune du sage, & il n'y en a point sans vertu.

HONNEUR.

On peut diſtinguer dans ce qu'on appelle Honneur, celui qui ſe tire de l'opinion publique, & celui qui dérive de l'eſtime de ſoi-même. Le premier conſiſte en vains préjugés plus mobiles qu'une onde agitée ; le ſecond a ſa baſe dans les vérités éternelles de la morale. L'Honneur du monde peut être avantageux à la fortune ; mais il ne pénétre point dans l'ame & n'influe en rien ſur le vrai bonheur. L'honneur véritable au contraire en forme l'eſſence, parce qu'on ne trouve qu'en lui ce ſentiment permanent de ſatisfaction intérieur, qui ſeul peut rendre heureux un Etre penſant.

CHASTETÉ, PURETÉ, PUDEUR.

La Chaſteté doit être une vertu délicieuſe pour une belle femme qui a quelque élévation dans l'ame. Tandis qu'elle voit toute la terre à ſes pieds, elle triomphe de tout & d'elle même : elle s'éléve dans ſon propre cœur un trône auquel tout vient rendre hommage : les ſentimens tendres ou jaloux, mais toujours reſpectueux, des deux ſexes, l'eſtime univerſelle & la ſienne propre, lui payent ſans ceſſe en tribut de gloire les combats de quelques inſtans. Les privations ſont paſſageres ; mais le prix en eſt permanent. Quelle jouiſſance pour une ame noble, que l'orgueil de la vertu jointe à la beauté ! Réaliſez une héroïne de Roman, elle goûtera des voluptés plus exquiſes que les Laïs & les Cléopa-

tres ; & quand ſa beauté ne ſera plus, ſa gloire & ſes plaiſirs reſteront encore ; elle ſeule ſçaura jouir du paſſé.

La Pureté ſe ſoutient par elle-même ; les déſirs toujours réprimés s'accoutument à ne plus renaître, & les tentations ne ſe multiplient que par l'habitude d'y ſuccomber.

La force de l'ame, qui produit toutes les vertus, tient à la pureté qui les nourrit toutes.

Rien n'eſt mépriſable de ce qui tend à garder la pureté, & ce ſont les petites précautions qui conſervent les grandes vertus.

Les déſirs voilés par la honte n'en deviennent que plus ſéduiſans ; en les gênant la Pudeur les enflamme : ſes craintes, ſes détours, ſes réſerves, ſes timides aveux, ſa tendre & naïve fineſſe, diſent mieux ce qu'elle croit taire que la paſſion ne l'eût dit ſans elle :

c'eſt elle qui donne du prix aux faveurs & de la douceur aux refus. Le véritable amour poſſéde en effet ce que la ſeule Pudeur lui diſpute ; ce mêlange de foibleſſe & de modeſtie le rend plus touchant & plus tendre ; moins il obtient, plus la valeur de ce qu'il obtient en augmente, & c'eſt ainſi qu'il jouit à la fois de ſes privations & de ſes plaiſirs.

Le vice a beau ſe cacher dans l'obſcurité, ſon empreinte eſt ſur les fronts coupables : l'audace d'une femme eſt le ſigne aſſuré de ſa honte ; c'eſt pour avoir trop à rougir qu'elle ne rougit plus ; & ſi quelquefois la Pudeur ſurvit à la Chaſteté, que doit-on penſer de la Chaſteté, quand la Pudeur même eſt éteinte ?

Douce Pudeur ! Suprême volupté de l'amour ; que de charmes perd une femme, au moment qu'elle renonce à toi ! Combien, ſi elles connoiſſoient

ton empire, elles mettroient de ſoin à te conſerver, ſinon par honnêteté, du moins par coquetterie ! Mais on ne joue point la Pudeur. Il n'y a point d'artifice plus ridicule que celui qui la veut imiter.

PITIE', SENSIBILITE'.

La Pitié eſt une vertu d'autant plus univerſelle, & d'autant plus utile à l'homme, qu'elle précéde en lui l'uſage de toute réflexion, & ſi naturelle, que les bêtes mêmes en donnent quelquefois des ſignes ſenſibles.

On voit avec plaiſir l'Auteur de la Fable des Abeilles, forcé de reconnoître l'homme comme un Etre compatiſſant & ſenſible, ſortir de ſon ſtyle froid & ſubtil, pour nous offrir la pathétique image d'un homme enfermé qui apperçoit au dehors une bête fé-

roce, arrachant un enfant du ſein de ſa mere; briſant ſous ſa dent meurtriere les foibles membres, & déchirant de ſes ongles les entrailles palpitantes de cet enfant. Quelle affreuſe agitation n'éprouve pas ce témoin d'un événement auquel il ne prend aucun intérêt perſonnel? Quelles angoiſſes ne ſouffre-t-il pas à cettte vûe, de ne pouvoir porter aucun ſecours à la mere évanouie, ni à l'enfant expirant?

Mandeville a bien ſenti qu'avec toute leur morale, les hommes n'euſſent jamais été que des monſtres, ſi la nature ne leur eût donné la pitié à l'appui de la raiſon: mais il n'a pas vû que de cette ſeule qualité découlent toutes les vertus ſociales qu'il veut diſputer aux hommes. En effet, qu'eſt-ce que la générofité, la clémence, l'humanité, ſinon la pitié appliquée aux foibles, aux coupables ou à l'eſpéce humaine en

général ? La bienveillance & l'amitié même ſont, à le bien prendre, des productions d'une pitié conſtante, fixée ſur un objet particulier : car déſirer que quelqu'un ne ſouffre point, qu'eſt-ce autre choſe que déſirer qu'il ſoit heureux ?

La pitié qu'on a du mal d'autrui ne ſe meſure pas ſur la quantité de ce mal ; mais ſur le ſentiment qu'on prête à ceux qui le ſouffrent : on ne plaint un malheureux, qu'autant qu'on croit qu'il ſe trouve à plaindre. C'eſt ainſi que l'on s'endurcit ſur le ſort des hommes, & que les riches ſe conſolent du mal qu'ils font aux pauvres, en les ſuppoſant aſſez ſtupides pour n'en rien ſentir. En général on peut juger du prix que chacun met au bonheur de ſes ſemblables, par le cas qu'il paroît faire d'eux. Il eſt naturel qu'on faſſe bon marché du bonheur des gens qu'on mépriſe.

Il n'eſt pas dans le cœur humain de ſe mettre à la place des gens qui ſont plus heureux que nous ; mais ſeulement de ceux qui ſont plus à plaindre.

On ne plaint jamais dans autrui, que les maux dont on ne ſe croit pas exempt ſoi-même.

Non ignora mali , miſeris ſuccurrere diſco.

Je ne connois rien de ſi beau, de ſi profond, de ſi touchant, de ſi vrai que ce Vers-là. En effet, pourquoi les Rois ſont-ils ſans pitié pour leurs ſujets ? C'eſt qu'ils comptent de n'être jamais hommes. Pourquoi les riches ſont-ils ſi durs envers les pauvres ? C'eſt qu'ils n'ont pas peur de le devenir ? Pourquoi la nobleſſe a-t-elle un ſi grand mépris pour le peuple ? C'eſt qu'un noble ne ſera jamais roturier. Pourquoi les Turcs ſont-ils généralement plus humains, plus hoſpitaliers que nous ? C'eſt que

dans leur Gouvernement tout-à-fait arbitraire, la grandeur & la fortune des particuliers étant toujours précaires & chancellantes, ils ne regardent point l'abbaiſſement & la miſère comme un état étranger à eux, chacun peut être demain ce qu'eſt aujourd'hui celui qui aſſiſte.

Pour plaindre le mal d'autrui, ſans doute il faut le connoître; mais il ne faut pas le ſentir. Quand on a ſouffert, ou qu'on craint de ſouffrir, on plaint ceux qui ſouffrent; mais tandis qu'on ſouffre, on ne plaint que ſoi. Or ſi, tous étant aſſujettis aux miſères de la vie, nul n'accorde aux autres que la ſenſibilité dont il n'a pas actuellement beſoin pour lui-même, il s'enſuit que la commiſération doit être un ſentiment très-doux, puiſqu'elle dépoſe en notre faveur, & qu'au contraire un homme dur eſt toujours malheureux, puiſque

l'état de ſon cœur ne lui laiſſe aucune ſenſibilité ſurabondante qu'il puiſſe accorder aux peines d'autrui.

Quoique la pitié ſoit le premier ſentiment relatif du cœur humain, ſelon l'ordre de la nature, elle n'eſt pas égale dans tous les hommes. Les impreſſions diverſes, par leſquelles elle eſt excitée, ont leurs modifications & leurs dégrés qui dépendent du caractere particulier de chaque individu & de ſes habitudes. Il en eſt de moins générales qui ſont plus propres aux ames vraiment ſenſibles : ce ſont celles qu'on reçoit des peines morales, des douleurs internes, des afflictions, des langueurs, de la triſteſſe.

Il y a des gens qui ne ſçavent être émus que par des cris & des pleurs; les longs & ſourds gémiſſemens d'un cœur ſerré de détreſſe ne leur ont jamais arraché des ſoupirs; jamais l'aſ-

pect d'une contenance abattue, d'un visage have & plombé, d'un œil éteint & qui ne peut plus pleurer, ne les fit pleurer eux-mêmes; les maux de l'ame ne sont rien pour eux; ils sont jugés, la leur ne sent rien: n'attendez d'eux que rigueur inflexible, endurcissement, cruauté. Ils pourront être intégres & justes, jamais clémens, généreux, pitoyables. Je dis qu'ils pourront être justes, si toutefois un homme peut l'être quand il n'est pas miséricordieux.

La pitié est douce, parce qu'en se mettant à la place de celui qui souffre, on sent pourtant le plaisir de ne pas souffrir comme lui. L'envie est amère, en ce que l'aspect d'un homme heureux, loin de mettre l'envieux à sa place, lui donne le regret de n'y pas être. Il semble que l'un nous exempte des maux qu'il souffre, & que l'autre nous ôte les biens dont il jouit.

Pour empêcher la pitié de dégénérer en foibleſſe, il faut la généraliſer & l'étendre ſur tout le genre humain; alors on ne s'y livre qu'autant qu'elle eſt d'accord avec la juſtice, parce que de toutes les vertus, la juſtice eſt celle qui concourt le plus au bien commun des hommes. Il faut par raiſon, par amour pour nous, avoir pitié de notre eſpéce encore plus que de notre prochain; & c'eſt une très-grande cruauté envers les hommes, que la pitié pour les méchans.

AMOUR DE LA PATRIE.

Les plus grands prodiges de vertu ont été produits par l'Amour de la Patrie : ce ſentiment doux & vif qui joint la force de l'amour propre à toute la beauté de la vertu, lui donne une

énergie qui, ſans la défigurer, en fait la plus héroïque de toutes les paſſions. C'eſt lui qui produiſit tant d'actions immortelles dont l'éclat éblouit nos foibles yeux, & tant de grands hommes dont les antiques vertus paſſent pour des fables depuis que l'amour de la Patrie eſt tournée en dériſion. Ne nous en étonnons pas, les tranſports des cœurs tendres paroiſſent autant de chimères à quiconque ne les a point ſentis; & l'Amour de la Patrie, plus vif & plus délicieux cent fois que celui d'une Maîtreſſe, ne ſe conçoit de même qu'en l'éprouvant; mais il eſt aiſé de remarquer dans tous les cœurs qu'il échauffe, dans toutes les actions qu'il inſpire, cette ardeur bouillante & ſublime dont ne brille pas la plus pure vertu quand elle en eſt ſéparée. Oſons oppoſer Socrate même à Caton: l'un étoit plus Philoſophe, & l'autre plus Citoyen.

Athènes étoit déjà perdue, & Socrate n'avoit plus de patrie que le monde entier : Caton porta toujours la ſienne au fond de ſon cœur ; il ne vivoit que pour elle, & ne put lui ſurvivre. La vertu de Socrate eſt celle du plus ſage des hommes : mais entre Céſar & Pompée, Caton ſemble un Dieu parmi des Mortels. L'un inſtruit quelques Particuliers, combat les Sophiſtes, & meurt pour la vérité : l'autre défend l'Etat, la liberté, les loix contre les Conquérans du monde, & quitte enfin la terre quand il n'y voit plus de Patrie à ſervir. Un digne Eléve de Socrate ſeroit le plus vertueux de ſes contemporains : un digne Emule de Caton en ſeroit le plus grand. La vertu du premier feroit ſon bonheur, le ſeçond chercheroit ſon bonheur dans celui de tous. Nous ſerions inſtruits par l'un & conduits par l'autre, & cela ſeul décideroit de la

préférence : car on n'a jamais fait un peuple de ſages ; mais il n'eſt pas impoſſible de rendre un peuple heureux.

Voulons-nous que les peuples ſoient vertueux? commençons donc par leur faire aimer la Patrie : mais comment l'aimeront-ils, ſi la Patrie n'eſt rien de plus pour eux que pour des Etrangers, & qu'elle ne leur accorde que ce qu'elle ne peut refuſer à perſonne ? ce ſeroit bien pis s'ils n'y jouiſſoient pas même de la ſûreté civile, & que leurs biens, leur vie ou leur liberté fuſſent à la diſcrétion des hommes puiſſans, ſans qu'il leur fût poſſible ou permis d'oſer réclamer les loix. Alors ſoumis aux devoirs de l'état civil, ſans jouir même des droits de l'état de nature, & ſans pouvoir employer leurs forces pour ſe défendre, ils ſeroient par conſéquent dans la pire condition où ſe puiſſent trouver des hommes libres, & le mot de

de *Patrie* ne pourroit avoir pour eux qu'un ſens odieux ou ridicule.

AMOUR PROPRE, AMOUR DE SOI-MESME.

Il ne faut pas confondre l'Amour propre & l'Amour de ſoi-même; deux paſſions très-différentes par leur nature & par leurs effets. L'Amour de ſoi-même eſt un ſentiment naturel qui porte tout animal à veiller à ſa propre conſervation, & qui, dirigé dans l'homme par la raiſon & modifié par la pitié, produit l'humanité & la vertu. L'Amour propre n'eſt qu'un ſentiment relatif, factice & né dans la ſociété, qui porte chaque individu à faire plus de cas de ſoi que de tout autre, qui inſpire aux hommes tous les maux qu'ils ſe font

mutuellement, & qui eſt la véritable ſource de l'honneur.

Le plus méchant des hommes eſt celui qui s'iſole le plus, qui concentre le plus ſon cœur en lui-même; le meilleur eſt celui qui partage également ſes affections à tous ſes ſemblables. Il vaut beaucoup mieux aimer une maîtreſſe que de s'aimer ſeul au monde. Mais quiconque aime tendrement ſes parens, ſes amis, ſa patrie, & le genre humain, ſe dégrade par un attachement deſordonné qui nuit bientôt à tous les autres, & leur eſt infailliblemene préféré.

L'amour de ſoi, qui ne regarde que nous, eſt content quand nos vrais beſoins ſont ſatisfaits; mais l'amour propre, qui ſe compare, n'eſt jamais content & ne ſçauroit l'être, parce que ce ſentiment, en nous préférant aux autres, exige auſſi que les autres nous

préférent à eux, ce qui eſt impoſſible. Voilà comment les paſſions douces & affectueuſes naiſſent de l'Amour de ſoi, & comment les paſſions haineuſes & iraſcibles naiſſent de l'Amour propre. Ainſi ce qui rend l'homme eſſentiellement bon, eſt d'avoir peu de beſoins & de peu ſe comparer aux autres ; ce qui le rend eſſentiellement méchant, eſt d'avoir beaucoup de beſoins & de tenir beaucoup à l'opinion.

Les préceptes de la loi naturelle ne ſont pas fondés ſur la raiſon ſeule, ils ont une baſe plus ſolide & plus ſage. L'amour des hommes dérivé de l'amour de ſoi, eſt le principe de la juſtice humaine.



AMOUR.

On peut diſtinguer le moral du phyſique dans le ſentiment de l'Amour. Le phyſique eſt ce déſir général qui porte un ſexe à s'unir à l'autre : le moral eſt ce qui détermine ce déſir & le fixe ſur un ſeul objet excluſivement, ou qui, du moins, lui donne pour cet objet préféré un plus grand dégré d'énergie. Or il eſt facile de voir que le moral de l'Amour eſt un ſentiment factice, né de l'uſage de la ſociété, & célébré par les femmes avec beaucoup d'habileté & de ſoin pour établir leur empire, & rendre dominant le ſexe qui devroit obéir.

On aime bien plus l'image qu'on ſe fait, que l'objet auquel on l'applique: Si l'on voyoit ce qu'on aime exactement tel qu'il eſt, il n'y auroit plus

d'amour ſur la terre. Quand on ceſſe d'aimer, la perſonne qu'on aimoit reſte la même qu'auparavant; mais on ne la voit plus la même. Le voile du preſtige tombe, & l'amour s'évanouit.

Les premieres voluptés ſont toujours myſtérieuſes; la pudeur les aſſaiſonne & les cache: la premiere maîtreſſe ne rend pas effronté, mais timide. Tout abſorbé dans un état ſi nouveau pour lui, le jeune homme ſe recueille pour le goûter, & tremble de le perdre. S'il eſt bruyant, il n'eſt ni voluptueux ni tendre; tant qu'il ſe vante, il n'a pas joui.

Le véritable amour eſt le plus chaſte de tous les liens. C'eſt lui, c'eſt ſon feu divin qui ſçait épurer nos penchans naturels, en les concentrant dans un ſeul objet; c'eſt lui qui nous dérobe aux tentations, & qui fait qu'excepté cet objet unique, un ſexe n'eſt plus rien pour l'autre.

Pour une femme ordinaire, tout homme eſt toujours un homme ; mais pour celle dont le cœur aime, il n'y a point d'homme que ſon amant. Que dis-je ? un amant, n'eſt-il qu'un homme? Ah! qu'il eſt un être bien plus ſublime ! Il n'y a point d'homme pour celle qui aime ; ſon amant eſt plus, tous les autres ſont moins : elle & lui ſont les ſeuls de leur eſpéce. Ils ne déſirent point, ils aiment.

Le Véritable amour, toujours modeſte, n'arrache point les faveurs avec audace ; il les dérobe avec timidité. Le myſtère, le ſilence, la honte craintive, aiguiſent & cachent ſes doux tranſports ; ſa flamme honore & purifie toutes ſes careſſes ; la décence & l'honnêteté l'accompagnent au ſein de la volupté même, & lui ſeul ſçait tout accorder aux déſirs, ſans rien ôter à la pudeur.

Le plus grand prix des plaiſirs eſt

dans le cœur qui les donne : un véritable Amant ne trouveroit que douleur, rage & désespoir dans la possession même de ce qu'il aime, s'il croyoit n'en point être aimé.

Malgré l'absence, les privations, les allarmes, malgré le désespoir même, les puissans élancemens de deux cœurs l'un vers l'autre ont toujours une volupté secrette ignorée des ames tranquilles. C'est un des miracles de l'amour, de nous faire trouver du plaisir à souffrir ; & de vrais amans regarderoient comme le pire des malheurs, un état d'indifférence & d'oubli, qui leur ôteroit tout le sentiment de leurs peines.

L'amour qui rapproche tout, n'éleve point la personne ; il n'éleve que les sentimens.

Généralement les hommes sont moins constans que les femmes, & se rebutent

plutôt qu'elles de l'amour heureux. La femme preſſent de loin l'inconſtance de l'homme, & s'en inquiette ; c'eſt ce qui la rend auſſi plus jalouſe. Quand il commence à s'attiédir, forcée à lui rendre pour le garder tous les ſoins qu'il prit autrefois pour lui plaire, elle pleure, elle s'humilie à ſon tour, & rarement avec le même ſuccès. L'attachement & les ſoins gagnent les cœurs : mais ils ne les recouvrent gueres.

Vous êtes bien folles, vous autres femmes, de vouloir donner de la conſiſtance à un ſentiment auſſi frivole & auſſi paſſager que l'amour. Tout change dans la nature, tout eſt dans un flux continuel, & vous voulez inſpirer des feux conſtans? Et de quel droit prétendez-vous être aimée aujourd'hui, parce que vous l'étiez hier? Gardez donc le même viſage, le même âge, la même humeur ; ſoyez toujours la même &

l'on vous aimera toujours, ſi l'on peut. Mais changer ſans ceſſe & vouloir toujours qu'on vous aime, c'eſt vouloir qu'à chaque inſtant on ceſſe de vous aimer; ce n'eſt pas chercher des cœurs conſtans, c'eſt en chercher d'auſſi changeans que vous.

L'image de la félicité ne flatte plus les hommes; la corruption du vice n'a pas moins dépravé leur goût que leurs cœurs. Ils ne ſçavent plus ſentir ce qui eſt touchant, ni voir ce qui eſt aimable. Vous qui, pour peindre la volupté, n'imaginez jamais que d'heureux Amans nâgeant dans le ſein des délices, que vos tableaux ſont encore imparfaits! Vous n'en avez que la moitié la plus groſſiere; les plus doux attraits de la volupté n'y ſont point. O qui de vous n'a jamais vu deux jeunes époux unis ſous d'heureux auſpices ſortant du lit nuptial, & portant à la fois dans leurs

regards languiſſans & chaſtes l'yvreſſe des doux plaiſirs qu'ils viennent de goûter, l'aimable ſécurité de l'innocence, & la certitude alors ſi charmante de couler enſemble le reſte de leurs jours? Voilà l'objet le plus raviſſant qui puiſſe être offert au cœur de l'homme; voilà le vrai tableau de la volupté! Vous l'avez vu cent fois ſans le reconnoître; vos cœurs endurcis ne ſont plus faits pour l'aimer.

J'ai peine à concevoir comment on rend aſſez peu d'honneur aux femmes, pour leur oſer adreſſer ſans ceſſe ces fades propos galans, ces complimens inſultans & moqueurs, auxquels on ne daigne pas même donner un air de bonne foi; les outrager par ces évidens menſonges, n'eſt-ce pas leur déclarer aſſez nettement qu'on ne trouve aucune vérité obligeante à leur dire? Que l'amour ſe faſſe illuſion ſur les qualités de

ce qu'on aime, cela n'arrive que trop ſouvent; mais eſt-il queſtion d'amour dans tout ce mauſſade jargon ? Ceux mêmes qui s'en ſervent, ne s'en ſervent-ils pas également pour toutes les femmes, & ne ſeroient-ils pas au déſeſpoir qu'on les crût ſérieuſement amoureux d'une ſeule ? Qu'ils ne s'inquiettent pas. Il faudroit avoir d'étranges idées de l'amour pour les en croire capables, & rien n'eſt plus éloigné de ſon ton que celui de la galanterie. De la maniere que je conçois cette paſſion terrible, ſon trouble, ſes égaremens, ſes palpitations, ſes tranſports, ſes brûlantes expreſſions, ſon ſilence plus énergique, ſes inexprimables regards que leur timidité rend téméraires, & qui montrent les déſirs par la crainte, il me ſemble qu'après un langage auſſi véhément, ſi l'Amant venoit à dire une ſeule fois, *je vous aime*, l'Amante in-

dignée lui diroit, *vous ne m'aimez plus* ; & ne le reverroit de ſa vie.

L'amour véritable eſt un feu dévorant qui porte ſon ardeur dans les autres ſentimens, & les anime d'une vigueur nouvelle. C'eſt pour cela qu'on a dit que l'amour faiſoit des Héros.

Le moment de la poſſeſſion eſt une criſe de l'amour.

Le plus puiſſant de tous les obſtacles à la durée des feux de l'amour, eſt de n'en avoir plus à vaincre, & de ſe nourrir uniquement d'eux-mêmes. L'univers n'a jamais vu de paſſion ſoutenir cette épreuve.

Le véritable amour a cet avantage, auſſi-bien que la vertu, qu'il dédommage de tout ce qu'on lui ſacrifie, & qu'on jouit en quelque ſorte des privations qu'on s'impoſe par le ſentiment même de ce qu'il en coute, & du motif qui nous y porte.

Quand le bonheur commun devient impoſſible, chercher le ſien dans celui de ce qu'on aime, n'eſt-ce pas tout ce qui reſte à faire à l'amour ſans eſpoir?

L'amour eſt privé de ſon plus grand charme quand l'honnêteté l'abandonne; pour en ſentir tout le prix, il faut que le cœur s'y complaiſe, & qu'il nous éleve en élevant l'objet aimé. Otez l'idée de la perfection, vous ôtez l'enthouſiaſme; ôtez l'eſtime, & l'amour n'eſt plus rien. Comment une femme pourroit-elle honorer un homme qui ſe déshonore? Comment pourra-t-il adorer lui-même celle qui n'a pas craint de s'abandonner à un vil corrupteur? Ainſi bientôt ils ſe mépriſeront mutuellement; l'amour ne ſera plus pour eux qu'un honteux commerce, ils auront perdu l'honneur, & n'auront pas trouvé la félicité.

On n'eſt point ſans plaiſir quand on

aime encore. L'image de l'amour éteint, effraye plus un cœur tendre que celle de l'amour malheureux, & le dégoût de ce qu'on posséde est un état cent fois pire que le regret de ce qu'on a perdu.

On n'aime point si l'on n'est aimé ; du moins on n'aime pas long-tems. Ces passions sans retour, qui font, dit-on, tant de malheureux, ne sont fondées que sur les sens. Si quelques-unes pénétrent jusqu'à l'ame, c'est par des rapports faux dont on est bientôt détrompé. L'amour sensuel ne peut se passer de la possession, & s'éteint par elle. Le véritable amour ne peut se passer du cœur, & dure autant que les rapports qui l'ont fait naître. Quand ces rapports sont chimériques, il dure autant que l'illusion qui nous les fait imaginer.

Il n'y a point de passion qui nous fasse une si forte illusion que l'amour: on prend sa violence pour un signe de sa

durée ; le cœur ſurchargé d'un ſentiment ſi doux, l'étend, pour ainſi dire, ſur l'avenir, & tant que cet amour dure on croit qu'il ne finira point. Mais au contraire, c'eſt ſon ardeur même qui le conſume ; il s'uſe avec la jeuneſſe, il s'efface avec la beauté, il s'éteint ſous les glaces de l'âge, & depuis que le monde exiſte, on n'a jamais vu deux Amans en cheveux blancs ſoupirer l'un pour l'autre. On doit compter qu'on ceſſera de s'adorer tôt ou tard ; alors l'idole qu'on ſervoit détruite, on ſe voit réciproquement tels qu'on eſt. On cherche avec étonnement l'objet qu'on aima ; ne le trouvant plus on ſe dépite contre celui qui reſte, & ſouvent l'imagination le défigure autant qu'elle l'avoit parée ; il y a peu de gens, dit la Rochefoucault, qui ne ſoient honteux de s'être aimés, quand ils ne s'aiment plus.

Si l'amour éteint jette l'ame dans l'épuiſement, l'amour ſubjugué lui donne, avec la conſcience de ſa victoire, une élévation nouvelle & un attrait plus vif pour tout ce qui eſt grand & beau.

Loin que l'amour ſoit à vendre, l'argent le tue infailliblement. Quiconque paye, fut-il le plus aimable des hommes, par cela ſeul qu'il paye, ne peut être long-tems aimé. Bientôt il payera pour un autre, ou plutôt cet autre ſera payé de ſon argent; & dans ce double lien formé par l'intérêt, par la débauche, ſans amour, ſans honneur, ſans vrai plaiſir, la femme avide, infidelle & miſérable, traitée par celui qui reçoit, comme elle traite le ſot qui donne, reſte ainſi quitte envers tous deux.

Celui qui diſoit: je poſſéde Laïs, ſans qu'elle me poſſéde, diſoit un mot ſans eſprit. La poſſeſſion qui n'eſt pas réciproque n'eſt rien: c'eſt tout au plus

la

la possession du sexe, mais non pas de l'individu. Or, où le moral de l'amour n'est pas, pourquoi faire une si grande affaire du reste ? Rien n'est si facile à trouver. Un muletier est là-dessus plus près du bonheur qu'un millionnaire.

Périsse l'homme indigne qui marchande un cœur, & rend l'amour mercenaire! C'est lui qui couvre la terre des crimes que la débauche y fait commettre. Comment ne seroit pas toujours à vendre celle qui se laisse acheter une fois? Et dans l'opprobre ou bientôt elle tombe, lequel est l'auteur de sa misère du brutal qui la maltraite en un mauvais lieu, ou du séducteur qui l'y traîne, en mettant le premier ses faveurs à prix ?



AMANS.

UNE femme hardie, effrontée, intrigante, qui ne sçait attirer ses Amans que par la coquetterie, ni les conserver que par les faveurs, les fait obéir comme des valets dans les choses serviles & communes; dans les choses importantes & graves elle est sans autorité sur eux. Mais la femme à la fois honnête, aimable & sage, celle qui force les siens à la respecter, celle qui a de la réserve & de la modestie, celle, en un mot, qui soutient l'amour par l'estime les envoye d'un signe au bout du monde, au combat, à la gloire, à la mort, où il lui plaît; cet empire est beau, ce me semble, & vaut bien la peine d'être acheté.

Brantome dit que, du tems de Fran-

çois premier, une jeune perſonne ayant un Amant babillard, lui impoſa un ſilence abſolu & illimité, qu'il garda ſi fidèlement deux ans entiers, qu'on le crut devenu muet par maladie. Un jour en pleine aſſemblée, ſa Maîtreſſe, qui, dans ces tems où l'amour ſe faiſoit avec myſtère, n'étoit point connue pour telle, ſe vanta de le guérir ſur le champ, & le fit avec ce ſeul mot: *parlez.* N'y a-t-il pas quelque choſe de grand & d'héroïque dans cet amour-là? Qu'eût fait de plus la philoſophie de Pythagore avec tout ſon faſte? Quelle femme aujourd'hui pourroit compter ſur un pareil ſilence un ſeul jour, dût-elle le payer de tout le prix qu'elle y peut mettre?

Deux Amans s'aiment-ils l'un l'autre? Non; *vous* & *moi* ſont des mots proſcrits de leur langue; ils ne ſont plus deux: ils ſont un.

Les Amans ont mille moyens d'a-

doucir le ſentiment de l'abſence & de ſe rapprocher en un moment. Leur attraction ne connoît point la loi des diſtances, ils ſe toucheroient aux deux bouts du monde. Quelquefois même ils ſe voyent plus ſouvent encore, que quand ils ſe voyoient tous les jours; car ſi-tôt qu'un des deux eſt ſeul, à l'inſtant tous deux ſont enſemble.

L'inconſtance & l'amour ſont incompatibles : l'Amant qui change, ne change pas; il commence ou finit d'aimer.

L'Amant qui loue dans l'objet aimé des perfections imaginaires, les voit en effet telles qu'il les repréſente; il ne ment point en diſant des menſonges; il flatte ſans s'avilir, & l'on peut au moins l'eſtimer ſans le croire.

Comme l'idolâtre enrichit des tréſors qu'il eſtime l'objet de ſon culte, & pare ſur l'Autel le Dieu qu'il adore; l'amant a beau voir ſa Maîtreſſe parfaite,

il lui veut ſans ceſſe ajouter de nouveaux ornemens. Elle n'en a pas beſoin pour lui plaire. Mais il a beſoin lui de la parer : c'eſt un nouvel hommage qu'il croit lui rendre ; c'eſt un nouvel intérêt qu'il donne au plaiſir de la contempler. Il lui ſemble que rien de beau n'eſt à ſa place, quand il n'orne pas la ſuprême beauté.

AMI, AMITIÉ.

On n'achete ni ſon Ami ni ſa Maîtreſſe.

On n'a pas tout perdu ſur la terre quand on y retrouve un fidèle Ami.

Un honnête Homme n'aura jamais de meilleur Ami que ſa femme.

Un cœur plein d'un ſentiment qui déborde aime à s'épancher ; du beſoin d'une Maîtreſſe naît bientôt celui d'un Ami.

L'attachement peut se passer de retour, jamais l'amitié. Elle est un échange, un contrat comme les autres, mais elle est le plus saint de tous. Le mot d'*Ami* n'a point d'autre corrélatif que lui-même. Tout homme qui n'est pas l'ami de son ami est très-sûrement un fourbe; car ce n'est qu'en rendant ou feignant de rendre l'amitié, qu'on peut l'obtenir.

Rien n'a tant de poids sur le cœur humain que la voix de l'amitié bien reconnue; car on sçait qu'elle ne nous parle jamais que pour notre intérêt. On peut croire qu'un ami se trompe; mais non qu'il veuille nous tromper. Quelque fois on résiste à ses conseils, mais on ne les méprise pas.

On peut laisser penser aux indifférens ce qu'ils veulent: mais c'est un crime de souffrir qu'un ami nous fasse un mé-

rite de ce que nous n'avons pas fait pour lui.

Il n'eſt pas bon que l'homme ſoit ſeul. Les ames humaines veulent être accouplées pour valoir tout leur prix, & la force unie des amis, comme celle des lames d'un aimant artificiel, eſt incomparablement plus grande que la ſomme de leurs forces particulieres. Divine amitié, c'eſt-là ton triomphe!

Les épanchemens de l'amitié ſe retiennent devant un témoin quel qu'il ſoit. Il y a mille ſecrets que trois amis doivent ſavoir, & qu'ils ne peuvent ſe dire que deux à deux.

Tout le charme de la ſociété qui régne entre de vrais amis, eſt dans cette ouverture de cœur qui met en commun tous les ſentimens, toutes les penſées, & qui fait que chacun ſe ſentant tel qu'il doit être, ſe montre à

tous tel qu'il eſt. Suppoſez un moment quelque intrigue ſecrette, quelque liaiſon qu'il faille cacher, quelque raiſon de réſerve & de myſtère, à l'inſtant tout le plaiſir de ſe voir s'évanouit, on eſt contraint l'un devant l'autre, on cherche à ſe dérober, quand on ſe raſſemble on voudroit ſe fuir : la circonſpection, la bienſéance amenent la défiance & le dégoût. Le moyen d'aimer long-tems ceux qu'on craint?

On prétend que la converſation des amis ne tarit jamais. Il eſt vrai, la langue fournit un babil facile aux attachemens médiocres. Mais Amitié! ſentiment vif & céleſte, quels diſcours ſont dignes de toi? Quelle langue oſe être ton interprête! Jamais ce qu'on dit à ſon ami peut-il valoir ce qu'on ſent à ſes côtés? Mon Dieu! qu'une main ſerrée, qu'un regard animé, qu'une étreinte contre la poitrine, que le ſoupir

qui

qui la ſuit diſent de choſes, & que le premier mot qu'on prononce eſt froid après tout cela!

Le ſilence, l'état de contemplation fait un des grands charmes des hommes ſenſibles. Mais les importuns empêchent de le goûter, & les amis ont beſoin d'être ſans témoins pour pouvoir ne ſe rien dire à leur aiſe. On veut être recueïllis, pour ainſi dire, l'un dans l'autre : les moindres diſtractions ſont déſolantes, la moindre contrainte eſt inſupportable. Si quelquefois le cœur porte un mot à la bouche, il eſt ſi doux de pouvoir le prononcer ſans gêne! Il ſemble qu'on n'oſe penſer librement ce qu'on n'oſe dire de même : il ſemble que la préſence d'un ſeul étranger retient le ſentiment & comprime des ames qui s'entendroient ſi bien ſans lui.

La communication des cœurs imprime à la triſteſſe je ne ſçai quoi de

doux & de touchant que n'a pas le contentement; & l'amitié a été ſpécialement donnée aux malheureux pour le ſoulagement de leurs maux & la conſolation de leurs peines.

Quelle chaleur la voix d'un ami ne donne-t-elle pas au raiſonnement d'un ſage?

Dans une ſociété très intime, les ſtiles ſe rapprochent ainſi que les caractères; les amis, confondant leurs ames, confondent auſſi leurs manieres de penſer, de ſentir & de dire.

Les conſolations indiſcrettes, ne font qu'aigrir les violentes afflictions. L'indifférence & la froideur trouvent aiſément des paroles; mais la triſteſſe & le ſilence ſont le vrai langage de l'amitié.

On peut repouſſer des coups portés par des mains ennemies; mais quand on voit parmi les aſſaſſins, ſon ami

le poignard à la main, il ne reste qu'à s'envelopper la tête.

Il est des amitiés circonspectes qui craignant de se compromettre, refusent des conseils dans les occasions difficiles, & dont la réserve augmente avec le péril des amis ; mais une amitié vraie ne connoît point ces timides précautions.

Un riche, un grand n'a de véritable ami, que celui qui n'est pas la dupe des apparences, & qui le plaint plus qu'il ne l'envie, malgré sa prospérité.

Qu'est-ce qui rend les amitiés si tièdes & si peu durables entre les femmes, entre celles mêmes qui sauroient aimer ? c'est l'empire de la beauté ; c'est la jalousie des conquêtes.



SENTIMENT.

TOUT devient ſentiment dans un cœur ſenſible. L'Univers entier ne lui offre que des ſujets d'attendriſſement & de gratitude. Par-tout il apperçoit la bienfaiſante main de la Providence : il recueille ſes dons dans les productions de la terre ; il voit ſa table couverte par ſes ſoins ; il s'endort ſous ſa protection ; ſon paiſible réveil lui vient d'elle ; il ſent ſes leçons dans les diſgraces, & ſes faveurs dans les plaiſirs ; les biens dont jouit tout ce qui lui eſt cher, ſont autant de nouveaux ſujets d'hommages. Si le Dieu de l'Univers échappe à ſes foibles yeux, il voit par-tout le pere commun des hommes. Honorer ainſi ſes bienfaits ſuprêmes, n'eſt-ce pas ſervir autant qu'on peut l'Etre infini?

O Sentiment, Sentiment! douce vie de l'ame! quel eſt le cœur de fer que tu n'a jamais touché? Quel eſt l'infortuné mortel à qui tu n'arrachas jamais de larmes? Les ſcènes de plaiſir & de joie que produit la vivacité du Sentiment, n'épuiſent un inſtant la nature que pour la ranimer d'une vigueur nouvelle; elles ne ſont jamais dangereuſes.

A meſure qu'on avance en âge, tous les Sentimens ſe concentrent. On perd tous les jours quelque choſe de ce qui nous fut chere, & l'on ne le remplace plus. On meurt ainſi par degrés, juſqu'à ce que n'aimant enfin que ſoi-même, on ait ceſſé de ſentir & de vivre avant de ceſſer d'exiſter. Mais un cœur ſenſible ſe défend de toute ſa force contre cette mort anticipée; quand le froid commence aux extrémités, il raſſemble autour de lui toute ſa chaleur naturelle; plus il perd, plus il s'attache à ce qui

lui reste ; & il tient, pour ainsi dire, au dernier objet par les liens de tous les autres.

HUMANITÉ,

BIENFAISANCE.

HOMMES soyez humains, c'est votre premier devoir. Soyez-le pour tous les états, pour tous les âges, pour tout ce qui n'est pas étranger à l'homme. Qu'elle sagesse y a-t-il pour vous hors de l'humanité?

L'occasion de faire des heureux est plus rare qu'on ne pense ; la punition de l'avoir manquée est de ne la plus retrouver, & l'usage que nous en faisons nous laisse un sentiment éternel de contentement ou de repentir.

Ce n'est pas d'argent seulement qu'ont

besoin les infortunés ; & il n'y a que les paresseux de bienfaire, qui ne sachent faire du bien que la bourse à la main. Les consolations, les conseils, les soins, les amis, la protection sont autant de ressources que la commisération laisse au défaut des richesses, pour le soulagement de l'indigent. Souvent les opprimés ne le sont, que parce qu'ils manquent d'organes pour faire entendre leurs plaintes. Il ne s'agit quelquefois que d'un mot qu'ils ne peuvent dire, d'une raison qu'ils ne savent point exposer, de la porte d'un grand qu'ils ne peuvent franchir. L'intrepide appui de la vertu désintéressée suffit pour lever une infinité d'obstacles; & l'éloquence d'un homme de bien peut effrayer la tyrannie au milieu de toute sa puissance. Si vous voulez donc être homme en effet, apprenez à redescendre. L'humanité comme une eau pure & salutaire, va

fertiliſer les lieux bas ; elle cherche toujours le niveau, elle laiſſe à ſec ces roches arides qui menacent la campagne, & ne donnent qu'un ombre nuiſible ou des éclats pour écraſer leurs voiſins.

Il n'y a que l'exercice continuel de la bienfaiſance, qui garantiſſe les meilleurs cœurs de la contagion des ambitieux : un tendre intérêt aux malheurs d'autrui ſert à mieux en trouver la ſource, & à s'éloigner en tout ſens des vices qui les ont produits.

S'il eſt des bénédictions humaines que le Ciel daigne exaucer, ce ne ſont point celles qu'arrachent la flatterie & la baſſeſſe en préſence des gens qu'on loue ; mais celles que dicte en ſecret un cœur ſimple & reconnoiſſant. Voilà l'encens qui plaît aux ames bienfaiſantes.

Un Homme bienfaiſant ſatisfait mal

ſon penchant au milieu des Villes, où il ne trouve preſque à exercer ſon zèle que pour des intriguans ou pour des fripons.

Il ne ſeroit pas plus aiſé à une ame ſenſible & bienfaiſante, d'être heureuſe en voyant des miſérables, qu'à l'homme droit de conſerver ſa vertu toujours pure, en vivant ſans ceſſe au milieu des méchans. Une ame de ce caractère n'a point cette pitié barbare, qui ſe contente de détourner les yeux des maux qu'elle pourroit ſoulager; elle les va chercher pour les guérir. C'eſt l'exiſtence & non la vue des malheureux qui la tourmente; il ne lui ſuffit point de ne point ſavoir qu'il y en a, il faut pour ſon repos qu'elle ſache qu'il n'y en a pas, du moins autour d'elle : car ce ſeroit ſortir des termes de la raiſon, que de faire dépendre ſon bonheur de celui de tous les hommes.

Nul honnête homme ne peut jamais ſe vanter d'avoir du loiſir, tant qu'il y aura du bien à faire, une Patrie à ſervir, des malheureux à ſoulager.

Les premiers beſoins, ou du moins les plus ſenſibles, ſont ceux d'un cœur bienfaiſant; & tant que quelqu'un manque du néceſſaire, quel honnête homme a du ſuperflu?

Il n'y a que les infortunés qui ſentent le prix des ames bienfaiſantes.

NATURE, HABITUDE.

La Nature, nous dit-on, n'eſt que l'habitude. Que ſignifie cela? N'y a-t-il pas des habitudes qu'on ne contracte que par force, & qui n'étouffent jamais la Nature? Telle eſt, par exemple, l'habitude des plantes dont on gêne la direction verticale. La plante miſe en

liberté garde l'inclinaiſon qu'on l'a forcée à prendre : mais la ſéve n'a point changé pour cela ſa direction primitive, & ſi la plante continue à végéter, ſon prolongement redevient vertical. Il en eſt de même des inclinations des hommes. Tant qu'on reſte dans le même état, on peut garder celles qui reſultent de l'habitude & qui nous ſont le moins naturelles ; mais ſi-tôt que la ſituation change, l'habitude ceſſe & le naturel revient. L'éducation n'eſt certainement qu'une habitude. Or, n'y a-t-il pas des gens qui oublient & perdent leur éducation? D'autres qui la gardent? D'où vient cette différence? S'il faut borner le nom de Nature aux Habitudes conformes à la Nature, on peut s'épargner ce galimatias.

Nous naiſſons ſenſibles, & dès notre naiſſance nous ſommes affectés de diverſes manières par les objets qui nous

environnent. Si-tôt que nous avons pour ainsi dire, la conscience de nos sensations, nous sommes disposés à rechercher ou à fuir les objets qui les produisent, d'abord selon qu'elles nous sont agréables ou déplaisantes, puis selon la convenance ou disconvenance que nous trouvons entre nous & ces objets, & enfin selon les jugemens que nous en portons sur l'idée de bonheur ou de perfection que la raison nous donne. Ces dispositions s'étendent & s'affermissent à mesure que nous devenons plus sensibles & plus éclairés : mais, contraintes par nos habitudes, elles s'altèrent plus ou moins par nos opinions. Avant cette altération, elles sont ce que j'appelle en nous la Nature.

L'attrait de l'habitude vient de la paresse naturelle à l'homme, & cette paresse augmente en s'y livrant : on fait plus aisément ce qu'on a deja fait, la

route étant frayée devient plùs facile à ſuivre. Auſſi peut-on remarquer que l'empire de l'habitude eſt très-grand ſur les vieillards & ſur les gens indolens, trés-petit ſur la jeuneſſe & ſur les gens vifs. Ce régime n'eſt bon qu'aux ames foibles & les affoiblit davantage de jour en jour. La ſeule habitude utile aux enfans eſt de s'aſſervir ſans peine à la néceſſité des choſes & la ſeule habitude utile aux hommes eſt de s'aſſervir ſans peine à la raiſon. Toute autre habitude eſt un vice.

VICE.

Le ridicule eſt l'arme favorite du Vice. C'eſt par elle qu'attaquant dans le fond des cœurs le reſpect qu'on doit à la vertu, il éteint enfin l'amour qu'on lui porte.

Tel rougit d'être modeſte & devient

effronté par honte ; & cette mauvaiſe honte corrompt plus de cœurs honnêtes que les mauvaiſes inclinations. C'eſt elle qui la premiere introduit le vice dans une ame bien née, étouffe la voix de la conſcience par la clameur publique, & réprime l'audace de bien faire par la crainte du blâme. Inſenſiblement on ſe laiſſe dominer par la crainte du ridicule, & l'on braveroit plutôt cent périls qu'une raillerie : & qu'eſt-ce cependant que cette répugnance qui met un prix aux railleries des gens dont l'eſtime n'en peut avoir aucun ?

Si l'on pouvoit développer aſſez les inconſéquences du Vice, combien, lorſqu'il obtient ce qu'il a voulu, on le trouveroit loin de ſon compte ! pourquoi cette barbare avidité de corrompre l'innocence, de ſe faire une victime d'un jeune objet qu'on eut dû protéger, & que de ce premier pas on traî-

ne inévitablement dans un gouffre de misères, dont il ne sortira qu'à la mort? Brutalité, vanité, sottise, & rien davantage. Ce plaisir même n'est pas de la nature, il est de l'opinion, & de l'opinion la plus vile, puisqu'elle tient au mépris de soi. Celui qui se sent le dernier des hommes, craint la comparaison de tout autre, & veut passer le premier pour être moins odieux. Voyez si les plus avides de ce ragoût imaginaire sont jamais de jeunes gens aimables, dignes de plaire, & qui seroient plus excusables d'être difficiles? Non, avec de la figure, du mérite & des sentimens, on craint peu l'expérience de sa Maîtresse; dans une juste confiance, on lui dit: tu connois les plaisirs, n'importe; mon cœur t'en promet que tu n'as jamais connus. Mais un vieux satyre usé de débauche, sans agrément, sans ménagement, sans égard, sans au-

cune eſpéce d'honnêteté ; incapable, indigne de plaire à toute femme qui ſe connoît en gens aimables, croit ſuppléer à tout cela chez une jeune innocente, en gagnant de vîteſſe ſur l'expérience, & lui donnant la premiere émotion des ſens. Son dernier eſpoir eſt de plaire à la faveur de la nouveauté ; c'eſt inconteſtablement là le motif ſecret de cette fantaiſie : mais il ſe trompe, l'horreur qu'il fait n'eſt pas moins de la nature, que n'en ſont les déſirs qu'il voudroit exciter ; il ſe trompe auſſi dans ſa folle attente ; cette même nature a ſoin de revendiquer ſes droits : toute fille qui ſe vend, s'eſt déja donnée, & s'étant donnée à ſon choix, elle a fait la comparaiſon qu'il craint. Il achette donc un plaiſir imaginaire, & n'en eſt pas moins abhorré.



INGRATITUDE.

INGRATITUDE.

L'INGRATITUDE ſeroit plus rare, ſi les bienfaits à uſure étoient moins communs. On aime ce qui nous fait du bien; c'eſt un ſentiment ſi naturel! L'ingratitude n'eſt pas dans le cœur de l'homme; mais l'intérêt y eſt : il y a moins d'obligés ingrats, que de bienfaiteurs intéreſſés. Si vous me vendez vos dons je marchanderai ſur le prix; mais ſi vous me feignez de donner, pour vendre enſuite à votre mot, vous uſez de fraude. C'eſt d'être gratuits qui les vend eſtimables. Le cœur ne reçoit de loix que de lui-même; & voulant l'enchaîner on le dégage, on l'enchaîne en le laiſſant libre.

Voit-on jamais qu'un homme oublié par ſon bienfaiteur l'oublie? au contraire, il en parle toujours avec plaiſir,

il n'y ſonge point ſans attendriſſement: s'il trouve occaſion de lui montrer par quelque ſervice inattendu qu'il ſe reſſouvient des ſiens, avec quel contentement intérieur il ſatisfait alors ſa gratitude ! avec quelle douce joie il ſe fait reconnoître ! avec quel tranſport il lui dit : mon tour eſt venu ! Voilà vraiment la voix de la nature ; jamais un vrai bienfait ne fit d'ingrat.

JALOUSIE.

En amour, la Jalouſie paroît tenir de ſi près à la nature, qu'on à bien de la peine à croire qu'elle n'en vienne pas. Ce qu'il y a d'inconteſtable, c'eſt que l'averſion contre tout ce qui trouble & combat nos plaiſirs, eſt un mouvement naturel, & que juſqu'à un certain point, le déſir de poſſéder excluſivement ce qui nous plaît, en eſt encore un.

Parmi nous, la Jaloufie a fon motif dans les paffions fociales, plus que dans l'inftinct primitif. Dans la plupart des liaifons de galanterie, l'amant hait bien plus fes rivaux, qu'il n'aime fa maîtreffe. S'il craint de n'être pas feul écouté, c'eft l'effet de l'amour propre, & la vanité patit en lui bien plus que l'amour.

Ce n'eft que dans les liaifons formées par l'eftime & le fentiment, que la jaloufie eft elle-même un fentiment délicat; parce qu'alors, fi l'amour eft inquiet, l'eftime eft conftante, & que plus il eft exigeant, plus il eft crédule. Un amant guidé par l'eftime, & qui n'aime dans ce qu'il aime, que les qualités dont il fait cas, fera jaloux fans être colère, ombrageux ou méchant; mais il fera fenfible & craintif: il fera plus allarmé qu'irrité; il s'attachera bien plus à gagner fa maîtreffe, qu'à ménacer fon rival; il l'écartera s'il peut, comme un

obſtacle, ſans le haïr comme un ennemi : ſon injuſte orgueil ne s'offenſera point ſottement, qu'on oſe entrer en concurrence avec lui ; mais comprénant que le droit de préférence eſt uniquement fondé ſur le mérite, & que l'honneur eſt dans le ſuccès, il rédoublera de ſoins pour ſe rendre aimable, & probablement il réuſſira

---

VANITE'.

Il n'y a point de folie dont on ne puiſſe déſabuſer un homme qui n'eſt pas fou, hors la vanité ; pour celle-ci, rien n'en guerit que l'expérience, ſi toutefois quelque choſe en peut guerir.

La Vanité de l'homme eſt la ſource de ſes plus grandes peines ; & il n'y a perſonne de ſi parfait & de ſi fêté à qui elle ne donne plus de chagrins que de plaiſirs, Si jamais la Vanité fit quel-

que heureux ſur la terre, à coup ſur cet heureux-là n'étoit qu'un ſot.

La Vanité ne reſpire qu'excluſions & préférences; exigeant tout & n'accordant rien, elle eſt toujours inique.

HYPOCRISIE.

L'HYPOCRISIE eſt un hommage que le vice rend à la vertu; oui, comme celui des aſſaſſins de Céſar, qui ſe proſternoit à ſes pieds pour l'égorger plus ſûrement. Couvrir ſa méchanteté du dangereux manteau de l'Hypocriſie, ce n'eſt point honorer la vertu, c'eſt l'outrager en profanant ſes enſeignes; c'eſt ajouter la lâcheté & la fourberie à tous les autres vices; c'eſt ſe fermer pour jamais tout retour vers la probité. Il y a des caractères élevés qui portent juſques dans le crime, je ne ſçai quoi de fier &

de généreux, qui laiſſe voir au-dedans encore quelque étincelle de ce feu céleſte, fait pour animer les belles ames. Mais l'ame vile & rampante de l'hypocrite eſt ſemblable à un cadavre où l'on ne trouve plus ni feu, ni chaleur, ni retour à la vie. J'en appelle à l'expérience. On a vu de grands ſçélérats rentrer en eux-mêmes, achever ſaintement leur carriére, & mourir en prédeſtinés. Mais ce que perſonne n'a jamais vu, c'eſt un hypocrite devenir homme de bien; on auroit pû raiſonnablement tenter la converſion de Cartouche, jamais un homme ſage n'eût entrepris celle de Cromwel.

Il n'y a qu'un homme de bien qui ſçache l'art d'en former d'autres. Un hypocrite a beau vouloir prendre le ton de la vertu, il n'en peut inſpirer le goût à perſonne, & s'il ſçavoit la rendre aimable, il l'aimeroit lui-même.

MÉCHANCETÉ, MÉCHANT.

TOUTE Méchanceté vient de foibleſſe; l'enfant n'eſt méchant que parce qu'il eſt foible; rendez-le fort, il ſera bon: celui qui pourroit tout ne feroit jamais de mal. De tous les attributs de la Divinité toute puiſſante, la bonté eſt celui ſans lequel on la peut le moins concevoir. Tous les peuples qui ont reconnu deux principes ont toujours regardé le mauvais comme inferieur au bon, ſans quoi ils auroient fait une ſupoſition abſurde.

Le Méchant ſe craint & ſe fuit; il s'égaye en ſe jettant hors de lui-même; il tourne autour de lui des yeux inquiets, & cherche un objet qui l'amuſe; ſans la ſatyre amére, ſans la raillerie inſultante il feroit toujours triſte; le ris moqueur eſt ſon ſeul plaiſir. Au contraire, la ſé-

rénité du juste est intérieure ; son ris n'est point de malignité, mais de joie : il en porte la source en lui-même ; il est aussi gai seul qu'au milieu d'un cercle ; il ne tire pas son contentement de ceux qui l'approchent, il le leur communique.

Ce sont nos passions qui nous irritent contre celles des autres ; c'est notre intérêt qui nous fait haïr les méchans ; s'ils ne nous faisoient aucun mal, nous aurions pour eux plus de pitié que de haine. Le mal que nous font les méchans, nous fait oublier celui qu'ils se font à eux-mêmes. Nous leur pardonnerions plus aisément leurs vices, si nous pouvions connoître combien leur propre cœur les en punit. Nous sentons l'offense, & nous ne voyons pas le chatiment ; les avantages sont apparens, la peine est intérieure. Celui qui croit jouir du fruit de ses vices n'est

n'eſt pas moins tourmenté, que s'il n'eût point réuſſi : l'objet eſt changé, l'inquiétude eſt la même : ils ont beau montrer leur fortune & cacher leur cœur, leur conduite le montre en dépit d'eux ; mais pour le voir, il ne faut pas en avoir un ſemblable.

S'il exiſtoit un homme aſſez miſérable pour n'avoir rien fait en toute ſa vie, dont le ſouvenir le rendît content de lui-même, & bien aiſe d'avoir vécu, cet homme ſeroit incapable de jamais ſe connoître ; &, faute de ſentir quelle bonté convient à ſa nature, il reſteroit méchant par force, & ſeroit éternellement malheureux.



CARACTÉRES.

Il eſt des ames aſſez reſſemblantes pour n'avoir aucun caractère marqué, dont on puiſſe, au premier coup d'œil, aſſigner les différences ; & cet embarras de les définir les fait prendre pour des ames communes par un obſervateur ſuperficiel. Mais c'eſt cela même qui les diſtingue, qu'il eſt impoſſible de les diſtinguer ; & que les traits du modéle commun, dont quelqu'un manque toujours à chaque individu, brillent tous également en elles. Ainſi chaque épreuve d'une eſtampe a ſes défauts particuliers qui lui ſervent de caractère ; & s'il en vient une qui ſoit parfaite, quoiqu'on la trouve belle au premier coup d'œil, il faut la conſidérer long-tems pour la reconnoître.

Comment réprimer la paſſion même

la plus foible quand elle est sans contrepoids ? Voilà l'inconvénient des caractères froids & tranquilles. Tout va bien tant que leur froideur les garantit des tentations ; mais s'il en survient une qui les atteigne, ils sont aussi-tôt vaincus qu'attaqués ; & la raison qui gouverne tandis qu'elle est seule, n'a jamais de force pour résister au moindre effort.

Les hommes froids qui consultent plus leurs yeux que leur cœur, jugent mieux des passions d'autrui, que les gens turbulens & vifs ou vains, qui commencent toujours par se mettre à la place des autres, & ne sçavent jamais voir ce qu'ils sentent.

Celui qui n'est que bon, ne demeure tel qu'autant qu'il a du plaisir à l'être : la bonté se brise & périt sous le choc des passions humaines ; l'homme qui n'est que bon, n'est bon que pour lui.

L'observation nous apprend qu'il y a

des Caractères qui s'annoncent presque en naissant, & des enfans qu'on peut étudier sur le sein de leur nourrice. Ceux-là sont une classe à part, & s'élevent en commençant de vivre. Mais quant aux autres qui se développent moins vîte, vouloir former leur esprit avant de le connoître, c'est s'exposer à gâter le bien que la Nature a fait & à faire plus mal à sa place.

Pour changer un esprit, il faudroit changer l'organisation intérieure; pour changer un Caractère, il faudroit changer le tempérament dont il dépend. A-t-on jamais oui dire qu'un emporté soit devenu flegmatique, & qu'un esprit méthodique & froid ait acquis de l'imagination? Pour moi je trouve qu'il seroit tout aussi aisé de faire un blond d'un brun, & d'un sot un homme d'esprit. C'est donc en vain qu'on prétendroit refondre les divers esprits sur un modèle

commun. On peut les contraindre & non les changer : on peut empêcher les hommes de se montrer tels qu'ils sont, mais non les faire devenir autres ; & s'ils se déguisent dans le cours ordinaire de la vie, vous les verrez dans toutes les occasions importantes reprendre leur Caractère originel , & s'y livrer avec d'autant moins de régle, qu'ils n'en connoissent plus en s'y livrant. Encore une fois, il ne s'agit point de changer le Caractère & de plier le naturel ; mais, au contraire, de le pousser aussi loin qu'il peut aller, de le cultiver & d'empêcher qu'il ne dégenere ; car c'est ainsi qu'un homme devient tout ce qu'il peut être, & que l'ouvrage de la Nature s'acheve en lui par l'éducation. Or, avant de cultiver le Caractère, il faut l'étudier, attendre paisiblement qu'il se montre, lui fournir les occasions de se montrer, & toujours s'abstenir de rien faire, plutôt

que d'agir mal à propos. A tel génie il faut donner des aîles, à d'autres des entraves ; l'un veut être pressé, l'autre retenu ; l'un veut qu'on le flatte, & l'autre qu'on l'intimide ; il faudroit tantôt éclairer, tantôt abrutir. Tel homme est fait pour porter la connoissance humaine jusqu'à son dernier terme ; à tel autre, il est même funeste de sçavoir lire. Attendons la premiere étincelle de raison ; c'est elle qui fait sortir le Caractère & lui donne sa véritable forme ; c'est par elle aussi qu'on le cultive, & il n'y a point avant la raison de véritable éducation pour l'homme.

Tous les Caractères sont bons & sains en eux-mêmes. Il n'y a point d'erreurs dans la Nature. Tous les vices qu'on impute au naturel sont l'effet des mauvaises formes qu'il a reçues. Il n'y a point de scélérat dont les penchans mieux dirigés n'eussent produit de gran-

des vertus. Il n'y a point d'eſprit faux dont on n'eût tiré des talens utiles en le prenant d'un certain biais, comme ces figures difformes & monſtrueuſes qu'on rend belles & bien proportionnées en les mettant à leur point de vue.

COQUETTERIE.

LE manége de la Coquetterie exige un diſcernement plus fin que celui de la politeſſe ; car pourvu qu'une femme polie le ſoit envers tout le monde, elle a toujours aſſez bien fait ; mais la Coquette perdroit bientôt ſon empire par cette uniformité mal-adroite. A force de vouloir obliger tous ſes Amans, elle les rebuteroit tous. Dans la ſociété les manières qu'on prend avec tous les hommes ne laiſſent pas de plaire à chacun ; pourvu qu'on ſoit bien traité, l'on

n'y regarde pas de si près sur les préférences : mais en amour une faveur qui n'est pas exclusive est une injure. Un homme sensible aimeroit cent fois mieux être seul maltraité que caressé avec tous les autres; &, ce qui peut arriver de pis, est de n'être point distingué. Il faut donc qu'une femme qui veut conserver plusieurs Amans, persuade à chacun d'eux qu'elle le préfere, & qu'elle le lui persuade sous les yeux de tous les autres, à qui elle en persuade autant sous les siens.

Voulez-vous voir un personnage embarrassé? Placez un homme entre deux femmes, avec chacune desquelles il aura des liaisons secrettes, puis observez quelle sotte figure il y fera. Placez en même cas une femme entre deux hommes, (& surement l'exemple ne sera pas plus rare,) vous serez émerveillé de l'adresse avec laquelle elle donne le chan-

ge à tous deux, & fera que chacun se rira de l'autre. Or, si cette femme leur témoignoit la même confiance & prenoit avec eux la même familiarité, comment seroient-ils un instant ses dupes? En les traitant également; ne montreroit-elle pas qu'ils ont le même droit sur elle? Oh! qu'elle s'y prend bien mieux que cela! Loin de les traiter de la même manière, elle affecte de mettre entr'eux de l'inégalité; elle fait si bien que celui qu'elle flatte, croit que c'est par tendresse, & que celui qu'elle maltraite, croit que c'est par dépit. Ainsi chacun content de son partage, la voit toujours s'occuper de lui, tandis qu'elle ne s'occupe en effet que d'elle seule.

Une certaine Coquetterie maligne & railleuse, désoriente encore plus les soupirans que le silence ou le mépris. Quel plaisir de voir un beau Céladon tout déconcerté, se confondre, se trou-

bler, ſe perdre à chaque repartie ; de s'environner contre lui de traits moins brûlans, mais plus aigus que ceux de l'amour ; de le cribler de pointes de glace, qui piquent à l'aide du froid !

ADVERSITÉ,

COURS DU SORT.

La raiſon veut qu'on ſupporte patiemment l'Adverſité, qu'on n'en aggrave pas le poids par des plaintes inutiles ; qu'on n'eſtime pas les choſes humaines au-delà de leur prix ; qu'on n'épuiſe pas à pleurer ſes maux, les forces qu'on a pour les adoucir ; & qu'enfin l'on ſonge quelquefois qu'il eſt impoſſible à l'homme de prévoir l'avenir, & de ſe connoître aſſez lui-même, pour ſçavoir ſi ce qui lui arrive eſt un bien ou un mal pour lui. C'eſt ainſi que ſe com-

portera l'homme judicieux & tempérant, en proie à la mauvaiſe fortune. Il tâchera de mettre à profit ſes revers mêmes, comme un joueur prudent cherche à tirer parti d'un mauvais point que le hazard lui amene; &, ſans ſe lamenter comme un enfant qui tombe & pleure auprès de la pierre qui l'a frappé, il ſçaura porter, s'il le faut, un fer ſalutaire à ſa bleſſure, & la faire ſaigner pour la faire guérir.

Tout ce qu'ont fait les hommes, les hommes peuvent le détruire : il n'y a de caractères ineffaçables que ceux qu'imprime la Nature, & la Nature ne fait ni Princes, ni Riches, ni grands Seigneurs. Que fera donc dans la baſſeſſe, ce Satrape que vous n'avez élevé que pour la grandeur? que fera dans la pauvreté ce Publicain qui ne ſçait vivre que d'or? que fera, dépourvu de tout, ce faſtueux imbecile qui ne ſçait point uſer

de lui-même, & ne met ſon être que dans ce qui eſt étranger à lui ? Heureux celui qui ſait quitter alors l'état qui le quitte, & reſter homme en dépit du ſort! Qu'on loue tant qu'on voudra ce Roi vaincu, qui veut s'enterrer en furieux ſous les débris de ſon trône; moi je le mépriſe : je vois qu'il n'exiſte que par ſa couronne, & qu'il n'eſt rien du tout, s'il n'eſt Roi : mais celui qui la perd & s'en paſſe, eſt alors au-deſſus d'elle. Du rang de Roi, qu'un lâche, un méchant, un fou peut remplir comme un autre, il monte à l'état d'homme, que ſi peu d'hommes ſçavent remplir. Alors il triomphe de la fortune, il la brave, il ne doit rien qu'à lui ſeul; &, quand il ne lui reſte à montrer que lui, il n'eſt point nul; il eſt quelque choſe. Oui, j'aime mieux cent fois le Roi de Syracuſe, maître d'Ecole à Corinthe, & le Roi de Macédoine, Greffier à Rome, qu'un

malheureux Tarquin, ne ſçachant que devenir, s'il ne regne pas, que l'héritier & le fils d'un Roi des Rois *, jouet de quiconque oſe inſulter à ſa miſère, errant de Cour en Cour, cherchant par-tout des ſecours, & trouvant par-tout des affronts, faute de ſçavoir faire autre choſe qu'un métier qui n'eſt plus en ſon pouvoir.

Pour vous ſoumettre la fortune & les choſes, commencez par vous en rendre indépendant. Pour regner par l'opinion, commencez par regner ſur elle.

---

* Vonone, fils de Phraates, Roi des Parthes.



INSTITUTIONS SOCIALES.

L'HOMME naturel eſt tout pour lui : il eſt l'unité numérique, l'entier abſolu, qui n'a de rapport qu'à lui-même ou à ſon ſemblable. L'homme civil n'eſt qu'une unité fractionnaire qui tient au dénominateur, & dont la valeur eſt dans ſon rapport avec l'entier, qui eſt le corps ſocial. Les bonnes Inſtitutions ſociales ſont celles qui ſçavent le mieux dénaturer l'homme, lui ôter ſon exiſtence abſolue pour lui en donner une rélative, & tranſporter le *moi* dans l'unité commune; enſorte que chaque Particulier ne ſe croye plus un, mais partie de l'unité, & ne ſoit plus ſenſible que dans le tout. Un Citoyen de Rome n'étoit ni Caïus, ni Lucius, c'étoit un Romain : même il aimoit la Patrie excluſivement

à lui. Régulus ſe prétendoit Carthaginois, comme étant devenu le bien de ſes Maîtres. En ſa qualité d'étranger, il refuſoit de ſiéger au Sénat de Rome; il fallut qu'un Carthaginois le lui ordonnât. Il s'indignoit qu'on voulût lui ſauver la vie. Il vainquit, & s'en retourna triomphant mourir dans les ſupplices. Cela n'a pas grand rapport, ce me ſemble, aux hommes que nous connoiſſons.

Le Lacédémonien Pedarete ſe préſente pour être admis au Conſeil des trois cens; il eſt rejetté. Il s'en retourne joyeux de ce qu'il s'eſt trouvé dans Sparte trois cens hommes valant mieux que lui. Je ſuppoſe cette démonſtration ſincère, & il y a lieu de croire qu'elle l'étoit : voilà le Citoyen.

Une femme de Sparte avoit cinq fils à l'armée, & attendoit des nouvelles de la bataille. Un Ilote arrive; elle lui en demande en tremblant. Vos cinq fils

ont été tués. Vil esclave, t'ai-je demandé cela ? Nous avons gagné la victoire. La mere court au Temple & rend graces aux Dieux. Voilà la Citoyenne.

Toute société partielle, quand elle est étroite & bien unie, s'aliéne de la grande. Tout Patriote est dur aux étrangers : ils ne sont qu'hommes, ils ne sont rien à ses yeux. Cet inconvénient est inévitable; mais il est foible. L'essentiel est d'être bon aux gens avec qui l'on vit. Au dehors le Spartiate étoit ambitieux, avare, inique ; mais le désintéressement, l'équité, la concorde regnoient dans ses murs. Défiez-vous de ces Cosmopolites qui vont chercher au loin dans leurs livres des devoirs qu'ils dédaignent de remplir autour d'eux. Tel Philosophe aime les Tartares, pour être dispensé d'aimer ses voisins.

PEUPLES.

IL n'y a qu'un pas du ſçavoir à l'ignorance ; & l'alternative de l'un à l'autre eſt fréquente chez les Nations : mais on n'a jamais vu de Peuple une fois corrompu, revenir à la vertu.

Tout Peuple qui a des mœurs, & qui par conſéquent reſpecte les loix, & ne veut point rafiner ſur les anciens uſages, doit ſe garantir avec ſoin des ſciences, & ſur-tout des ſçavans, dont les maximes ſententieuſes & dogmatiques lui apprendroient bientôt à mépriſer ſes uſages & ſes loix ; ce qu'une Nation ne peut jamais faire ſans ſe corrompre.

Le moindre changement dans les coutumes, fut-il même avantageux à certains égards, tourne toujours au préjudice des mœurs : car les coutumes ſont la morale du Peuple ; & dès qu'il

ceſſe de les reſpecter, il n'a plus de régle que ſes paſſions, ni de frein que les loix, qui peuvent quelquefois contenir les méchants, mais jamais les rendre bons.

Généralement on apperçoit plus de vigueur d'ame dans les hommes, dont les jeunes ans ont été préſervés d'une corruption prématurée, que dans ceux dont le déſordre a commencé avec le pouvoir de s'y livrer ; & c'eſt ſans doute une des raiſons pourquoi les Peuples qui ont des mœurs ſurpaſſent ordinairement en bon ſens & en courage les Peuples qui n'en ont pas. Ceux-ci brillent uniquement par je ne ſçais quelles petites qualités déliées, qu'ils appellent eſprit, ſagacité, fineſſe ; mais ces grandes & nobles fonctions de ſageſſe & de raiſon qui diſtinguent & honorent l'homme par de belles actions, par des vertus, par des ſoins véritablement utiles, ne ſe trouvent guères que dans les premiers.

Les Peuples, ainſi que les hommes, ne ſont dociles que dans leur jeuneſſe ; ils deviennent incorrigibles en vieilliſſant. Quand une fois les coutumes ſont établies, & les préjugés enracinés, c'eſt une entrepriſe dangereuſe & vaine, de vouloir les réformer : le Peuple ne peut pas même ſouffrir qu'on touche à ſes maux pour les détruire ; ſemblable à ces malades ſtupides, qui frémiſſent à l'aſpect du Médecin.

C'eſt le ſeul moyen de connoître les véritables mœurs d'un Peuple, que d'étudier ſa vie privée dans les états les plus nombreux ; car s'arrêter aux gens qui repréſentent toujours, c'eſt ne voir que des comédiens.

Toutes les Capitales ſe reſſemblent ; tous les Peuples s'y mêlent, toutes les mœurs s'y confondent ; ce n'eſt pas là qu'il faut aller étudier les Nations. Paris & Londres ne ſont à mes yeux que la

même Ville. Leurs habitans ont quelques préjugés differens; mais ils n'en ont pas moins les uns que les autres, & toutes leurs maximes pratiques ſont les mêmes. On ſçait quelles eſpéces d'hommes doivent ſe raſſembler dans les Cours. On ſçait quelles mœurs, l'entaſſement du Peuple & l'inégalité des fortunes doivent par-tout produire. Sitôt qu'on me parle d'une Ville composée de deux cens mille ames, je ſçais d'avance comment on y vit. Ce que je ſçaurois de plus ſur les lieux, ne vaut pas la peine d'aller l'apprendre. C'eſt dans les Provinces reculées, où il y a moins de mouvemens, de commerce, où les étrangers voyagent moins, dont les habitans ſe déplacent moins, changent moins de fortune & d'état, qu'il faut aller étudier le génie & les mœurs d'une Nation. Voyez en paſſant la Capitale, mais allez obſerver au loin le

pays. Les François ne ſont pas à Paris, ils ſont en Touraine; les Anglois ſont plus Anglois en Merçie qu'à Londres, & les Eſpagnols plus Eſpagnols en Galice qu'à Madrid. C'eſt à ces grandes diſtances qu'un Peuple ſe caractériſe, & ſe montre tel qu'il eſt ſans mélange : c'eſt-là que les bons & les mauvais effets du gouvernement ſe font mieux ſentir; comme au bout d'un plus grand rayon la meſure des arcs eſt plus exacte.

C'eſt le Peuple qui compoſe le genre humain; ce qui n'eſt pas Peuple eſt ſi peu de choſe, que ce n'eſt pas la peine de le compter. L'homme eſt le même dans tous les états : ſi cela eſt, les états les plus nombreux méritent le plus de reſpect. Devant celui qui penſe toutes les diſtinctions civiles diſparoiſſent : il voit les mêmes paſſions, les mêmes ſentimens dans le goujat & dans l'homme

illuſtre ; il n'y diſcerne que leur langage & qu'un coloris plus ou moins apprêté ; & ſi quelque différence eſſentielle les diſtingue, elle eſt au préjudice des plus diſſimulés. Le Peuple ſe montre tel qu'il eſt, & n'eſt pas aimable ; mais il faut bien que les gens du monde ſe déguiſent, s'ils ſe montroient tels qu'ils ſont, ils feroient horreur.

GOUVERNEMENT.

Il eſt bon de ſçavoir employer les hommes tels qu'ils ſont, il vaut beaucoup mieux encore les rendre tels qu'on a beſoin qu'ils ſoient. C'étoit-là le grand art des Gouvernemens anciens, dans ces temps reculés, où les Philoſophes donnoient les loix aux Peuples, & n'employoient leur autorité, qu'à les rendre ſages & heureux. Formez donc les hom-

mes, ſi vous voulez commander à des hommes; ſi vous voulez qu'on obéiſſe aux loix, faites qu'on les aime, & que pour faire ce qu'on doit, il ſuffiſe de ſonger qu'on le doit faire: en un mot, faites regner la vertu.

Dans un Etat bien gouverné, il y a peu de punitions, non parce qu'on y fait beaucoup de graces, mais parce qu'il y a peu de criminels. La multitude des crimes en aſſure l'impunité, lorſque l'Etat dépérit. Sous la République Romaine, jamais le Sénat ni les Conſuls ne tenterent de faire grace; le Peuple même n'en faiſoit pas, quoiqu'il révoquât quelquefois ſon propre jugement. Les fréquentes graces annoncent que bientôt les forfaits n'en auront plus beſoin; & chacun voit où cela mene.

La fréquence des ſupplices eſt toujours un ſigne de foibleſſe ou de pareſſe dans le Gouvernement, Il n'y a point

de méchant qu'on ne pût rendre bon à quelque chose : on n'a droit de faire mourir pour l'exemple, que celui qu'on ne peut conserver sans danger.

Une des régles faciles & simples pour juger de la bonté relative des Gouvernemens, est la population. Dans tout pays qui se dépeuple, l'Etat tend à sa ruine ; & le pays qui peuple le plus, fut-il le plus pauvre, est infailliblement le mieux gouverné. Mais il faut pour cela, que cette population soit un effet naturel du Gouvernement & des mœurs : car si elle se faisoit par des colonies, ou par d'autres voies accidentelles & passageres, alors elles prouveroient le mal par le reméde. Quand Auguste porta des loix contre le célibat, ces loix montroient déjà le déclin de l'Empire Romain. Il faut que la bonté du Gouvernement porte les Citoyens à se marier, & non pas que la loi

loi les y contraigne; il ne faut pas examiner ce qui se fait par force, car la loi qui combat la constitution, s'élude & devient vaine; mais ce qui se fait par l'influence des mœurs, & par la pente naturelle du Gouvernement, car ces moyens ont seuls un effet constant. C'étoit la politique du bon Abbé de Saint Pierre, de chercher toujours un petit remède à chaque mal particulier, au lieu de remonter à leur source commune, & de voir qu'on ne les pouvoit guérir que tous à la fois. Il ne s'agit pas de traiter séparément chaque ulcère qui vient sur le corps d'un malade, mais d'épurer la masse du sang qui les produit tous. On dit qu'il y a des prix en Angleterre pour l'Agriculture; je n'en veux pas davantage; cela seul me prouve qu'elle n'y brillera pas long tems.

La seconde marque de la bonté relative du Gouvernement & des loix, se

tire auſſi de la population ; mais d'une autre manière ; c'eſt-à dire, de ſa diſtribution & non pas de ſa quantité. Deux Etats égaux en grandeur & en nombre d'hommes peuvent être fort inégaux en force ; & le plus puiſſant des deux, eſt toujours celui dont les habitans ſont le plus également répandus ſur le territoire : celui qui n'a pas de ſi grandes Villes, & qui par conſéquent brille le moins, battra toujours l'autre. Ce ſont les grandes Villes qui épuiſent un Etat, & ſont ſa foibleſſe : la richeſſe qu'elles produiſent, eſt une richeſſe apparente & illuſoire : c'eſt beaucoup d'argent & peu d'effet.

Ce n'eſt rien de voir la forme apparente d'un Gouvernement, fardée par l'appareil de l'adminiſtration & par le jargon des Adminiſtrateurs, ſi l'on n'en étudie auſſi la nature par les effets qu'il produit ſur le Peuple, & dans tous les

dégrés de l'adminiſtration. La différence de la forme au fond, ſe trouvant partagée entre tous ces dégrés, ce n'eſt qu'en les embraſſant tous, qu'on connoît cette différence. Dans tel pays, c'eſt par les manœuvres des ſubdélégués, qu'on commence à ſentir l'eſprit du miniſtère : dans tel autre, il faut voir élire les membres du Parlement, pour juger s'il eſt vrai que la Nation ſoit libre : dans quelque pays que ce ſoit, il eſt impoſſible que, qui n'a vu que les Villes connoiſſe le Gouvernement, attendu que l'eſprit n'en eſt jamais le même, pour la Ville & pour la Campagne. Or, c'eſt la campagne qui fait le pays, & c'eſt le Peuple de la Campagne qui fait la nation.

Il y a des Peuples ſans phyſionomie auxquels ils ne faut point de peintre, il y a des Gouvernemens ſans caractère, auxquels il ne faut pas d'hiſ-

toriens, & où ſi-tot qu'on ſçait quelle place un homme occupe, on ſçait d'avance tout ce qu'il y fera.

Jamais le Peuple ne s'eſt rebellé contre les loix, que les chefs n'aient commencé par les enfreindre en quelque choſe. C'eſt ſur ce principe certain qu'à la Chine, quand il y a quelque révolte dans une Province, on commence toujours par punir le Gouverneur.

ROI, ROYAUME.

ARCHIMEDE aſſis tranquillement ſur le rivage & tirant ſans peine à flot un grand vaiſſeau, nous repréſente un Monarque habile gouvernant de ſon cabinet ſes vaſtes Etats, & faiſant tout mouvoir en paroiſſant immobile. Les plus grands Rois qu'ait célébré l'hiſtoire, n'ont point été élevés pour ré-

gner ; c'eſt une ſcience qu'on ne poſſéde jamais moins qu'après l'avoir trop appriſe, & qu'on acquiert mieux en obéiſſant qu'en commandant.

Pour qu'un Etat Monarchique pût être bien gouverné, il faudroit que ſa grandeur ou ſon étendue fût meſurée aux facultés de celui qui gouverne. Il eſt plus aiſé de conquérir que de régir. Avec un levier ſuffiſant, d'un doigt on peut ébranler le monde, mais pour le ſoutenir il faut les épaules d'Hercule.

Le talent de régner conſiſte à être le garant de la loi, & à avoir mille moyens de la faire aimer. Un imbécile obéi peut comme un autre, punir les forfaits ; le véritable homme d'Etat ſçait les prévenir : c'eſt ſur les volontés, encore plus que ſur les actions, qu'il étend ſon reſpectable Empire. S'il pouvoit obtenir que tout le monde fit bien, il n'auroit lui-même plus rien à faire,

& le chef-d'œuvre de ſes travaux ſeroit de pouvoir reſter oiſif.

Le ſeul éloge digne d'un Roi, eſt celui qui ſe fait entendre, non par la bouche mercenaire d'un Orateur, mais par la voix d'un Peuple libre.

Que les Rois ne dédaignent point d'admettre dans leurs Conſeils les gens les plus capables de les bien conſeiller ; qu'ils renoncent à ce vieux préjugé inventé par l'orgueil des Grands, que l'art de conduire les Peuples eſt plus difficile que celui de les éclairer ; comme s'il étoit plus aiſé d'engager les hommes à bien faire de leur bon gré, que de les y contraindre par force. Que les ſçavans du premier ordre trouvent dans leurs Cours d'honorables aſyles ; qu'ils y obtiennent la ſeule récompenſe digne d'eux, celle de contribuer par leur crédit au bonheur des Peuples à qui ils auront enſeigné la ſageſſe ; c'eſt alors

ſeulement qu'on verra ce que peuvent la vertu, la ſcience & l'autorité animées d'une noble émulation, & travaillant de concert à la félicité du genre humain. Mais tant que la Puiſſance ſera ſeule d'un côté, les lumières & la ſageſſe ſeules d'un autre, les ſçavans penſeront rarement de grandes choſes, les Princes en feront plus rarement de belles, & les Peuples continueront d'être vils, corrompus & malheureux.



LÉGISLATEUR.

CELUI qui ose entreprendre d'instituer un Peuple doit se sentir en état de changer, pour ainsi dire, la Nature humaine ; de transformer chaque individu, qui par lui-même est un tout parfait & solitaire, en partie d'un plus grand tout dont cet individu reçoive en quelque sorte sa vie & son être ; d'altérer la constitution de l'homme pour la renforcer ; de substituer une existence partielle & morale à l'existence physique & indépendante que nous avons tous reçue de la Nature. Il faut, en un mot, qu'il ôte à l'homme ses forces propres pour lui en donner qui lui soient étrangères, & dont il ne puisse faire usage sans le secours d'autrui. Plus ces forces naturelles sont mortes & anéanties, plus les acquises sont gran-

des & durables, plus auſſi l'inſtitution eſt ſolide & parfaite : enſorte que ſi chaque Citoyen n'eſt rien, ne peut rien, que par tous les autres, & que la force acquiſe par le tout ſoit égale ou ſupérieure à la ſomme des forces naturelles de tous les individus, on peut dire que la Légiſlation eſt au plus haut point de perfection qu'elle puiſſe atteindre.

S'il eſt vrai qu'un grand Prince eſt un homme rare, que ſera-ce d'un grand Légiſlateur? Le premier n'a qu'à ſuivre le modèle que l'autre doit propoſer. Celui-ci eſt le méchanicien qui invente la machine, celui-là n'eſt que l'ouvrier qui la monte & la fait marcher.

Les anciens Légiſlateurs mirent leurs déciſions dans la bouche des immortels, pour entraîner par l'autorité Divine, ceux que ne pourroit ébranler la prudence humaine : Mais il n'appartient pas à tout homme de faire parler les

Dieux, ni d'en être cru quand il s'annonce pour être leur interprête. La grande ame du Législateur est le vrai miracle qui doit prouver sa mission. Tout homme peut graver des tables de pierre, ou acheter un oracle, ou feindre un secret commerce avec quelque Divinité, ou dresser un oiseau pour lui parler à l'oreille, ou trouver d'autres moyens grossiers pour en imposer au Peuple. Celui qui ne saura que cela, pourra même assembler par hazard une troupe d'insensés; mais il ne fondera jamais un Empire, & son extravagant ouvrage périra bientôt avec lui. De vains prestiges forment un lien passager; il n'y a que la sagesse qui le rende durable. La loi Judaïque toujours subsistante; celle de l'enfant d'Ismaël, qui depuis dix siécles régit la moitié du monde, annoncent encore aujourd'hui les grands hommes qui les ont dictées; & tandis que l'or-

gueilleuſe philoſophie, ou l'aveugle eſprit de parti, ne voit en eux que d'heureux impoſteurs, le vrai politique admire dans leurs inſtitutions, ce grand & puiſſant génie, qui préſide aux établiſſemens durables.

Un Peuple ne devient célèbre, que quand ſa Légiſlation commence à décliner. On ignore durant combien de ſiécles l'inſtitution de Lycurgue fit le bonheur des Spartiates avant qu'il fût queſtion d'eux dans le reſte de la Gréce.

L O I.

C'EST à la Loi ſeule que les hommes doivent la juſtice & la liberté. C'eſt cet organe ſalutaire de la volonté de tous, qui rétablit dans le droit l'égalité naturelle entre les hommes. C'eſt cette voix céleſte qui dicte à chaque Citoyen

les préceptes de la raison publique, & lui apprend à agir selon les maximes de son propre jugement, & à n'être pas en contradiction avec lui-même. C'est elle seule aussi que les chefs doivent faire parler quand ils commandent; car si tôt qu'indépendamment des Loix, un homme en prétend soumettre un autre à sa volonté privée, il sort à l'instant de l'état civil, & se met vis-à-vis de lui dans le pur état de nature où l'obéissance n'est jamais prescrite, que par la nécessité.

La Loi dont on abuse sert à la fois au puissant d'arme offensive & de bouclier contre le foible; & le prétexte du bien public est toujours le plus dangereux fléau du Peuple. Ce qu'il y a de plus nécessaire, & peut-être de plus difficile dans le gouvernement, c'est une intégrité sévère à rendre justice à tous, & sur tout à protéger le pauvre contre la tyrannie du riche. Le plus grand mal

eſt déja fait, quand on a des pauvres à défendre & des riches à contenir. C'eſt ſur la médiocrité ſeule que s'exerce toute la force des Loix ; elles ſont également impuiſſantes contre les tréſors du riche & contre la miſere du pauvre ; le premier les élude, le ſecond leur échappe ; l'un briſe la toile, & l'autre paſſe au travers.

Toute condition impoſée à chacun par tous, ne peut être onéreuſe à perſonne, & la pire des loix vaut encore mieux que le meilleur des maîtres ; car tout maître a des préférences, & la Loi n'en a jamais.

La liberté ſuit toujours le ſort des Loix, elle régne ou périt avec elles.

Plus vous multipliez les Loix, plus vous les rendez mépriſables ; c'eſt introduire d'autres abus, ſans corriger les premiers ; & tous les ſurveillans que vous inſtituez, ne ſont que de nouveaux

tracteurs destinés à partager avec les anciens ou à faire leur pillage à part. Bientôt le prix de la vertu devient celui du brigandage ; les hommes les plus vils sont les plus accredités: plus ils sont grands, plus ils sont méprisables ; leur infamie éclate dans leurs dignités, & ils sont deshonorés par leurs honneurs : s'ils achetent les suffrages des chefs, ou la protection des femmes, c'est pour vendre à leur tour la justice, le devoir & l'état ; & le Peuple qui ne voit pas que ses vices sont la premiere cause de ses malheurs, murmure & s'écrie en gémissant : *Tous mes maux ne viennent que de ceux que je paye pour m'en garantir.*

Nulle exemption de la Loi ne sera jamais accordée, à quelque titre que ce puisse être, dans un Gouvernement bien policé. Les Citoyens mêmes qui ont bien mérité de la Patrie, doivent

être récompensés par des honneurs, & jamais par des priviléges : car la République est à la veille de sa ruine, si-tôt que quelqu'un peut penser qu'il est beau de ne pas obéïr aux Loix.

La plus importante de toutes les Loix, celle qui ne se grave, ni sur le marbre, ni sur l'airain, mais dans les cœurs des Citoyens; qui fait la véritable constitution de l'Etat, qui prend tous les jours de nouvelles forces; qui, lorsque les autres Loix vieillissent ou s'éteignent, les ranime ou les supplée, qui conserve un Peuple dans l'esprit de son institution, & substitue insensiblement la force de l'habitude à celle de l'autorité : cette Loi si forte & si solide ce sont les mœurs, les coutumes, & sur tout l'opinion. Nos politiques ne connoissent point cette partie de la Législation, de laquelle dépend le succès de toutes les autres; mais le grand Légis-

lateur s'en occupe en ſecret, tandis qu'il paroît ſe borner à des réglemens particuliers, qui ne ſont que le cintre de la voûte, dont les mœurs plus lentes à naître, forment enfin l'inébranlable clef.

POUVOIR ARBITRAIRE.

QUAND les hommes ſentiront ils, qu'il n'y a point de déſordre auſſi funeſte que le Pouvoir arbitraire, avec lequel ils penſent y remédier? Ce pouvoir eſt lui-même le pire de tous les déſordres : employer un tel moyen pour les prévenir, c'eſt tuer les gens afin qu'ils n'aient pas la fiévre.



LIBERTÉ

LIBERTÉ.

Il en eſt de la Liberté comme de l'innocence & de la vertu, dont on ne ſent le prix, qu'autant qu'on en jouit ſoi-même, & dont le goût ſe perd ſi-tôt qu'on les a perdues. Je connois les délices de ton pays, diſoit Braſidas à un Satrape, qui comparoît la vie de Sparte à celle de Perſepolis ; mais tu ne peux connoître les plaiſirs du mien.

Les eſclaves perdent tout dans leurs fers juſqu'au déſir d'en ſortir : ils aiment leur ſervitude comme les compagnons d'Uliſſe aimoient leur abrutiſſement.

Il eſt très difficile de réduire à l'obéiſſance, celui qui ne cherche point à commander, & le politique le plus adroit ne viendroit pas à bout d'aſſujettir des hommes, qui ne voudroient qu'être libres : mais l'inégalité s'étend

ſans peine, parmi des ames ambitieuſes & lâches, toujours prêtes à courir les riſques de la fortune, & à dominer ou ſervir preſque indifféremment ſelon qu'elle leur devient favorable ou contraire.

Il y a peu d'hommes d'un cœur aſſez ſain pour ſavoir aimer la Liberté. Tous veulent commander, à ce prix nul ne craint d'obéir. Un petit parvenu ſe donne cent maîtres pour acquérir dix valets. Il n'y a qu'à voir la fierté des nobles dans les monarchies, avec qu'elle emphaſe ils prononcent ces mots de *ſervice*, & de *ſervir*; combien ils s'eſtiment grands & reſpectables, quand ils peuvent avoir l'honneur de dire, *le Roi mon maître*; combien ils mépriſent des républicains qui ne ſont que libres, & qui certainement ſont plus nobles qu'eux.

Il eſt inconteſtable, & c'eſt la maxime fondamentale de tout le droit poli-

tique que les peuples se sont donné des chefs pour défendre leur liberté, & non pour les asservir. Si nous avons un Prince, disoit Pline à Trajan, c'est afin qu'il nous préserve d'avoir un maître.

Renoncer à sa liberté, c'est renoncer à sa qualité d'homme, aux droits de l'humanité, même à ses devoirs. Il n'y a nul dédomagement possible pour quiconque renonce à tout. Une telle renonciation est incompatible avec la nature de l'homme, & c'est ôter toute moralité à ses actions, que d'ôter toute liberté à sa volonté.

Les Jurisconsultes qui ont gravement prononcé que l'enfant d'un esclave naîtroit esclave, ont décidé en d'autres termes, qu'un homme ne naîtroit pas homme.

L'homme acquiert dans l'état civil la liberté morale, qui seule rend l'homme vraiment maître de lui ; car

l'impulſion du ſeul appétit eſt eſclavage, & l'obéiſſance à la loi qu'on s'eſt preſcrite eſt Liberté.

Il n'y a que la force de l'état qui faſſe la liberté de ſes membres.

DÉPENDANCE.

Il y a deux ſortes de dépendances. Celle des choſes, qui eſt de la nature; celle des hommes, qui eſt de la ſociété. La dépendance des choſes n'ayant aucune moralité, ne nuit point à la liberté, & n'engendre point de vices : la dépendance des hommes étant déſordonnée les engendre tous, & c'eſt par elle que le maître & l'eſclave ſe dépravent mutuellement. S'il y a quelque moyen de remédier à ce mal dans la ſociété, c'eſt de ſubſtituer la loi à l'homme, & d'armer les volontés générales d'une force

réelle, supérieure à l'action de toute volonté particuliere. Si les loix des Nations pouvoient avoir comme celles de la Nature une inflexibilité que jamais aucune force humaine ne pût vaincre, la dépendance des hommes redeviendroit alors celle des choses; on réuniroit dans la République tous les avantages de l'Etat naturel à ceux de l'Etat civil; on joindroit à la liberté qui maintient l'homme exempt de vices, la moralité qui l'éleve à la vertu.



GUERRE.

LA Guerre n'eſt point une relation d'homme à homme, mais une relation d'état à état, dans laquelle les particuliers ne ſont ennemis qu'accidentellement, non point comme hommes ni même comme concitoyens, mais comme ſoldats; non point comme membres de la Patrie, mais comme ſes défenſeurs. Enfin chaque état ne peut avoir pour ennemis que d'autres états & non pas des hommes, attendu qu'entre choſes de diverſes natures on ne peut fixer aucun vrai rapport.

Ce principe eſt même conforme aux maximes établies de tous les tems & à la pratique conſtante de tous les peuples policés. Les déclarations de guerre ſont moins des avertiſſemens aux puiſ-

ſances qu'à leurs ſujets. L'étranger ſoit Roi, ſoit particulier, ſoit peuple qui vole, tue ou détient les ſujets ſans déclarer la guerre au Prince, n'eſt pas un ennemi, c'eſt un brigand. Même en pleine guerre, un Prince juſte s'empare bien en pays ennemi de tout ce qui appartient au public; mais il reſpecte la perſonne & les biens des particuliers; il reſpecte les droits ſur leſquels ſont fondés les ſiens. La fin de la guerre étant la deſtruction de l'Etat ennemi, on a droit d'en tuer les défenſeurs, tant qu'ils ont les armes à la main; mais ſitôt qu'ils les poſent & ſe rendent, ceſſant d'être ennemis, ou inſtrumens de l'ennemi, ils redeviennent ſimplement hommes, & l'on n'a plus droit ſur leur vie. Quelquefois on peut tuer l'Etat ſans tuer un ſeul de ſes membres: or la guerre ne donne aucun droit qui ne ſoit néceſſaire à ſa fin.

FINANCES, IMPOTS.

La plus importante maxime de l'administration des finances, c'est de travailler avec beaucoup plus de soin à prévenir les besoins, qu'à augmenter les revenus. Les gouvernemens anciens faisoient plus, en effet, avec leur *parcimonie*, que les nôtres avec tous leurs trésors.

Les livres & tous les comptes des Régisseurs servent moins à déceler leurs infidélités, qu'à les couvrir ; & la prudence n'est jamais aussi prompte à imaginer de nouvelles précautions, que la friponnerie à les éluder. Laissez donc les régistres & papiers, & remettez les finances en des mains fidelles : c'est le seul moyen qu'elles soient fidélement régies. La vertu est le seul instrument efficace en cette délicate partie de l'administration.

tou-

Toutes choses égales, celui qui a dix fois plus de bien qu'un autre, doit payer dix fois plus que lui. Celui qui n'a que le simple nécessaire, ne doit rien payer du tout ; & la taxe de celui qui a du superflu, peut aller au besoin jusqu'à la concurrence de tout ce qui excéde son nécessaire. Quelqu'un dira, qu'eu égard à son rang, ce qui seroit superflu pour un homme inférieur, est nécessaire pour lui ; mais c'est un mensonge : car un Grand a deux jambes, ainsi qu'un Bouvier, & n'a qu'un ventre non plus que lui. De plus, ce prétendu nécessaire est si peu nécessaire à son rang, que s'il savoit y renoncer pour un sujet louable, il n'en seroit que plus respecté. Le peuple se prosterneroit devant un Ministre qui iroit au Conseil à pied, pour avoir vendu ses carrosses dans un pressant besoin de l'Etat. Enfin la loi ne prescrit la magnificence à personne ; &

la bienséance n'est jamais une raison contre le droit.

Qu'on établisse de fortes taxes sur la livrée, sur les équipages, sur les étoffes & la dorure, sur les cours & jardins des hôtels, sur les spectacles de toute espéce, sur les professions oiseuses, comme baladins, chanteurs, histrions, & en un mot sur cette foule d'objets de luxe, d'amusement & d'oisiveté, qui frappent tous les yeux, & qui peuvent d'autant moins se cacher, que le seul usage est de se montrer, & qu'ils seroient inutiles s'ils n'étoient vûs. Qu'on ne craigne pas que de tels produits fussent arbitraires, pour n'être fondés que sur des choses qui ne sont pas d'absolue nécessité : c'est bien mal connoître les hommes, que de croire qu'après s'être laissé une fois séduire par le luxe, ils y puissent jamais renoncer; ils renonceroient cent fois plutôt au né-

cessaire, & aimeroient encore mieux mourir de faim que de honte. L'augmentation de la dépense ne sera qu'une nouvelle raison de la soutenir, quand la vanité de se montrer opulent fera son profit du prix de la chose & des frais de la taxe. Tant qu'il y aura des riches, ils voudront se distinguer des pauvres; & l'Etat ne sçauroit se former un revenu moins onéreux ni plus assuré, que sur cette distinction.

Par la même raison, l'industrie n'auroit rien à souffrir d'un ordre œconomique qui enrichiroit les finances, ranimeroit l'agriculture, en soulageant le laboureur, & rapprocheroit insensiblement toutes les fortunes de cette médiocrité, qui fait la véritable force d'un Etat. Il se pourroit, je l'avoue, que les impôts contribuassent à faire passer plus rapidement quelques modes; mais ce ne seroit jamais que pour en substituer

d'autres, sur lesquels l'ouvrier gagneroit, sans que le fisc eût rien à perdre. En un mot, supposons que l'esprit du gouvernement soit constamment d'asseoir toutes les taxes sur le superflu des richesses, il arrivera de deux choses l'une: ou les riches renonceront à leurs dépenses superflues pour n'en faire que d'utiles, qui retourneront au profit de l'Etat ; alors l'assiette des impôts aura produit l'effet des meilleures loix somptuaires ; les dépenses de l'Etat auront nécessairement diminué avec celles des particuliers ; & le fisc ne sçauroit moins recevoir de cette maniere, qu'il n'ait beaucoup moins encore à débourser : ou, si les riches ne diminuent rien de leurs profusions, le fisc aura dans le produit des impôts les ressources qu'il cherchoit, pour pourvoir aux besoins réels de l'Etat. Dans le premier cas, le fisc s'enrichit de toute la dépense

qu'il a de moins à faire ; dans le second, il s'enrichit encore de la dépense inutile des particuliers.

Il me paroît certain que tout ce qui n'est pas proscrit par les loix, ni contraire aux mœurs, & que le gouvernement peut défendre, il peut le permettre, moyennant un droit. Si, par exemple, le gouvernement peut interdire l'usage des carrosses, il peut, à plus forte raison, imposer une taxe sur les carrosses, moyen sage & utile d'en blâmer l'usage sans le faire cesser. Alors, on peut regarder la taxe comme une espece d'amende, dont le produit dédommage de l'abus qu'elle punit.

On a osé dire qu'il falloit charger le paysan, & qu'il ne feroit rien, s'il n'avoit rien à payer. Mais l'expérience dément chez tous les peuples du Monde cette maxime ridicule. C'est en Hollande, en Angleterre, où le cultivateur

paye très-peu de chofe, & fur-tout à la Chine, où il ne paye rien, que la terre eſt le mieux cultivée. Au contraire, par-tout où le laboureur fe voit chargé à proportion du produit de fon champ, il le laiffe en friche, ou n'en retire exactement que ce qu'il lui faut pour vivre. Car, pour qui perd le fruit de fa peine, c'eſt gagner, que de ne rien faire; & mettre le travail à l'amende, eſt un moyen fort fingulier de bannir la pareffe.

Si l'on dit que rien n'eſt fi dangereux qu'un impôt payé par l'acheteur, ce qui fe fait cependant à la Chine, le pays du Monde ou les impôts font les plus forts & les mieux payés: comment ne voit-on pas que le mal eſt cent fois pire encore, quand cet impôt eſt payé par le cultivateur même: n'eſt-ce pas attaquer la fubfiſtance de l'Etat, jufques dans fa fource? n'eſt-ce pas travailler auſſi

directement qu'il est possible à dépeupler le pays, & par-conséquent à le ruiner à la longue? Car il n'y a point pour une nation, de pire disette que celle d'hommes.

LUXE.

Le Luxe corrompt tout, & le riche qui en jouit, & le misérable qui le convoite.

Semblable à ces vents brûlans du midi, qui couvrant l'herbe & la verdure d'insectes dévorans, otent la subsistance aux animaux utiles, & portent la disette & la mort dans tous les lieux où ils se font sentir; le Luxe, dans quelque Etat, grand ou petit que ce puisse être, pour nourrir des foules de valets & de misérables qu'il a faits, accable & mine le Laboureur & le Citoyen. Sous prétexte de faire vivre les

pauvres, qu'il n'eut pas fallu faire, il appauvrit tout le reſte, & dépeuple l'Etat tôt ou tard.

A meſure que l'induſtrie & les arts lucratifs s'étendent & fleuriſſent, les arts les plus néceſſaires, comme l'agriculture, doivent enfin devenir les plus négligés : d'où il arrive que le cultivateur mépriſé, chargé d'impôts néceſſaires à l'entretien du Luxe, & condamné à paſſer ſa vie entre le travail & la faim, abandonne ſes champs pour aller chercher dans les Villes le pain qu'il y devroit porter. Les terres reſtent en friche ; les grands chemins ſont inondés de malheureux Citoyens, devenus mendians ou voleurs, & deſtinés à finir un jour leur miſère ſur la roue ou ſur un fumier. Tel eſt l'effet réel qui réſulte des progrès de l'induſtrie & du Luxe ; telles ſont les cauſes ſenſibles de toutes les miſères, où l'opulence pré-

cipite enfin les nations les plus admirées : c'eſt ainſi que l'Etat s'enrichiſſant d'un côté, s'affoiblit & ſe dépeuple d'un autre, & que les plus puiſſantes monarchies, après bien des travaux pour ſe rendre opulentes & déſertes, finiſſent par devenir la proie des nations pauvres qui ſuccombent à la funeſte tentation de les envahir.

La vanité, & l'oiſiveté qui ont engendré nos ſciences, ont auſſi engendré le Luxe. Le goût du Luxe accompagne toujours celui des lettres ; & le goût des lettres accompagne ſouvent celui du Luxe (*a*).

(*a*) A meſure que le Luxe corrompt les mœurs, dit un Auteur moderne, les ſciences les adouciſſent : ſemblables aux prieres dans Homere, qui parcourent toujours la terre à la ſuite de l'Injuſtice, pour adoucir les fureurs de cette cruelle Divinité. (N. de l'Editeur.)

Le Luxe peut être néceſſaire pour donner du pain aux pauvres ; mais s'il n'y avoit point de Luxe, il n'y auroit point de pauvres.

Le Luxe ſert au ſoutien des Etats, comme les cariatides ſervent à ſoutenir les Palais qu'elles décorent, ou plutôt comme les poutres dont on étaye des bâtimens pourris, & qui ſouvent achevent de les renverſer. Hommes ſages & prudens, ſortez de toute maiſon qu'on étaye.

Le Luxe nourrit cent pauvres dans nos villes, & en fait périr cent mille dans nos campagnes. L'argent qui circule entre les mains des riches & des artiſtes pour fournir à leur ſuperfluité, eſt perdu pour la ſubſiſtance du laboureur ; & celui-ci n'a point d'habit, préciſément, parce qu'il faut du galon aux autres. Le gaſpillage des matières qui ſervent à la nourriture des hommes,

suffit seul pour rendre le Luxe odieux à l'humanité. Il faut du jus dans nos cuisines; voilà pourquoi tant de malades manquent de bouillon. Il faut des liqueurs sur nos tables; voilà pourquoi le paysan ne boit que de l'eau. Il faut de la poudre à nos perruques; voilà pourquoi tant de pauvres n'ont pas de pain.

A ne consulter que l'impression la plus naturelle, il sembleroit que pour dédaigner l'éclat & le Luxe on a moins besoin de modération que de goût. La simétrie & la régularité plaisent à tous les yeux. L'image du bien-être & de la félicité touche le cœur humain qui en est avide: mais un vain appareil qui ne se rapporte ni à l'ordre ni au bonheur, & n'a pour objet que de frapper les yeux, quelle idée favorable à celui qui l'étale, peut-il exciter dans l'esprit du spectateur? L'idée du goût? Le goût

ne paroît-il pas cent fois mieux dans les choſes ſimples, que dans celles qui ſont offuſquées de richeſſes ? L'idée de la commodité ? Y a-t-il rien de plus incommode que le faſte ? L'idée de la grandeur ? C'eſt préciſément le contraire. Quand je vois qu'on a voulu faire un grand palais, je me demande auſſi-tôt pourquoi ce palais n'eſt pas plus grand ? Pourquoi celui qui a cinquante domeſtiques n'en a-t-il pas cent ? Cette belle vaiſſelle d'argent, pourquoi n'eſt-elle pas d'or ? Cet homme qui dore ſon carroſſe, pourquoi ne dore-t-il pas ſes lambris ? Si ſes lambris ſont dorés, pourquoi ſon toît ne l'eſt-il pas ? Celui qui voulut bâtir une haute tour faiſoit bien de la vouloir porter juſqu'au Ciel ; autrement il eût eu beau l'élever, le point où il ſe fût arrêté n'eût ſervi qu'à donner de plus loin la preuve de ſon impuiſſance. O homme petit & vain,

montre-moi ton pouvoir, je te montrerai ta misere ! Au contraire, un ordre de choses où rien n'est donné à l'opinion, où son utilité réelle, & qui se borne aux vrais besoins de la nature, n'offre pas seulement un spectacle approuvé par la raison ; mais qui contente les yeux & le cœur, en ce que l'homme ne s'y voit que sous des rapports agréables, comme se suffisant à lui-même, que l'image de sa foiblesse n'y paroît point, & que ce riant tableau n'excite jamais de réflexions attristantes. Je défie aucun homme sensé de contempler une heure durant le palais d'un Prince, & le faste qu'on y voit briller sans tomber dans la mélancolie & déplorer le sort de l'humanité.

RICHES, RICHESSE.

Tous les Riches comptent l'or avant le mérite. Dans la miſe commune de l'argent & des ſervices, ils trouvent toujours que ceux-ci n'acquittent jamais l'autre, & penſent qu'on leur en doit de reſte quand on a paſſé ſa vie à les ſervir en mangeant leur pain.

Ceux qui aiment les richeſſes ſont faits pour ſervir, & ceux qui les mépriſent, pour commander. Ce n'eſt pas la force de l'or qui aſſervit les pauvres aux riches; mais c'eſt qu'ils veulent s'enrichir à leur tour : ſans cela ils ſeroient néceſſairement les maîtres.

Les pauvres gémiſſent ſous le joug des riches, & les riches ſous le joug des préjugés.

Richeſſe ne fait point riche, dit le Roman de la Roſe. Les biens d'un

homme ne ſont point dans ſes coffres, mais dans l'uſage de ce qu'il en tire; car on ne s'approprie les choſes qu'on poſſéde que par leur emploi, & les abus ſont toujours plus inépuiſables que les richeſſes; ce qui fait qu'on ne joüit pas à proportion de ſa dépenſe; mais à proportion qu'on la ſçait mieux ordonner. Un fou peut jetter des lingots dans la mer & dire qu'il en a joui: mais quelle comparaiſon entre cette extravagante jouiſſance, & celle qu'un homme ſage eût ſçu tirer d'une moindre ſomme?

Il n'y a point de richeſſe abſolue. Ce mot ne ſignifie qu'un rapport de ſurabondance entre les déſirs & les facultés de l'homme riche. Tel eſt riche avec un arpent de terre; tel eſt gueux au milieu de ſes monceaux d'or. Le déſordre & les fantaiſies n'ont point de bornes, & font plus de pauvres que les vrais beſoins.

Quiconque jouit de la ſanté, & ne manque pas du néceſſaire, s'il arrache de ſon cœur les biens de l'opinion eſt aſſez riche : c'eſt l'*aurea mediocritas* d'Horace.

MENDIANS.

NOURRIR les Mendians, c'eſt contribuer à multiplier les Gueux & les Vagabonds qui ſe plaiſent à ce lâche métier, & ſe rendant à charge à la ſociété, la privent encore du travail qu'ils y pourroient faire. Voilà les maximes dont de complaiſans raiſonneurs aiment à flatter la dureté des riches.

On ſouffre & l'on entretient à grands frais des multitudes de profeſſions inutiles, dont pluſieurs ne ſervent qu'à corrompre & gâter les mœurs. A ne regarder l'état de Mendiant, que comme un

un métier, loin qu'on en ait rien de pareil à craindre, on n'y trouve que de quoi nourrir en nous les ſentimens d'intérêt & d'humanité qui devroient unir tous les hommes. Si l'on veut le conſidérer par le talent, pourquoi ne récompenſerois-je pas l'éloquence de ce Mendiant qui me remue le cœur, & me porte à le ſecourir, comme je paye un Comédien qui me fait verſer quelques larmes ſtériles? Si l'un me fait aimer les bonnes actions d'autrui, l'autre me porte à en faire moi-même : tout ce qu'on ſent à la Tragédie s'oublie à l'inſtant qu'on en ſort; mais la mémoire des malheureux qu'on a ſoulagés donne un plaiſir qui renaît ſans ceſſe. Si le grand nombre des Mendians eſt onéreux à l'Etat, de combien d'autres profeſſions qu'on encourage & qu'on tolere n'en peut-on pas dire autant? C'eſt au Souverain de faire enſorte qu'il n'y ait point de Men-

dians : mais pour les rebuter de leur profeſſion, faut-il rendre les Citoyens inhumains & dénaturés ? Pour moi, ſans ſçavoir ce que les pauvres ſont à l'Etat; je ſçais qu'ils ſont tous mes freres, & que je ne puis ſans une inexcuſable dureté leur refuſer le foible ſecours qu'ils me demandent. La plûpart ſont des vagabonds, j'en conviens; mais je connois trop les peines de la vie pour ignorer par combien de malheurs un honnête homme peut ſe trouver réduit à leur ſort; & comment puis-je être ſûr que l'inconnu qui vient implorer au nom de Dieu mon aſſiſtance, & mendier un pauvre morceau de pain, n'eſt pas, peut-être, cet honnête homme prêt à périr de miſère, & que mon refus va réduire au déſeſpoir ? Quand l'aumône qu'on leur donne ne feroit pour eux un ſecours reel, c'eſt au moins un témoignage qu'on prend part à leur

peine, un adouciſſement à la dureté du refus, une ſorte de ſalutation qu'on leur rend. Une petite monnoie ou un morceau de pain ne coutent guères plus à donner & ſont une réponſe plus honnête qu'un, *Dieu vous aſſiſte* ; comme ſi les dons de Dieu n'étoient pas dans la main des hommes, & qu'il eût d'autres greniers ſur la terre que les magaſins des riches ? Enfin, quoiqu'on puiſſe penſer de ces infortunés, ſi l'on ne doit rien au gueux qui mendie, au moins ſe doit-on à ſoi-même de rendre honneur à l'humanité ſouffrante ou à ſon image, & de ne point s'endurcir le cœur à l'aſpect de ſes miſères.

Nourrir les mendians, c'eſt, diſent les détracteurs de l'aumône, former des pépinières de voleurs ; & tout au contraire, c'eſt empêcher qu'ils ne le deviennent. Je conviens qu'il ne faut pas encourager les pauvres à ſe faire men-

dians ; mais quand une fois ils le sont, il faut les nourrir, de peur qu'ils ne se fassent voleurs. Rien n'engage tant à changer de profession que de ne pouvoir vivre dans la sienne : or tous ceux qui ont une fois goûté de ce métier oiseux prennent tellement le travail en aversion qu'ils aiment mieux voler & se faire pendre, que de reprendre l'usage de leurs bras. Un liard est bientôt demandé & refusé ; mais vingt liards auroient payé le souper d'un pauvre, que vingt refus peuvent impatienter. Qui est-ce qui voudroit jamais refuser une si légere aumône s'il songeoit qu'elle pût sauver deux hommes, l'un d'un crime & l'autre de la mort ? J'ai lû quelque part que les mendians sont une vermine qui s'attache aux riches. Il est naturel que les enfans s'attachent aux peres ; mais ces peres opulens & durs les méconnoissent & laissent aux pauvres le soin de les nourrir.

SUICIDE.

Tu veux cesser de vivre ; mais je voudrois bien sçavoir si tu as commencé. Quoi ! fus-tu placé sur la terre pour n'y rien faire ? Le Ciel ne t'impose-t-il point avec la vie une tâche pour la remplir ? Si tu as fait ta journée avant le soir, repose-toi le reste du jour, tu le peux ; mais voyons ton ouvrage. Quelle réponse tiens-tu prête au Juge suprême qui demandera compte de ton tems ? Malheureux ! trouve-moi ce juste qui se vante d'avoir assez vécu ; que j'apprenne de lui comment il faut avoir porté la vie pour être en droit de la quitter.

Tu comptes les maux de l'humanité, & tu dis la vie est un mal. Mais regarde, cherche dans l'ordre des choses si tu y trouves quelques biens qui ne

ſoient point mêlés de maux. Eſt-ce donc à dire qu'il n'y ait aucun bien dans l'univers, & peux-tu confondre ce qui eſt mal par ſa nature avec ce qui ne ſouffre le mal que par accident? La vie paſſive de l'homme n'eſt rien, & ne regarde qu'un corps dont il ſera bientôt délivré; mais ſa vie active & morale qui doit influer ſur tout ſon être, conſiſte dans l'exercice de ſa volonté. La vie eſt un mal pour le méchant qui proſpere, & un bien pour l'honnête homme infortuné : car ce n'eſt pas une modification paſſagere, mais ſon rapport avec ſon objet qui la rend bonne ou mauvaiſe.

Tu t'ennuies de vivre, & tu dis, la vie eſt un mal. Tôt ou tard tu ſeras conſolé, & tu diras, la vie eſt un bien. Tu diras plus vrai, ſans mieux raiſonner : car rien n'aura changé que toi. Change donc dès aujourd'hui, & puiſ-

que c'eſt dans la mauvaiſe diſpoſition de ton ame qu'eſt tout le mal, corrige tes affections déréglées, & ne brûle pas ta maiſon pour n'avoir pas la peine de la ranger.

Que ſont dix, vingt, trente ans pour un Etre immortel? La peine & le plaiſir paſſent comme une ombre; la vie s'écoule en un inſtant; elle n'eſt rien par elle-même, ſon prix dépend de ſon emploi. Le bien ſeul qu'on a fait demeure, & c'eſt par lui qu'elle eſt quelque choſe. Ne dis donc plus que c'eſt un mal pour toi de vivre, puiſqu'il dépend de toi ſeul que ce ſoit un bien, & que ſi c'eſt un mal d'avoir vécu, c'eſt une raiſon de plus pour vivre encore. Ne dis pas non plus, qu'il t'eſt permis de mourir; car autant vaudroit dire qu'il t'eſt permis de n'être pas homme, qu'il t'eſt permis de te révolter contre l'Auteur de ton être, & de tromper ta deſtination.

Le Suicide eſt une mort furtive & honteuſe. C'eſt un vol fait au genre humain. Avant de le quitter, rends-lui ce qu'il a fait pour toi. Mais je ne tiens à rien. Je ſuis inutile au monde. Philoſophe d'un jour ! ignores-tu que tu ne ſçaurois faire un pas ſur la terre ſans trouver quelque devoir à remplir, & que tout homme eſt utile à l'humanité, par cela ſeul qu'il exiſte ?

Jeune inſenſé ! s'il te reſte au fond du cœur le moindre ſentiment de vertu, viens, que je t'apprenne à aimer la vie. Chaque fois que tu ſeras tenté d'en ſortir, dis en toi-même : *que je faſſe encore une bonne action avant que de mourir* : puis va chercher quelque indigent à ſecourir, quelque infortuné à conſoler, quelque opprimé à défendre. Si cette conſidération te retient aujourd'hui, elle te retiendra encore demain, après demain, toute la vie. Si

elle ne te retient pas ; meurs, tu n'es qu'un méchant.

DUEL.

GARDEZ-VOUS de confondre le nom ſacré de l'honneur avec ce préjugé féroce qui met toutes les vertus à la pointe d'une épée, & n'eſt propre qu'à faire de braves ſcélérats.

En quoi conſiſte ce préjugé? Dans l'opinion la plus extravagante & la plus barbare qui jamais entra dans l'eſprit humain, ſçavoir, que tous les devoirs de la ſociété ſont ſupplées par la bravoure ; qu'un homme n'eſt plus fourbe, fripon, calomniateur, qu'il eſt civil, humain, poli, quand il ſçait ſe battre ; que le menſonge ſe change en vérité, que le vol devient légitime, la perfidie honnête, l'infidélité loua-

ble, ſi-tôt qu'on ſoutient tout cela le fer à la main; qu'un affront eſt toujours bien réparé par un coup d'épée; & qu'on n'a jamais tort avec un homme, pourvu qu'on le tue. Il y a, je l'avoue, une autre ſorte d'affaire où la gentilleſſe ſe mêle à la cruauté, & où l'on ne tue les gens que par haſard; c'eſt celle où l'on ſe bat au premier ſang. Au premier ſang! Grand Dieu! Et qu'en veux-tu faire de ce ſang bête féroce! Le veux-tu boire?

Les plus vaillans hommes de l'antiquité ſongerent-ils jamais à venger leurs injures perſonnelles par des combats particuliers? Céſar envoya-t-il un cartel à Caton, ou Pompée à Céſar, pour tant d'affronts réciproques, & le plus grand Capitaine de la Grece fut-il deshonoré pour s'être laiſſé ménacer d'un bâton? D'autres tems, d'autres mœurs, je le ſçais; mais n'y en a-t-il

que de bonnes, & n'oseroit-on s'enquérir si les mœurs d'un tems sont celles qu'exige le solide honneur ? Non cet honneur n'est point variable, il ne dépend ni des préjugés, il ne peut ni passer, ni renaître, il a sa source éternelle dans le cœur de l'homme juste & dans la régle inaltérable de ses devoirs. Si les peuples les plus éclairés, les plus braves, les plus vertueux de la terre n'ont point connu le Duel, je dis qu'il n'est point une institution de l'honneur, mais une mode affreuse & barbare, digne de sa féroce origine. Reste à sçavoir si, quand il s'agit de sa vie ou de celle d'autrui, l'honnête homme se régle sur la mode, & s'il n'y a pas alors plus de vrai courage à la braver qu'à la suivre? Que feroit celui qui s'y veut asservir, dans des lieux où régne un usage contraire ? A Messine ou à Naples, il iroit attendre son

homme au coin d'une rue & le poignarder par derriere. Cela s'appelle être brave en ce pays-là, & l'honneur n'y consiste pas à se faire tuer par son ennemi; mais à le tuer lui-même.

L'homme droit dont toute la vie est sans tache, & qui ne donna jamais aucun signe de lâcheté, refusera de souiller sa main d'un homicide, & n'en sera que plus honoré. Toujours prêt à servir la patrie, à protéger le foible, à remplir les devoirs les plus dangereux, & à défendre, en toute rencontre juste & honnête ce qui lui est cher au prix de son sang, il met dans ses démarches cette inébranlable fermeté qu'on n'a point sans le vrai courage. Dans la sécurité de sa conscience, il marche la tête levée, il ne fuit ni ne cherche son ennemi. On voit aisément qu'il craint moins de mourir que de mal faire, & qu'il redoute le crime & non

le péril. Si les vils préjugés s'élevent un inſtant contre lui, tous les jours de ſon honorable vie ſont autant de témoins qui les récuſent, & dans une conduite ſi bien liée, on juge d'une action ſur toutes les autres.

Les hommes ſi ombrageux & ſi prompts à provoquer les autres ſont, pour la plûpart, de très-mal-honnêtes gens qui, de peur qu'on n'oſe leur montrer ouvertement le mépris qu'on a pour eux, s'efforçent de couvrir de quelques affaires d'honneur l'infamie de leur vie entiere.

Tel fait un effort & ſe préſente une fois pour avoir droit de ſe cacher le reſte de ſa vie. Le vrai courage a plus de conſtance & moins d'empreſſement; il eſt toujours ce qu'il doit être, il ne faut ni l'exciter ni le retenir : l'homme de bien le porte par-tout avec lui; au combat contre l'ennemi; dans un cercle

en faveur des abſens & de la vérité ; dans ſon lit contre les attaques de la douleur & de la mort. La force de l'ame qui l'inſpire eſt d'uſage dans tous les temps ; elle met toujours la vertu au-deſſus des événemens, & ne conſiſte pas à ſe battre, mais à ne rien craindre.

EXCÉS DU VIN.

TOUTE intempérance eſt vicieuſe, & ſur-tout celle qui nous ôte la plus noble de nos facultés. L'Excès du vin dégrade l'homme, aliene au moins ſa raiſon pour un tems, & l'abrutit à la longue. Mais enfin le goût du vin n'eſt pas un crime, il en fait rarement commettre, il rend l'homme ſtupide & non pas méchant. Pour une querelle paſſagere qu'il cauſe, il forme cent atta-

chemens durables. Généralement parlant, les buveurs ont de la cordialité, de la franchiſe ; ils ſont preſque tous bons, droits, juſtes, fideles, braves & honnêtes gens, à leur défaut près.

Combien de vertus apparentes cachent ſouvent des vices réels ! Le ſage eſt ſobre par tempérance, le fourbe l'eſt par fauſſeté. Dans le pays de mauvaiſes mœurs, d'intrigues, de trahiſons, d'adulteres, on redoute un état d'indiſcrétion où le cœur ſe montre ſans qu'on y ſonge. Par-tout les gens qui abhorrent le plus l'yvreſſe ſont ceux qui ont le plus d'intérêt à s'en garantir. En Suiſſe elle eſt preſque en eſtime, à Naples elle eſt en horreur ; mais au fond, laquelle eſt la plus à craindre de l'intempérance du Suiſſe ou de la réſerve de l'Italien.

Ne calomnions point le vice même, n'a-t-il pas aſſez de ſa laideur ? Le vin ne

donne pas de la méchanceté, il la décèle. Celui qui tua Clitus dans l'yvreſſe fit mourir Philotas de ſang froid. Si l'yvreſſe a ſes fureurs, qu'elle paſſion n'a pas les ſiennes ? La différence eſt que les autres reſtent au fond de l'ame & que celle-là s'allume & s'éteint à l'inſtant. A cet emportement près, qui paſſe & qu'on évite aiſément, ſoyons ſûrs que quiconque fait dans le vin de méchantes actions, couve à jeun de méchans deſſeins.

MALADIES.

L'Extreme inégalité dans la maniere de vivre ; l'excès d'oiſiveté dans les uns, l'excès de travail dans les autres; la facilité d'irriter & de ſatisfaire nos appétits & notre ſenſualité ; les alimens trop recherchés des riches, qui

les nourriſſent de ſucs échauffans, & les accablent d'indigeſtions; la mauvaiſe nourriture des pauvres, dont ils manquent même le plus ſouvent, & dont le défaut les porte à ſurcharger avidemment leur eſtomac dans l'occaſion; les veilles, les excès de toute eſpèce; les tranſports immodérés de toutes les paſſions, les fatigues & l'épuiſement d'eſprits, les chagrins & les peines ſans nombre qu'on éprouve dans tous les états, & dont les ames ſont perpétuellement rongées; voilà les funeſtes garans que la plûpart de nos maux ſont notre propre ouvrage, & que nous les aurions preſque tous évités en conſervant la maniere de vivre ſimple, uniforme & ſolitaire, qui nous étoit preſcrite par la nature. Si elle nous a deſtiné à être ſains, j'oſe preſque aſſurer que l'état de réflexion eſt un état contre nature, & que l'homme

qui médite eſt un animal dépravé.

Nos maux moraux ſont tous dans l'opinion, hors un ſeul, qui eſt le crime, & celui-là dépend de nous : nos maux phyſiques ſe détruiſent ou nous détruiſent. Le tems ou la mort ſont nos remedes ; mais nous ſouffrons d'autant plus que nous ſçavons moins ſouffrir, & nous nous donnons plus de tourmens pour guérir nos maladies que nous n'en aurions à les ſupporter.

MÉDECINE, MÉDECINS.

UN corps débile affoiblit l'ame. Delà l'empire de la Médecine, Art plus pernicieux aux hommes que tous les maux qu'il prétend guérir. Je ne ſçais pour moi, de quelle maladie nous guériſſent les Médecins, mais je ſçais qu'ils nous en donnent de bien funeſtes ; la

lâcheté, la pusillanimité, la crédulité, la terreur de la mort : s'ils guérissent le corps, ils tuent le courage. Que nous importe qu'ils fassent marcher des cadavres ? Ce sont des hommes qu'il nous faut, & l'on n'en voit point sortir de leurs mains.

La Médecine est à la mode parmi nous ; elle doit l'être. C'est l'amusement des gens oisifs & désœuvrés, qui ne sçachant que faire de leur tems, le passent à se conserver. S'ils avoient eu le malheur de naître immortels, ils seroient les plus misérables des êtres. Une vie qu'ils n'auroient jamais peur de perdre ne seroit pour eux d'aucun prix. Il faut à ces gens-là des Médecins qui les menacent pour les flatter, & qui leur donnent chaque jour le seul plaisir dont ils soient susceptibles ; celui de n'être pas morts.

Les hommes font sur l'usage de la

Médecine les mêmes ſophiſmes que ſur la recherche de la Vérité. Ils ſuppoſent toujours qu'en traitant un malade on le guérit, & qu'en cherchant une vérité on la trouve : ils ne voient pas qu'il faut balancer l'avantage d'une guériſon que le Médecin opere, par la mort de cent malades qu'il a tués ; & l'utilité d'une vérité découverte, par le tort que font les erreurs qui paſſent en même tems. La Science qui inſtruit & la Médecine qui guérit ſont fort bonnes ſans doute ; mais la ſcience qui trompe & la Médecine qui tue ſont mauvaiſes. Apprenez-nous donc à les diſtinguer. Voilà le nœud de la queſtion : ſi nous ſçavions ignorer la vérité, nous ne ſerions jamais les dupes du menſonge ; ſi nous ſçavions ne vouloir pas guérir malgré la nature, nous ne mourrions jamais par la main du Médecin. Ces

deux abſtinences ſeroient ſages ; on gagneroit évidemment à s'y ſoumettre. Je ne diſpute donc pas que la Médecine ne ſoit utile à quelques hommes, mais je dis qu'elle eſt funeſte au genre humain.

On me dira, comme on fait ſans ceſſe, que les fautes ſont du Médecin, mais que la Médecine en elle-même eſt infaillible. A la bonne heure ; mais qu'elle vienne donc ſans le Médecin : car tant qu'ils viendront enſemble, il y aura cent fois plus à craindre des erreurs de l'Artiſte, qu'à eſpérer du ſecours de l'Art.

Cet Art menſonger, plus fait pour les maux de l'eſprit que pour ceux du corps, n'eſt pas plus utile aux uns qu'aux autres : il nous guérit moins de nos maladies qu'il ne nous en imprime l'effroi. Il recule moins la mort qu'il ne la fait ſentir d'avance ; il uſe la vie

au lieu de la prolonger, & quand il la prolongeroit, ce feroit encore au préjudice de l'efpece ; puifqu'il nous ôte à la fociété par les foins qu'il nous impofe, & à nos devoirs par les frayeurs qu'il nous donne. C'eft la connoiffance des dangers qui nous les fait craindre : celui qui fe croiroit invulnérable n'auroit peur de rien. A force d'armer Achille contre le péril, le Poëte lui ôte le mérite de la valeur : tout autre à fa place eût été un Achille au même prix.

Voulez-vous trouver des hommes d'un vrai courage? Cherchez-les dans les lieux où il n'y a point de Médecins, où l'on ignore les conféquences des maladies, & où l'on ne fonge guères à la mort. Naturellement l'homme fçait fouffrir conftamment, & meurt en paix. Ce font les Médecins avec leurs ordonnances, les Philofophes avec leurs préceptes, les Prêtres avec leurs ex-

hortations, qui l'aviliſſent de cœur & lui font déſaprendre à mourir.

La ſeule partie utile de la Médecine eſt l'hygiéne. Encore l'hygiéne eſt-elle moins une ſcience qu'une vertu. La tempérance & le travail ſont les deux vrais Médecins de l'homme : le travail aiguiſe ſon appétit, & la tempérance l'empêche d'en abuſer.

Si par les obſervations générales on ne trouve pas que l'uſage de la Médecine donne aux hommes une ſanté plus ferme ou une plus longue vie ; par cela même que cet Art n'eſt pas utile, il eſt nuiſible, puiſqu'il employe le tems, les hommes & les choſes à pure perte. Un homme qui vit dix ans ſans Médecins, vit plus pour lui-même & pour autrui que celui qui vit trente ans leur victime.

Vis ſelon la nature, ſois patient, & chaſſe les Médecins : tu n'éviteras pas

la mort, mais tu ne la ſentiras qu'une fois, tandis qu'ils la portent chaque jour dans ton imagination troublée, & que leur Art menſonger, au lieu de prolonger tes jours, t'en ôte la jouiſſance. Je demanderai toujours quel vrai bien cet Art a fait aux hommes? Quelques-uns de ceux qu'il guérit mourroient, il eſt vrai; mais des millions qu'il tue reſteroient en vie. Homme ſenſé, ne mets point à cette loterie, où trop de chances ſont contre toi. Souffre, meurs ou guéris; mais ſurtout vis juſqu'à ta derniere heure.



DE

DE LA VIE.

VIVRE ce n'eſt pas reſpirer, c'eſt agir; c'eſt faire uſage de nos organes, de nos ſens, de nos facultés, de toutes les parties de nous-mêmes, qui nous donnent le ſentiment de notre exiſtence. L'homme qui a le plus vécu n'eſt pas celui qui a compté le plus d'années; mais celui qui a le plus ſenti la Vie. Tel s'eſt fait enterrer à cent ans, qui mourut dès ſa naiſſance. Il eut gagné de mourir jeune; au moins eut-il vécu juſqu'à ce temps-là.

Quelque ingénieux que nous puiſſions être à fomenter nos miſères à force de belles inſtitutions, nous n'avons pu juſqu'à préſent nous perfectionner au point de nous rendre généralement la Vie à charge, & de préférer le néant à notre exiſtence; ſans quoi le décou-

ragement & le désespoir se seroient bientôt emparés du plus grand nombre, & le genre humain n'eut pu subsister long-tems. Or, s'il est mieux pour nous d'être que de n'être pas, c'en seroit assez pour justifier notre existence, quand même nous n'aurions aucun dédommagement à attendre des maux que nous avons à souffrir, & que ces maux seroient aussi grands qu'on nous les dépeint. Mais il est difficile de trouver sur ce sujet de la bonne-foi chez les hommes, & de bons calculs chez les Philosophes, parce que ceux-ci, dans la comparaison des biens & des maux, oublient toujours le doux sentiment de l'existence, indépendamment de toute autre sensation, & que la vanité de mépriser la mort engage les autres à calomnier la vie ; à peu près comme ces femmes qui, avec une robe tachée & des ciseaux, prétendent aimer mieux des trous que des taches,

Peu de gens, dit Erafme, voudroient renaître aux mêmes conditions qu'ils ont vécu ; mais tel tient fa marchandife fort haute, qui en rabattroit beaucoup, s'il avoit quelque efpoir de conclure le marché. D'ailleurs, qui eft-ce qui dit cela ? des riches peut-être, raffafiés de faux plaifirs, mais ignorant les véritables, toujours ennuyés de la Vie, & toujours tremblant de la perdre : peut-être des gens de Lettres, de tous les ordres d'hommes le plus fédentaire, le plus mal fain, le plus réfléchiffant, & par conféquent, le plus malheureux. Veut-on trouver des hommes de meilleure compofition, ou du moins communément plus finceres, & qui, formant le plus grand nombre, doivent au moins pour cela être écoutés par préférence ? Que l'on confulte un honnête Bourgeois, qui aura paffé une vie obfcure & tranquille, fans projets &

fans ambition ; un bon Artifan qui vit commodément de fon métier, un Payfan même, non de France, où l'on prétend qu'il faut les faire mourir de mifere, afin qu'ils nous faffent vivre ; mais d'un Pays libre. J'ofe pofer en fait, qu'il n'y a peut-être pas dans le haut Valais un feul Montagnard mécontent de fa vie prefque automate, & qui n'acceptât volontiers, au lieu même du Paradis, le marché de renaître fans ceffe pour végeter ainfi perpétuellement. Ces différences me font croire que c'eft fouvent l'abus que nous faifons de la Vie qui nous la rend à charge ; & j'ai bien moins bonne opinion de ceux qui font fachés d'avoir vécu, que de celui qui peut dire avec Caton : » Je ne me re-» pens point d'avoir vécu, car j'ai vécu » de façon à pouvoir me rendre ce té-» moignage que je ne fuis pas né en » vain. « Cela n'empêche pas que le

Sage ne puisse quelquefois déloger volontairement sans murmure & sans désespoir, quand la nature ou la fortune lui portent bien distinctement l'ordre du départ.

DE LA MORT.

SI nous étions immortels, nous serions des êtres très-misérables. Il est dur de mourir; mais il est doux d'espérer qu'on ne vivra pas toujours, & qu'une meilleure vie finira les peines de celle-ci.

Si l'on nous offroit l'immortalité sur la terre, qui est-ce qui voudroit accepter ce triste présent? Quelle ressource, quel espoir, quelle consolation nous resteroit-il contre les rigueurs du sort & contre les injustices des hommes? L'ignorant, qui ne prévoit rien, sent

peu le prix de la vie & craint peu de la perdre ; l'homme éclairé voit des biens d'un plus grand prix qu'il préfere à celui-là. Il n'y a que le demi-ſavoir & la fauſſe ſageſſe qui prolongeant nos vues juſqu'à la mort, & pas au-delà, en font pour nous le pire des maux. La néceſſité de mourir n'eſt à l'homme ſage qu'une raiſon pour ſupporter les peines de la vie. Si l'on n'étoit pas ſûr de la perdre une fois, elle couteroit trop à conſerver.

On croit que l'homme a un vif amour pour ſa conſervation, & cela eſt vrai, mais on ne voit pas que cet amour, tel que nous le ſentons, eſt en grande partie l'ouvrage des hommes. Naturellement l'homme ne s'inquiete pour ſe conſerver qu'autant que les moyens ſont en ſon pouvoir ; ſitôt que ces moyens lui échappent, il ſe tranquilliſe & meurt ſans ſe tourmenter inutile-

ment. La premiere loi de la résignation nous vient de la nature. Les Sauvages, ainsi que les Bêtes, se débattent fort peu contre la mort, & l'endurent presque sans se plaindre. Cette loi détruite, il s'en forme une autre qui vient de la raison; mais peu savent l'en tirer, & cette résignation factice n'est jamais aussi pleine & entiere que la premiere.

La grande erreur est de donner trop d'importance à la vie, comme si notre être en dépendoit, & qu'après la mort on ne fut plus rien. Notre vie n'est rien aux yeux de Dieu; elle n'est rien aux yeux de la raison; elle ne doit rien être aux nôtres, & quand nous laissons notre corps, nous ne faisons que poser un vêtement incommode.

Il y a des évenemens qui nous frappent souvent plus ou moins, selon les faces sous lesquelles on les considere,

& qui perdent beaucoup de l'horreur qu'ils inſpirent au premier aſpect, quand on veut les examiner de près. La Nature me confirme de jour en jour qu'une mort accélerée n'eſt pas toujours un mal réel, & qu'elle peut paſſer quelquefois pour un bien relatif. De tant d'hommes écraſés ſous les ruines de Lisbonne, pluſieurs, ſans doute, ont évité de plus grands malheurs; & malgré ce qu'une pareille deſcription a de touchant, il n'eſt pas ſûr qu'un ſeul de ces infortunés ait plus ſouffert que ſi, ſelon le cours ordinaire des choſes, il eût attendu dans de longues angoiſſes la mort qui l'eſt venu ſurprendre. Eſt-il une fin plus triſte que celle d'un mourant qu'on accable de ſoins inutiles, qu'un Notaire & des héritiers ne laiſſent pas reſpirer, que les Médecins aſſaſſinent. Pour moi, je vois partout que les maux auxquels nous aſſujettit la Nature ſont

beaucoup

beaucoup moins cruels que ceux que nous y ajoutons.

Quand on a gâté sa constitution par une vie déréglée, on la veut rétablir par des remedes; au mal qu'on sent, on ajoute celui qu'on craint; la prévoyance de la mort la rend horrible & l'accélere; plus on la veut fuir, & plus on la sent; & l'on meurt de frayeur durant toute sa vie, en murmurant contre la nature des maux qu'on s'est faits en l'offensant.

Vivre libre & peu tenir aux choses humaines, est le meilleur moyen d'apprendre à mourir.



ÉTUDE.

QUAND on a une fois l'entendement ouvert par l'habitude de réfléchir, il vaut toujours mieux trouver de soi-même les choses qu'on trouveroit dans les livres : c'est le vrai secret de les bien mouler à sa tête, & de se les approprier.

La grande erreur de ceux qui étudient est de se fier trop à leurs livres & de ne pas tirer assez de leur fond ; sans songer que de tous les Sophistes, notre propre raison est presque toujours celui qui nous abuse le moins. Si-tôt qu'on veut rentrer en soi-même, chacun sent ce qui est bien, chacun discerne ce qui est beau ; nous n'avons pas besoin qu'on nous apprenne à connoître ni l'un ni l'autre, & l'on ne s'en impose

la-deſſus qu'autant qu'on s'en veut impoſer. Mais les exemples du très-bon & du très-beau ſont plus rares & moins connus, il les faut aller chercher loin de nous. La vanité, meſurant les forces de la nature ſur notre foibleſſe, nous fait regarder comme chimériques les qualités que nous ne ſentons pas en nous-mêmes; la pareſſe & le vice s'appuyent ſur cette prétendue impoſſibilité, & ce qu'on ne voit pas tous les jours, l'homme foible prétend qu'on ne le voit jamais. C'eſt cette erreur qu'il faut détruire. Ce ſont ces grands objets qu'il faut s'accoutumer à ſentir & à voir, afin de s'ôter tout prétexte de ne les pas imiter. L'ame s'éleve, le cœur s'enflamme à la contemplation de ces divins modéles; à force de les conſidérer, on cherche à leur devenir ſemblable, & l'on ne ſouffre plus rien de médiocre ſans un dégoût mortel.

L'esprit non plus que le corps, ne porte que ce qu'il peut porter. Quand l'entendement s'approprie les choses avant de les déposer dans la mémoire, ce qu'il en tire ensuite est à lui. Au lieu qu'en surchargeant la mémoire à son insçu, on s'expose à n'en jamais rien tirer qui lui soit propre.

ETUDE DU MONDE.

L'ÉTUDE du monde est remplie de difficultés, & il est difficile de sçavoir quelle place il faut occuper pour le bien connoître. Le Philosophe en est trop loin, l'Homme du monde en est trop près. L'un voit trop pour pouvoir refléchir, l'autre trop peu pour juger du tableau total. Chaque objet qui frappe le Philosophe, il le considere à part, & n'en pouvant discerner ni

les liaiſons ni les rapports avec d'autres objets qui ſont hors de ſa portée, il ne le voit jamais à ſa place, & n'en ſent ni la raiſon ni les vrais effets. L'Homme du monde voit tout, & n'a le tems de penſer à rien. La mobilité des objets ne lui permet que de les appercevoir & non de les obſerver; ils s'effacent mutuellement avec rapidité, & il ne lui reſte du tout que des impreſſions confuſes qui reſſemblent au cahos.

On ne peut pas, non plus, voir & méditer alternativement, parce que le ſpectacle exige une continuité d'attention, qui interrompt la réflexion. Un homme qui voudroit diviſer ſon tems par intervalles entre le monde & la ſolitude, toujours agité dans ſa retraite & toujours étranger dans le monde, ne ſeroit bien nulle part. Il n'y auroit d'autre moyen que de partager ſa vie

entiere en deux grands espaces, l'un pour voir, l'autre pour reflechir: mais cela même est presque impossible ; car la raison n'est pas un meuble qu'on pose & qu'on reprenne à son gré, & quiconque a pu vivre dix ans sans penser, ne pensera de sa vie.

C'est encore une folie de vouloir étudier le monde en simple spectateur. Celui qui ne prétend qu'observer n'observe rien, parce qu'étant inutile dans les affaires & importun dans les plaisirs, il n'est admis nulle part. On ne voit agir les autres qu'autant qu'on agit soi-même ; dans l'école du monde comme dans celle de l'amour, il faut commencer par pratiquer ce qu'on veut apprendre.

ETUDE DES SCIENCES.

PARMI tant d'admirables méthodes pour abreger l'étude des Sciences, nous aurions grand beſoin que quelqu'un nous en donnât une pour les apprendre avec effort.

L'abus des livres tue la ſcience. Croyant ſçavoir ce qu'on a lu, on ſe croit diſpenſé de l'apprendre. Trop de lecture ne ſert qu'à faire de préſomptueux ignorans. Les livres n'apprennent qu'à parler de ce qu'on ne ſçait pas.

Il n'y a point de vrai progrès de raiſon dans l'eſpece humaine, parce que tout ce qu'on gagne d'un côté, on le perd de l'autre ; que tous les eſprits partent toujours du même point, & que le tems qu'on emploie à ſçavoir ce que d'autres ont penſé, étant perdu pour

apprendre à penser soi-même, on a plus de lumieres acquises & moins de vigueur d'esprit. Nos esprits sont comme nos bras, exercés à tout faire avec des outils, & rien par eux-mêmes.

Plus nos outils sont ingénieux, plus nos organes deviennent grossiers & mal-à-droits : à force de rassembler des machines autour de nous, nous n'en trouvons plus en nous-mêmes.

SCIENCES ET ARTS.

L'Esprit a ses besoins ainsi que le corps. Ceux-ci sont les fondemens de la société, les autres en sont l'agrément.

Les sciences, les lettres & les arts, moins despotiques & plus puissans peut-être que le gouvernement & les loix, étendent des guirlandes de fleurs sur les

chaînes de fer dont les hommes ſont chargés, étouffent en eux le ſentiment de cette liberté originelle, pour laquelle ils ſembloient être nés, leur font aimer leur eſclavage, & en forment ce qu'on appelle des peuples policés. Le beſoin éleva les trônes; les Sciences & les Arts les ont affermis. Puiſſances de la terre, aimez les talens, & protegez ceux qui les cultivent. Peuples policés, cultivez-les; heureux eſclaves, vous leur devez ce goût délicat & fin dont vous vous piquez, cette douceur de caractère & cette urbanité de mœurs qui rendent parmi vous le commerce ſi liant & ſi facile, en un mot les apparences de toutes les vertus ſans en avoir aucune.

Il y a des ames lâches & puſillanimes qui n'ont ni feu, ni chaleur, & qui ne ſont douces que par indifférence pour le bien & pour le mal. Telle eſt

la douceur qu'inſpire aux peuples le goût des lettres.

Plus l'intérieur ſe corrompt, & plus l'extérieur ſe compoſe : c'eſt ainſi que la culture des lettres engendre inſenſiblement la politeſſe.

Que de dangers ! que de fauſſes routes dans l'inveſtigation des Sciences ! par combien d'erreurs mille fois plus dangereuſes que la vérité n'eſt utile, ne faut-il point paſſer pour arriver à elles? Le déſavantage eſt viſible ; car le faux eſt ſuſceptible d'un infinité de combinaiſons ; mais la vérité n'a qu'une maniere d'être.

C'eſt un grand mal, que l'abus du tems. D'autres maux pires encore ſuivent les Lettres & les Arts. Tel eſt le luxe : né comme eux de l'oiſiveté & de la vanité des hommes, le luxe va rarement ſans les Sciences & les Arts, & jamais ils ne vont ſans lui.

Quand les hommes innocents & vertueux aimoient à avoir les Dieux pour témoins de leurs actions, ils habitoient ensemble sous les mêmes cabanes ; mais bientôt devenus méchans, ils se lasserent de ces incommodes spectateurs, & les releguerent dans des temples magnifiques. Ils les en chasserent enfin pour s'y établir eux mêmes, ou du moins les temples des Dieux ne se distinguerent plus des maisons des Citoyens. Ce fut alors le comble de la dépravation ; & les vices ne furent jamais poussés plus loin que quand on les vit, pour ainsi dire, soutenus à l'entrée des palais des Grands sur des colonnes de marbre, & gravés sur des chapiteaux corinthiens.

O, Fabricius ! qu'eût pensé votre grande ame, si, pour votre malheur, rappellé à la vie, vous eussiez vû la face pompeuse de cette Rome sauvée par

votre bras, & que votre nom respectable avoit plus illustrée que toutes ses conquêtes ? » Dieux ! eussiez-vous dit, » que sont devenus ces toits de chaume & ces foyers rustiques qu'habitoient jadis la modération & la vertu ? » Quelle splendeur funeste a succédé » la simplicité Romaine ? Quel est ce » langage étranger ? Quelles sont ces » mœurs efféminées ? Que signifient ces » statues, ces tableaux, ces édifices ? » Insensés, qu'avez-vous fait ? Vous, » les maîtres des Nations, vous vous » êtes rendus les esclaves des hommes » frivoles que vous avez vaincus ! Ce » sont des Rhéteurs qui vous gouvernent ! c'est pour enrichir des Architectes, des Peintres, des Statuaires & » des Histrions, que vous avez arrosé » de votre sang la Grece & l'Asie ! les » dépouilles de Carthage sont la proie » d'un joueur de flute ! Romains, hâ-

» tez-vous de renverser ces amphithéâ-
» tres ; brisez ces marbres, brûlez ces
» tableaux, chassez ces esclaves qui
» vous subjuguent, & dont les funestes
» arts vous corrompent. Que d'autres
» mains s'illustrent par de vains talens :
» le seul talent digne de Rome est celui
» de conquérir le monde & d'y faire
» régner la vertu. Quand Cynéas prit
» notre Sénat pour une assemblée de
» Rois, il ne fut ébloui, ni par une
» pompe vaine, ni par une élégance
» recherchée. Il n'y entendit point cette
» éloquence frivole, l'étude & le char-
» me des hommes futiles. Que vit donc
» Cynéas de si majestueux? O citoyens!
» il vit un spectacle que ne donneront
» jamais vos richesses ni tous vos arts ;
» le plus beau spectacle qui ait jamais
» paru sous le Ciel, l'assemblée de deux
» cens hommes vertueux, dignes de
» commander à Rome, & de gouverner
» la terre. «

Le goût des Lettres & des beaux Arts anéantit l'amour de nos premiers devoirs & de la véritable gloire. Quand une fois les talens ont envahi les honneurs dûs à la vertu, chacun veut être un homme agréable, & nul ne se soucie d'être un homme de bien. De-là naît encore cette autre inconséquence, qu'on ne récompense dans les hommes que les qualités qui ne dépendent pas d'eux: car nos talens naissent avec nous, nos vertus seules nous appartiennent.

Le goût de la philosophie relâche tous les liens d'estime & de bienveillance qui attachent les hommes à la société; & c'est peut-être le plus dangereux des maux qu'elle engendre. Le charme de l'étude rend bientôt insipide tout autre attachement. De plus, à force de réfléchir sur l'humanité, à force d'observer les hommes, le philosophe apprend à les aprécier selon leur

valeur ; & il eſt difficile d'avoir bien de l'affection pour ce qu'on mépriſe. Bientôt il réunit en ſa perſonne tout l'intérêt que les hommes vertueux partagent avec leurs ſemblables : ſon mépris pour les autres tourne au profit de ſon orgueil ; ſon amour-propre augmente en même proportion que ſon indifférence pour le reſte de l'Univers. La famille, la patrie, deviennent pour lui des mots vuides de ſens : il n'eſt ni parent, ni citoyen, ni homme ; il eſt philoſophe.

En même tems que la culture des Sciences retire en quelque ſorte de la preſſe le cœur du philoſophe, elle y engage en un autre ſens celui de l'homme de lettres, & toujours avec un égal préjudice pour la vertu. Tout homme qui s'occupe des talens agreables veut plaire, être admiré ; & il veut être admiré plus qu'un autre. Les applau-

diſſemens publics appartiennent à lui ſeul : je dirois qu'il fait tout pour les obtenir, s'il ne faiſoit encore plus pour en priver ſes concurrens. De-là naiſſent d'un côté, les rafinemens du goût & de la politeſſe, vile & baſſe flatterie, ſoins ſéducteurs, inſidieux, puériles, qui, à la longue, rapetiſſent l'ame, & corrompent le cœur ; & de l'autre les jalouſies, les rivalités, les haines d'artiſtes ſi renommées, la perfide calomnie, la fourberie, la trahiſon, & tout ce que le vice a de plus lâche & de plus odieux. Si le Philoſophe mépriſe les hommes, l'artiſte s'en fait bientôt mépriſer, & tous deux concourrent enfin à les rendre mépriſables.

La Science n'eſt point faite pour l'homme en général. Il s'égare ſans ceſſe dans ſa recherche, & s'il l'obtient quelquefois, ce n'eſt preſque jamais qu'à ſon préjudice. Il eſt né pour agir & penſer

penſer, & non pour réfléchir. La réfléxion ne ſert qu'à le rendre malheureux, ſans le rendre meilleur ni plus ſage : elle lui fait regretter les biens paſſés, & l'empêche de jouir du préſent : elle lui préſente l'avenir heureux pour le ſeduire par l'imagination, & le tourmenter par les deſirs ; & l'avenir malheureux pour le lui faire ſentir d'avance. L'étude corrompt ſes mœurs, altere ſa ſanté, détruit ſon tempérament, & gâte ſouvent ſa raiſon : ſi elle lui apprenoit quelque choſe, je le trouverois encore fort mal dédommagé.

J'avoue qu'il y a quelques génies ſublimes qui ſçavent pénétrer à travers des voiles dont la verité s'enveloppe, quelques ames privilégiées, capables de réſiſter à la bétiſe de la vanité, à la baſſe jalouſie & aux autres paſſions qu'engendre le goût des lettres. Le petit nombre de ceux qui ont le bonheur

de réunir ces qualités, est la lumiere & l'honneur du genre humain ; c'est à eux seuls qu'il convient pour le bien de tous, de s'exercer à l'étude ; & cette exception même confirme la régle : car si tous les hommes étoient des Socrates, la Science alors ne leur seroit pas nuisible ; mais ils n'auroient aucun besoin d'elle.

Les mêmes causes qui ont corrompu les peuples, servent quelquefois à prévenir une plus grande corruption : c'est ainsi que celui qui s'est gâté le tempérament par un usage indiscret de la Médecine, est forcé de recourir encore aux Médecins pour se conserver la vie ; & c'est ainsi que les Arts & les Sciences, après avoir fait éclore les vices, sont nécessaires pour les empêcher de se tourner en crimes ; ils les couvrent au moins d'un vernis qui ne permet pas au poison de s'exhaler aussi librement. Elles

détruisent la vertu, mais elles en laissent le simulacre public, qui est toujours une belle chose. Elles introduisent à sa place la politesse & les bienséances ; à la crainte de paroître méchant, elles substituent celle de paroître ridicule.

Peuples, sçachez donc une fois que la Nature a voulu vous préserver de la science, comme une mere arrache une arme dangereuse des mains de son enfant ; que tous les secrets qu'elle vous cache sont autant de maux dont elle vous garantit, & que la peine que vous trouvez à vous instruire, n'est pas le moindre de ses bienfaits.

SÇAVANS.

LA plûpart des Sçavans le sont à la maniere des enfans. La vaste érudition résulte moins d'une multitude d'idées

que d'une multitude d'images. Les dates, les noms propres, les lieux, tous les objets iſolés ou dénués d'idées ſe retiennent uniquement par la mémoire des ſignes; & rarement ſe rappelle-t-on quelqu'une de ces choſes, ſans voir en même temps le *recto* ou le *verſo* de la page où on l'a lue, ou la figure ſous laquelle on la vit la premiere fois. Telle étoit à peu près la ſcience à la mode des ſiecles derniers. Celle de notre ſiecle eſt autre choſe, on n'étudie plus, on n'obſerve plus, on rêve, & l'on nous donne gravement pour de la philoſophie, les rêves de quelques mauvaiſes nuits. On me dira que je rêve auſſi; j'en conviens : mais, ce que les autres n'ont garde de faire, je donne mes rêves pour des rêves, laiſſant chercher aux Lecteurs s'ils ont quelque choſe d'utile aux gens éveillés.

S'il eſt bon que de grands génies inſ-

truisent les hommes , il faut que le Vulgaire reçoive leurs instructions : si chacun se mêle d'en donner, qui les voudra recevoir? *Les boiteux*, dit Montagne, *sont mal-propres aux exercices du corps ; & aux exercices de l'esprit, les ames boiteuses*. Mais en ce siecle sçavant, on ne voit que boiteux vouloir apprendre à marcher aux autres. Le peuple reçoit les écrits des Sages pour les juger, & non pour s'instruire : jamais on ne vit tant de *Dandins*.

La science est dans la plupart de ceux qui la cultivent, une monnoie dont on fait grand cas ; qui cependant n'ajoute au bien-être, qu'autant qu'on la communique, & n'est bonne que dans le commerce. Otez à nos Sçavans le plaisir de se faire écouter, le sçavoir ne sera rien pour eux. Ils n'amassent dans le cabinet que pour répandre dans le Public ; ils ne veulent être sages qu'aux

yeux d'autrui ; & ils ne se soucieroient plus de l'étude, s'ils n'avoient plus d'admirateurs. C'est ainsi que pensoit Sénèque lui même. *Si l'on me donnoit*, dit-il, *la science, à condition de ne la pas montrer, je n'en voudrois point.* Sublime Philosophie, voilà donc ton usage!

Quand je vois un homme épris de l'amour des connoissances, se laisser séduire à leur charme, & courir de l'une à l'autre sans sçavoir s'arrêter, je crois voir un enfant sur le rivage, amassant des coquilles, & commençant par s'en charger ; puis, tenté par celles qu'il voit encore, en rejetter, en reprendre, jusqu'à ce qu'accablé de leur multitude, & ne sçachant plus que choisir, il finisse par tout jetter, & retourne à vuide.

Ces grands Philosophes qui possèdent toutes les grandes sciences dans un degré éminent, seroient très-surpris

d'apprendre qu'ils ne sçavent rien : mais je serois bien plus surpris moi-même, si ces hommes qui sçavent tant de choses, sçavoient jamais celle-là.

TALENT.

LA Nature semble avoir partagé des Talens divers aux hommes pour leur donner à chacun leur emploi, sans égard à la condition dans laquelle ils sont nés.

Il y a deux choses à considérer avant le Talent; sçavoir, les mœurs & la félicité. L'homme est un être trop noble pour devoir servir simplement d'instrument à d'autres; & l'on ne doit point l'employer à ce qui leur convient sans consulter aussi ce qui lui convient à lui-même; car les hommes ne sont pas faits pour les places, mais les places

ſont faites pour eux; & pour diſtribuer convenablement les choſes, il ne faut pas tant chercher dans leur partage l'emploi auquel chaque homme eſt le plus propre, que celui qui eſt le plus propre à chaque homme, pour le rendre bon & heureux autant qu'il eſt poſſible. Il n'eſt jamais permis de détériorer une ame humaine pour l'avantage des autres, ni de faire un ſcélérat pour le ſervice des honnêtes gens.

Pour ſuivre ſon Talent il faut le connoître. Eſt-ce une choſe aiſée de diſcerner toujours les Talens des hommes; & à l'âge où l'on prend un parti ſi l'on a tant de peine à bien connoître ceux des enfans qu'on a le mieux obſervés, comment celui dont l'éducation aura été négligée, ſçaura-t-il de lui-même diſtinguer les ſiens? Rien n'eſt plus équivoque que les ſignes d'inclination qu'on donne dès l'enfance; l'eſprit imitateur

y a ſouvent plus de part que le Talent ; ils dépendent plutôt d'une rencontre fortuite que d'un penchant décidé, & le penchant même n'annonce pas toujours la diſpoſition.

Le vrai Talent, le vrai génie a une certaine ſimplicité qui le rend moins inquiet, moins remuant, moins prompt à ſe montrer qu'un apparent & faux Talent qu'on prend pour véritable, & qui n'eſt qu'une vaine ardeur de briller, ſans moyens pour y réuſſir. Tel entend un tambour & veut être un Général ; un autre voit bâtir, & ſe croit Architecte.

On n'a des Talens que pour s'élever, perſonne n'en a pour deſcendre; eſt-ce bien là l'ordre de la Nature.

Quand chacun connoîtroit ſon Talent, & voudroit le ſuivre, combien le pourroient? Combien ſurmonteroient d'injuſtes obſtacles ? Combien vain-

croient d'indignes concurrens ? Celui qui ſent ſa foibleſſe appelle à ſon ſecours le manége & la brigue, que l'autre plus ſûr de lui dédaigne.

Tant d'établiſſemens en faveur des arts ne font que leur nuire. En multipliant indiſcrettement les ſujets, on les confond ; le vrai mérite reſte étouffé dans la foule, & les honneurs dûs au plus habile ſont tous pour le plus intriguant.

S'il exiſtoit une ſociété où les emplois & les rangs fuſſent exactement meſurés ſur les Talens & le mérite perſonnel, chacun pourroit aſpirer à la place qu'il ſçauroit le mieux remplir ; mais il faut ſe conduire par des régles plus ſûres & renoncer au prix des Talens, quand le plus vil de tous eſt le ſeul qui méne à la fortune.

Il eſt difficile de croire que tous les Talens divers doivent être développés;

car il faudroit pour cela que le nombre de ceux qui les possédent fût exactement proportionné aux besoins de la société ; & si l'on ne laissoit au travail de la terre que ceux qui ont éminemment le Talent de l'Agriculture, ou qu'on enlevât à ce travail tous ceux qui sont plus propres à un autre, il ne resteroit pas assez de Laboureurs pour la cultiver & nous faire vivre.

Les Talens des hommes sont comme les vertus des drogues que la nature nous donne pour guérir nos maux, quoique son intention soit que nous n'en ayons pas besoin. Il y a des plantes qui nous empoisonnent, des animaux qui nous dévorent, des Talens qui nous sont pernicieux. S'il falloit toujours employer chaque chose selon ses principales propriétés, peut-être feroit-on moins de bien que de mal aux hommes.

Les peuples bons & simples n'ont pas

befoin de tant de Talens; ils fe foutiennent mieux par leur fimplicité que les autres par toute leur induftrie. Mais à mefure qu'ils fe corrompent, leurs Talens fe développent comme pour fervir de fupplément aux vertus qu'ils perdent, & pour forcer les méchans eux-mêmes d'être utiles en dépit d'eux.

LE GOUT.

LE bon n'eft que le beau mis en action; l'un tient intimement à l'autre & ils ont tous deux une fource commune dans la nature bien ordonnée. Il s'enfuit que le Goût fe perfectionne par les mêmes moyens que la fageffe, & qu'une ame bien touchée des charmes de la vertu doit à proportion être auffi fenfible à tous les genres de beautés.

On s'exerce à voir comme à fentir, ou plutôt une vue exquife n'eft qu'un

ſentiment délicat & fin. C'eſt ainſi qu'un peintre à l'aſpect d'un beau payſage ou devant un beau tableau s'extaſie à des objets qui ne ſont pas même remarqués d'un ſpectateur vulgaire. Combien de choſes qu'on n'apperçoit que par ſentiment, & dont il eſt impoſſible de rendre raiſon? Combien de ces je ne ſçais quoi qui reviennent ſi fréquemment, & dont le Goût ſeul décide?

Le Goût eſt en quelque maniere le microſcope du jugement; c'eſt lui qui met les petits objets à ſa portée, & ſes opérations commencent où s'arrêtent celles du dernier. Que faut-il donc pour le cultiver? S'exercer à voir ainſi qu'à ſentir, & à juger du beau par inſpection comme du bon par ſentiment.

Plus on va chercher les définitions du Goût, & plus on s'égare; le Goût n'eſt que la faculté de juger de ce qui plaît ou déplaît au plus grand nombre; ſor-

tez de-là, vous ne ſçavez plus ce que c'eſt que le Goût. Il ne s'enſuit pas qu'il y ait plus de gens de goût que d'autres; car bien que la pluralité juge ſainement de chaque objet, il y a peu d'hommes qui jugent comme elle ſur tout; & bien que le concours des goûts les plus généraux faſſe le bon Goût, il y a peu de gens de Goût; de même qu'il y a peu de belles perſonnes, quoique l'aſſemblage des traits les plus communs, faſſe la beauté.

Il faut remarquer qu'il ne s'agit pas ni de ce qu'on aime, parce qu'il nous eſt utile, ni de ce qu'on hait, parce qu'il nous nuit. Le Goût ne s'exerce que ſur des choſes indifférentes, ou d'un intérêt d'amuſement, tout au plus, & non ſur celles qui tiennent à nos beſoins; pour juger de celles-ci le Goût n'eſt pas néceſſaire, le ſeul appetit ſuffit. Voilà ce qui rend ſi difficiles, & ce

ſemble ſi arbitraires, les pures déciſions du Goût ; car hors l'inſtinct qui les détermine, on ne voit plus la raiſon de ces déciſions. On doit diſtinguer encore ſes loix dans les choſes morales, & ſes loix dans les choſes phyſiques. Dans celles-ci, les principes du Goût ſemblent abſolument inexpliquables ; mais il importe d'obſerver qu'il entre du moral dans tout ce qui tient à l'imitation : ainſi l'on explique des beautés qui paroiſſent phyſiques, & qui ne le ſont réellement point. J'ajouterai que le Goût a des régles locales, qui les rendent en mille choſes dépendantes des climats, des mœurs, du gouvernement, des choſes d'inſtitution ; qu'il en a d'autres qui tiennent à l'âge, au ſexe, au caractère, & que c'eſt en ce ſens qu'il ne faut pas diſputer des Goûts.

Le Goût eſt naturel à tous les hom-

mes ; mais ils ne l'ont pas tous en même mesure, il ne se développe pas dans tous au même degré, & dans tous il est sujet à s'altérer par diverses causes. La mesure du Goût qu'on peut avoir dépend de la sensibilité qu'on a reçue ; sa culture & sa forme dépendent des sociétés où l'on a vêcu. Premiérement il faut vivre dans des sociétés nombreuses pour faire beaucoup de comparaisons : secondement, il faut des sociétés d'amusement & d'oisiveté, car dans celles d'affaires on a pour régle, non le plaisir, mais l'intérêt ; en troisieme lieu il faut des sociétés où l'inégalité ne soit pas grande, où la tyrannie de l'opinion soit moderée, & où regne la volupté plus que la vanité ; car dans le cas contraire la mode étouffe le Goût, & l'on ne cherche plus ce qui plaît, mais ce qui distingue.

Dans ce dernier cas, il n'est plus

vrai que le bon Goût eſt celui du plus grand nombre. Pourquoi cela ? Parce que l'objet change. Alors la multitude n'a plus de jugement à elle, elle ne juge plus que d'après ceux qu'elle croit plus éclairés qu'elle ; elle approuve non ce qui eſt bien, mais ce qu'ils ont approuvé. Dans tous les tems, faites que chaque homme ait ſon propre ſentiment ; & ce qui eſt le plus agréable en ſoi aura toujours la pluralité des ſuffrages.

Les hommes dans leurs travaux ne font rien de beau que par imitation. Tous les vrais modéles du Goût ſont dans la nature. Plus nous nous éloignons du maître, plus nos tableaux ſont défigurés ; c'eſt alors des objets que nous aimons, que nous tirons nos modéles ; & le beau de fantaiſie, ſujet au caprice & à l'autorité, n'eſt plus rien que ce qui plaît à ceux qui nous guident.

Ceux qui nous guident ſont les Artiſtes, les Grands, les Riches ; & ce qui les guide eux mêmes, eſt leur inſtinct ou leur vanité : ceux-ci pour établir leur richeſſe, & les autres pour en profiter cherchent, à l'envi, de nouveaux moyens de dépenſe. Par là le grand luxe établit ſon empire, il fait aimer ce qui eſt difficile & couteux ; alors le prétendu beau, loin d'imiter la nature, n'eſt telqu'à force de la contrarier. Voilà comment le luxe & le mauvais Goût ſont inſéparables. Par tout où le Goût eſt diſpendieux, il eſt faux.

C'eſt ſur-tout dans le commerce des deux ſexes que le gout, bon ou mauvais prend ſa forme ; ſa culture eſt un effet néceſſaire de l'objet de cette ſociété. Mais quand la facilité de jouir attiédit le déſir de plaire, le goût doit dégénerer ; & c'eſt-là, ce me ſemble, une raiſon des plus ſenſibles pourquoi le bon Goût tient aux bonnes mœurs.

Le Goût se corrompt par une délicatesse excessive, qui rend sensible à des choses que le gros des hommes n'apperçoit pas : cette délicatesse méne à l'esprit de discussion ; car plus on subtilise les objets, plus ils se multiplient : cette subtilité rend le tact plus délicat & moins uniforme. Il se forme alors autant de goûts qu'il y a de têtes. Dans les disputes sur la préférence, la philosophie & les lumieres s'étendent ; & c'est ainsi qu'on apprend à penser. Les observations fines ne peuvent guères être faites que par des gens très-répandus, attendu qu'elles frappent après toutes les autres, & que les gens peu accoutumés aux sociétés nombreuses y épuisent leur attention sur les grands traits. Il n'y a, peut-être, à présent un lieu policé sur la terre, où le goût général soit plus mauvais qu'à Paris. Cependant c'est dans cette Capitale que le bon goût

ſe cultive ; & il paroît peu de livres eſtimés dans l'Europe, dont l'Auteur n'ait été ſe former à Paris. Ceux qui penſent qu'il ſuffit de lire les livres qui s'y font, ſe trompent ; on apprend beaucoup plus dans la converſation des Auteurs que dans leurs livres ; & les Auteurs eux-mêmes ne ſont pas ceux avec qui l'on apprend le plus. C'eſt l'eſprit des ſociétés qui développe une tête penſante, & qui porte la vûe auſſi loin qu'elle peut aller. Si vous avez une étincelle de génie, allez paſſer une année à Paris : bientôt vous ſerez tout ce que vous pouvez être, ou vous ne ſerez jamais rien.

Il y a une certaine ſimplicité de goût qui va au cœur, & qui ne ſe trouve que dans les écrits des Anciens. Dans l'éloquence, dans la poëſie, dans toute eſpece de littérature, on les trouve, comme dans l'hiſtoire, abondans en choſes,

& ſobres à juger. Nos Auteurs au contraire diſent peu & prononcent beaucoup. Nous donner ſans ceſſe leur jugement pour loi, n'eſt pas le moyen de former le nôtre. La difference des deux goûts ſe fait ſentir dans tous les monumens & juſques ſur les tombeaux. Les nôtres ſont couverts d'éloges; ſur ceux des Anciens on liſoit des faits.

Sta, viator; heroem calcas.

Quand j'aurois trouvé cette épitaphe ſur un monument antique, j'aurois d'abord deviné qu'elle étoit moderne; car rien n'eſt ſi commun que des héros parmi nous; mais chez les Anciens ils étoient rares. Au lieu de dire qu'un homme étoit un héros, ils auroient dit ce qu'il avoit fait pour l'être. A l'épitaphe de ce héros, comparez celle de l'efféminé Sardanapale;

J'ai bâti Tarſe & Anchiale en un jour,
Et maintenant je ſuis mort.

Laquelle dit plus, à votre avis? Notre ſtyle lapidaire avec ſon enflure, n'eſt bon qu'à ſouffler des nains. Les Anciens montroient les hommes au naturel; & l'on voyoit que c'étoient des hommes. Xénophon honorant la mémoire de quelques Guerriers tués en trahiſon dans la retraite des dix mille, ils moururent, dit-il, irréprochables dans la guerre & dans l'amitié. Voilà tout : mais conſidérez dans cet éloge ſi court & ſi ſimple, de quoi l'Auteur avoit le cœur plein. Malheur à qui ne trouve pas cela raviſſant ! On liſoit ces mots gravés ſur un marbre aux Thermopyles :

PASSANT, vas dire à Sparte, que nous ſommes morts ici pour obéir à ſes ſaintes loix.

On voit bien que ce n'eſt pas l'Académie des Inſcriptions qui a composé celle-là.

IMAGINATION.

Le pouvoir immédiat des ſens eſt foible & borné : c'eſt par l'entremiſe de l'Imagination qu'ils font leurs plus grands ravages ; c'eſt elle qui prend ſoin d'irriter les déſirs, en prêtant à leurs objets encore plus d'attraits que ne leur en donnât la nature ; c'eſt elle qui découvre à l'œil avec ſcandale ce qu'il ne voit pas ſeulement comme nud, mais comme devant être habillé. Il n'y a point de vêtement ſi modeſte au travers duquel un regard enflammé par l'Imagination n'aille porter les déſirs. Une jeune Chinoiſe avançant un bout de pied couvert & chauſſé, fera plus de ravage à Pekin que n'eût fait la plus belle fille du monde danſant toute nue au bas du Taygete.

Malheur à qui n'a plus rien à désirer! il perd pour ainsi dire tout ce qu'il possède. On jouit moins de ce qu'on obtient que de ce qu'on espere, & l'on n'est heureux qu'avant d'être heureux. En effet, l'homme avide & borné, fait pour tout vouloir & peu obtenir, a reçu du Ciel une force consolante qui rapproche de lui tout ce qu'il désire, qui le soumet à son Imagination, qui le lui rend présent & sensible, qui le lui livre en quelque sorte, & pour lui rendre cette imaginaire propriété plus douce, le modifie au gré de sa passion. Mais tout ce prestige disparoît devant l'objet aux yeux du possesseur; on ne se figure point ce qu'on voit : l'imagination ne pare plus rien de ce qu'on posséde, l'illusion cesse où commence la jouissance

En toute chose l'habitude tue l'Imagination, il n'y a que les objets nouveaux

veaux qui la réveillent. Dans ceux que l'on voit tous les jours, ce n'eſt plus l'Imagination qui agit, c'eſt la mémoire, & voilà la raiſon de l'axiome *ab aſſuetis non fit paſſio*; car ce n'eſt qu'au feu de l'Imagination que les paſſions s'allument.

Le ſouvenir des objets qui nous ont frappés, les idées que nous avons acquiſes, nous ſuivent dans la retraite, la peuplent malgré nous, d'images plus ſéduiſantes que les objets mêmes, & rendent la ſolitude auſſi funeſte à celui qui les y porte, qu'elle eſt utile à celui qui s'y maintient toujours ſeul.

Quand l'Imagination eſt une fois ſalie, tout devient pour elle un ſujet de ſcandale. Quand on n'a plus rien de bon que l'extérieur, on redouble tous ſes ſoins pour le conſerver.

L'Imagination qui pare ce qu'on déſire, l'abandonne dans la poſſeſſion. Hors

le ſeul être exiſtant par lui-même, il n'y a rien de beau que ce qui n'eſt pas.

L'exiſtence des êtres finis eſt ſi pauvre & ſi bornée, que quand nous ne voyons que ce qui eſt, nous ne ſommes jamais émus. Ce ſont les chimères qui ornent les objets réels, & ſi l'Imagination n'ajoute un charme à ce qui nous frappe, le ſterile plaiſir qu'on y prend, ſe borne à l'organe, & laiſſe toujours le cœur froid.

Quoique l'uſage ordinaire ſoit d'annoncer par degrés les triſtes nouvelles, il y a des Imaginations fougueuſes, qui ſur un mot portent tout à l'extrême, avec leſquelles il faut mieux ſuivre une route contraire & les accabler d'abord pour leur ménager enſuite des adouciſſemens.

OPINION, PRÉVOYANCE.

L'OPINION reine du monde n'eſt point ſoumiſe au pouvoir des Rois ; ils ſont eux-mêmes ſes premiers eſclaves.

Pour ne rien donner à l'Opinion, il ne faut rien donner à l'autorité, & la plûpart de nos erreurs nous viennent bien moins de nous que des autres.

Rien ne rend plus inſenſible à la raillerie, que d'être au-deſſus de l'opinion.

La Prévoyance ! La Prévoyance qui nous porte ſans ceſſe au-delà de nous, & ſouvent nous place où nous n'arriverons point ; voilà la véritable ſource de toutes nos misères. Quelle manie a un être auſſi paſſager que l'homme, de regarder toujours au loin dans un avenir qui vient ſi rarement, & de négliger le préſent dont il eſt ſûr ! Manie

d'autant plus funeſte qu'elle augmente inceſſamment avec l'âge, & que les vieillards toujours défians, prévoyans, avares, aiment mieux ſe refuſer aujourd'hui le néceſſaire, que d'en manquer dans cent ans : ainſi nous tenons à tout, nous nous accrochons à tout ; les tems, les lieux, les hommes, les choſes, tout ce qui eſt, tout ce qui ſera, importe à chacun de nous. Notre individu n'eſt plus que la moindre partie de nous-mêmes. Chacun s'étend, pour ainſi dire, ſur la terre entiere, & devient ſenſible ſur toute cette grande ſurface. Eſt-il étonnant que nos maux ſe multiplient dans tous les points par où l'on peut nous bleſſer ? Que de Princes ſe déſolent pour la perte d'un Pays qu'ils n'ont jamais vu ? Que de Marchands il ſuffit de toucher aux Indes, pour les faire crier à Paris ?

Eſt-ce la nature qui porte ainſi les

hommes ſi loin d'eux-mêmes ? Eſt-ce elle qui veut que chacun apprenne ſon deſtin des autres, & quelquefois l'apprenne le dernier; enſorte que tel eſt mort heureux ou miſérable, ſans en avoir jamais rien ſçu? Je vois un homme frais, gai, vigoureux, bien portant, ſa préſence inſpire la joie; ſes yeux annoncent le contentement, le bien-être : il porte avec lui l'image du bonheur. Vient une lettre de la Poſte; l'homme heureux la regarde; elle eſt à ſon adreſſe, il l'ouvre, il la lit. A l'inſtant ſon air change, il pâlit, il tombe en défaillance. Revenu à lui, il pleure, il s'agite, il gémit, il s'arrache les cheveux, il fait retentir l'air de ſes cris, il ſemble attaqué d'affreuſes convulſions. Inſenſé, quel mal t'a donc fait ce papier? Quel membre t'a-t-il ôté ? Quel crime t'a-t-il fait commettre? Enfin, qu'a-t-il changé en toi-même pour

te mettre dans l'état où je te vois? Que la lettre ſe fût égarée, qu'une main charitable l'eût jettée au feu, le ſort de ce mortel heureux & malheureux à la fois, eût été, ce me ſemble, un étrange problême. Son malheur, direz-vous, étoit réel. Fort bien, mais il ne le ſentoit pas : où étoit-il donc? Son bonheur étoit imaginaire : j'entends, la ſanté, la gaîté, le bien être, le contentement d'eſprit ne ſont plus que des viſions. Nous n'exiſtons plus où nous ſommes, nous n'exiſtons qu'où nous ne ſommes pas. Eſt-ce la peine d'avoir une ſi grande peur de la mort, pourvu que ce en quoi nous vivons reſte?

O homme ! reſſerre ton exiſtence au-dedans de toi, & tu ne ſeras plus miſérable. Reſte à la place que la Nature t'aſſigne dans la chaîne des êtres, rien ne t'en pourra faire ſortir ; ne regimbe point contre la dure loi de la

néceſſité, & n'épuiſe pas à vouloir lui réſiſter des forces que le Ciel ne t'a point données pour étendre ou prolonger ton exiſtence, mais ſeulement pour la conſerver comme il lui plaît, & autant qu'il lui plaît. Ta liberté, ton pouvoir ne s'étendent qu'auſſi loin que tes forces naturelles, & pas au-delà; tout le reſte n'eſt qu'eſclavage, illuſion, preſtige. La domination même eſt ſervile, quand elle tient à l'opinion; car tu dépends des préjugés de ceux que tu gouvernes par les préjugés. Pour les conduire comme il te plaît, il faut te conduire comme il leur plaît. Ils n'ont qu'à changer de maniere de penſer, il faudra bien par force que tu changes de manière d'agir. Ceux qui t'approchent n'ont qu'à ſçavoir gouverner les opinions du Peuple que tu crois gouverner, ou des favoris qui te gouvernent, ou celles de ta famille,

ou les tiennes propres; ces Visirs, ces Courtisans, ces Prêtres, ces Soldats, ces Valets, ces Caillettes, & jusqu'à des enfans, quand tu serois un Themistocle en génie, vont te mener comme un enfant toi-même au milieu de tes Légions. Tu as beau faire, jamais ton autorité réelle n'ira plus loin que tes facultés réelles. Sitôt qu'il faut voir par les yeux des autres, il faut vouloir par leurs volontés. Mes peuples sont mes sujets, dis-tu fiérement, soit; mais toi, qu'es-tu? Le sujet de tes Ministres: & tes Ministres à leur tour qui sont-ils? Les sujets de leurs Commis, de leurs Maîtresses, les valets de leurs valets. Prenez tout, usurpez tout, & puis versez l'argent à pleines mains dressez des batteries de canons, élevez des gibets, des roues, donnez des loix, des Edits, multipliez les espions, les soldats, les bourreaux, les prisons, les chaînes;

chaînes ; pauvres petits hommes, de quoi vous ſert tout cela ? Vous n'en ſerez ni mieux ſervis, ni moins volés, ni moins trompés, ni plus abſolus. Vous direz toujours nous voulons, & vous ſerez toujours ce que voudront les autres.

SENS.

Les premieres facultés qui ſe forment & ſe perfectionnent en nous, ſont les Sens. Ce ſont donc les premieres qu'il faudroit cultiver ; ce ſont les ſeules qu'on oublie, ou celles qu'on néglige le plus.

Exercer les Sens n'eſt pas ſeulement en faire uſage, c'eſt apprendre à bien juger par eux, c'eſt apprendre, pour ainſi dire, à ſentir ; car nous ne ſçavons ni toucher, ni voir, ni entendre que comme nous avons appris.

La meilleure manière d'apprendre à bien juger, eſt celle qui tend le plus à ſimplifier nos expériences, & à pouvoir même nous en paſſer ſans tomber dans l'erreur. D'où il ſuit qu'après avoir long-tems vérifié les rapports des Sens l'un par l'autre, il faut encore apprendre à vérifier les rapports de chaque Sens par lui-même, ſans avoir beſoin de recourir à un autre Sens; alors chaque ſenſation deviendra pour nous une idée, & cette idée ſera toujours conforme à la vérité.

Nous ne ſommes pas également maîtres de l'uſage de tous nos Sens. Il y en a un, ſçavoir le toucher, dont l'action n'eſt jamais ſuſpendue durant la veille; il a été répandu ſur la ſurface entière de notre corps, comme une garde continuelle, pour nous avertir de tout ce qui peut l'offenſer. C'eſt auſſi celui dont, bon gré malgré, nous

acquérons le plutôt l'expérience par cet exercice continuel, & auquel par conséquent nous avons moins besoin de donner une culture particuliere. Cependant nous observons que les aveugles ont le tact plus sûr & plus fin que nous ; parce que, n'étant pas guidés par la vue, ils sont forcés d'apprendre à tirer uniquement du premier Sens les jugemens que nous fournit l'autre.

Quoique le toucher soit de tous nos Sens celui dont nous avons le plus continuel exercice, ses jugemens restent pourtant imparfaits & grossiers, plus que ceux d'aucun autre, parce que nous mêlons continuellement à son usage celui de la vue, & que l'œil atteignant à l'objet plutôt que la main, l'esprit juge presque toujours sans elle. En revanche les jugemens du tact sont les plus sûrs, précisément parce qu'ils sont les plus bornés ; car ne s'étendant qu'aussi

loin que nos mains peuvent atteindre, ils rectifient l'étourderie des autres ſens, qui s'élancent au loin ſur des objets qu'ils apperçoivent à peine, au lieu que tout ce qu'apperçoit le toucher, il l'apperçoit bien. Ajoutez que, joignant, quand il nous plaît, la force des muſcles à l'action des nerfs, nous uniſſons, par une ſenſation ſimultanée, au jugement de la température, des grandeurs, des figures, le jugement du poids & de la ſolidité; ainſi le toucher étant de tous les Sens celui qui nous inſtruit le mieux de l'impreſſion que les corps étrangers peuvent faire ſur le nôtre, eſt celui dont l'uſage eſt le plus fréquent, & nous donne le plus immédiatement la connoiſſance néceſſaire à notre conſervation.

Autant le toucher concentre les opérations autour de l'homme, autant la vue étend les ſiennes au-delà de lui.

C'eſt là ce qui rend celles-ci trompeuſes ; d'un coup d'œil un homme embraſſe la moitié de ſon horiſon. Dans cette multitude de ſenſations ſimultanées & de jugemens qu'elles excitent, comment ne ſe tromper ſur aucun ? Ainſi la vue eſt de tous nos ſens le plus fautif, préciſément parce qu'il eſt le plus étendu, & que précédant de bien loin tous les autres, ſes opérations ſont trop promptes & trop vaſtes, pour pouvoir être rectifiées par eux. Il y a plus, les illuſions mêmes de la perſpective nous ſont néceſſaires pour parvenir à connoître l'étendue & à comparer ſes parties. Sans les fauſſes apparences, nous ne verrions rien dans l'éloignement ; ſans les gradations de grandeur & de lumiere, nous ne pourrions eſtimer aucune diſtance, ou plutôt il n'y en auroit point pour nous. Si de deux arbres égaux, celui qui eſt

à cent pas de nous, nous paroiſſoit auſſi grand & auſſi diſtinct que celui qui eſt à dix, nous les placerions à côté l'un de l'autre. Si nous appercevions toutes les dimenſions des objets ſous leur véritable meſure, nous ne verrions aucun eſpace, & tout nous paroîtroit ſur notre œil.

La vue & le toucher s'appliquent également ſur les corps en repos & ſur les corps qui ſe meuvent; mais comme il n'y a que l'ébranlement de l'air qui puiſſe émouvoir le ſens de l'ouie, il n'y a qu'un corps en mouvement qui faſſe du bruit ou du ſon, & ſi tout étoit en repos, nous n'entendrions jamais rien. La nuit donc où, ne nous mouvant nous-mêmes qu'autant qu'il nous plaît, nous n'avons à craindre que les corps qui ſe meuvent, il nous importe d'avoir l'oreille alerte, de pouvoir juger par la ſenſation qui nous frappe, ſi le corps

qui la cauſe eſt grand ou petit, éloigné ou proche, ſi ſon ébranlement eſt violent ou foible. L'air ébranlé eſt ſujet à des répercuſſions qui le réfléchiſſent, qui produiſant des échos, répétent la ſenſation, & font entendre le corps bruyant ou ſonore en un autre lieu que celui où il eſt. Si dans une plaine ou dans une vallée on met l'oreille à terre, on entend la voix des hommes & le pas des chevaux, de beaucoup plus loin qu'en reſtant debout.

Nous avons un organe qui répond à l'ouie, ſçavoir celui de la voix; nous n'en avons pas de même qui réponde à la vue, & nous ne rendons pas les couleurs comme les ſons. C'eſt un moyen de plus pour cultiver le premier ſens, en exerçant l'organe actif & l'organe paſſif l'un par l'autre.

Nous mourrions affamés ou empoiſonnés, s'il falloit attendre, pour choi-

fir les nourritures qui nous conviennent, que l'expérience nous eût appris à les connoître & à les choisir : mais la suprême bonté qui a fait, du plaisir des êtres sensibles, l'instrument de leur conservation, nous avertit, par ce qui plaît à notre palais, de ce qui convient à notre estomac. Il n'y a point naturellement pour l'homme de Médecin, plus sûr que son propre appetit, & à le prendre dans son état primitif, je ne doute point qu'alors les alimens qu'il trouvoit les plus agréables, ne lui fussent aussi les plus sains.

Il y a plus. L'Auteur des choses ne pourvoit pas seulement aux besoins qu'il nous donne, mais encore à ceux que nous nous donnons nous-mêmes ; & c'est pour mettre toujours le desir à côté du besoin, qu'il fait que nos goûts changent & s'altérent avec nos manières de vivre. Plus nous nous eloignons

de l'état de nature, plus nous perdons de nos goûts naturels; ou plutôt l'habitude nous fait une ſeconde nature, que nous ſubſtituons tellement à la première, que nul d'entre nous ne connoît plus celle-ci. Il ſuit de-là, que les goûts les plus naturels doivent être auſſi les plus ſimples; car ce ſont ceux qui ſe transforment le plus aiſément, au lieu qu'en s'aiguiſant, en s'irritant par nos fantaiſies, ils prennent une forme qui ne change plus. L'homme qui n'eſt encore d'aucun pays, ſe fera ſans peine aux uſages de quelques pays que ce ſoit, mais l'homme d'un pays ne devient plus celui d'un autre.

De nos ſenſations diverſes, le goût donne celles qui généralement nous affectent le plus. Auſſi ſommes-nous plus intereſſés à bien juger des ſubſtances qui doivent faire partie de la nôtre, que de celles qui ne ſont que l'en-

vironner. Mille choses sont indifférentes au toucher, à l'ouie, à la vue; mais il n'y a presque rien d'indifférent au goût. De plus, l'activité de ce sens est toute physique & matérielle, il est le seul qui ne dit rien à l'imagination, du moins celui dans les sensations duquel elle entre le moins, au lieu que l'imitation & l'imagination mêlent souvent du moral à l'impression de tous les autres. Aussi généralement les cœurs tendres & voluptueux, les caractères passionnés & vraiment sensibles, faciles à émouvoir par les autres sens, sont-ils assez tiedes sur celui-ci.

Le sens de l'odorat est au goût ce que celui de la vue est au toucher : il le prévient, il l'avertit de la manière dont telle ou telle substance doit l'affecter, & dispose à la rechercher ou à la fuir, selon l'impression qu'on en reçoit d'avance.

L'odorat eſt le ſens de l'imagination, donnant aux nerfs un ton plus fort, il doit beaucoup agiter le cerveau; c'eſt pour cela qu'il ranime un moment le tempérament & l'épuiſe à la longue. Il a dans l'amour des effets aſſez connus. Le doux parfum d'un cabinet de toilette, n'eſt pas un piege auſſi foible qu'on le penſe, & je ne ſçais s'il faut féliciter ou plaindre l'homme ſage & peu ſenſible, que l'odeur des fleurs que ſa maîtreſſe a ſur le ſein, ne fit jamais palpiter.

On peut admettre une eſpece de ſixiéme ſens, appellé ſens commun, moins parce qu'il eſt commun à tous les hommes, que parce qu'il réſulte de l'uſage bien réglé des autres ſens, & qu'il nous inſtruit de la nature des choſes par le concours de toutes leurs apparences. Ce ſixieme ſens n'a point parconſéquent d'organe particulier; il ne

réside que dans le cerveau, & ses sensations purement internes, s'appellent perceptions ou idées. C'est par le nombre de ces idées que se mesure l'étendue de nos connoissances; c'est leur netteté, leur clarté qui fait la justesse de l'esprit; c'est l'art de les comparer entre elles quon appelle raison humaine. Ainsi ce que j'appelle raison sensitive ou puérile, consiste à former des idées simples par le concours de plusieurs sensations, & ce que j'appelle raison intellectuelle ou humaine, consiste à former des idées complettes par le concours de plusieurs idées simples.



IDÉES.

La maniere de former les Idées eſt ce qui donne un caractère à l'eſprit humain. L'eſprit qui ne forme ſes idées que ſur des rapports réels, eſt un eſprit ſolide ; celui qui ſe contente de rapports apparens, eſt un eſprit ſuperficiel : celui qui voit les rapports tels qu'ils ſont, eſt un eſprit juſte ; celui qui les apprécie mal, eſt un eſprit faux : celui qui controuve des rapports imaginaires qui n'ont ni réalité, ni apparence, eſt un fou ; celui qui ne compare point eſt un imbécile. L'aptitude plus ou moins grande à comparer des idées & à trouver des rapports, eſt ce qui fait dans les hommes le plus ou le moins d'eſprit.

Les idées ſimples ne ſont que des ſenſations comparées. Il y a des juge-

mens dans les ſimples ſenſations, auſſi bien que dans les ſenſations complexes, que j'appelle idées ſimples. Dans la ſenſation le jugement eſt purement paſſif, il affirme qu'on ſent ce qu'on ſent. Dans la perception ou idée, le jugement eſt actif; il rapproche, il compare, il détermine des rapports que le ſens ne détermine pas. Voilà toute la différence, mais elle eſt grande. Jamais la nature ne nous trompe; c'eſt toujours nous qui nous trompons.



LANGUES, ACCENT.

LES langues, en changeant les ſignes, modifient auſſi les idées qu'ils repréſentent; les têtes ſe forment ſur les langages; les penſées prennent la teinte des idiômes. La raiſon ſeule eſt commune; l'eſprit en chaque langue a ſa forme particuliere : différence qui pourroit bien être en partie la cauſe où l'effet des caractères nationaux; & ce qui paroît confirmer cette conjecture, eſt que, chez toutes les Nations du Monde, la langue ſuit les viciſſitudes des mœurs, & ſe conſerve ou s'altere comme elles.

C'eſt peu de choſes d'apprendre les Langues pour elles-mêmes, leur uſage n'eſt pas ſi important qu'on croit; mais l'étude des Langues mene à celle de la Grammaire générale. Il faut appren-

dre le Latin pour sçavoir le François, il faut étudier & comparer l'un & l'autre, pour entendre les régles de l'art de parler.

La langue Françoise est, dit-on, la plus chaste des langues; je la crois, moi, la plus obscène; car il me semble que la chasteté d'une langue ne consiste pas à éviter avec soin les tours deshonnêtes, mais à ne les pas avoir. En effet, pour les éviter, il faut qu'on y pense; & il n'y a point de langue où il soit plus difficile de parler purement en tous sens, que la Françoise. Le lecteur, toujours plus habile à trouver des sens obscènes que l'Auteur à les écarter, se scandalise & s'effarouche de tout. Comment ce qui passe par des oreilles impures, ne contracteroit-il pas leur soüillure? Au contraire, un peuple de bonnes mœurs a des termes propres pour toutes choses; & ces termes sont toujours honnêtes, parce

parce qu'ils sont toujours employés honnêtement. Il est impossible d'imaginer un langage plus modeste, que celui de la Bible, précisément parce que tout y est dit avec naïveté. Pour rendre immodestes les mêmes choses, il suffit de les traduire en François.

Se piquer de n'avoir point d'Accent, c'est se piquer d'ôter aux phrases leur grace & leur énergie. L'Accent est l'ame du discours ; il lui donne le sentiment & la vérité. L'Accent ment moins que la parole. C'est peut-être pour cela que les gens bien élevés le craignent tant. C'est de l'usage de tout dire sur le même ton qu'est venu celui de persiffler les gens, sans qu'ils le sentent. A l'Accent proscrit succedent des manières de prononcer ridicules, affectées, & sujettes à la mode, telles qu'on les remarque sur-tout dans les jeunes gens de la Cour. Cette affecta-

tion de parole & de maintien eſt ce qui rend généralement l'abord du françois repouſſant & déſagréable aux autres nations. Au lieu de mettre de l'Accent dans ſon parler, il y met de l'air. Ce n'eſt pas le moyen de prévenir en ſa faveur.

SIGNES.

UNE des erreurs de nôtre âge eſt d'employer la raiſon trop nue, comme ſi les hommes n'étoient qu'eſprit. En négligeant la langue des Signes qui parlent à l'imagination, l'on a perdu le plus énergique des langages. L'impreſſion de la parole eſt toujours foible, & l'on parle au cœur par les yeux bien mieux que par les oreilles. En voulant tout donner au raiſonnement, nous avons réduit en mots nos précep-

tes, nous n'avons rien mis dans les actions. La ſeule raiſon n'eſt point active; elle retient quelquefois, rarement elle excite, & jamais elle n'a rien fait de grand. Toujours raiſonner eſt la manie des petits eſprits. Les ames fortes ont bien un autre langage; c'eſt par ce langage qu'on perſuade & qu'on fait agir.

Dans les ſiécles modernes, les hommes n'ont plus de priſe les uns ſur les autres, que par la force & par l'interêt; au lieu que les anciens agiſſoient beaucoup plus par la perſuaſion, par les affections de l'ame, parce qu'ils ne négligeoient pas la langue des Signes. Toutes les conventions ſe paſſoient avec ſolemnité pour les rendre plus inviolables.

Avant que la force fut établie, les Dieux étoient les Magiſtrats du genre humain; c'étoit pardevant eux, que les

particuliers faisoient leurs traités, leurs alliances, prononcoient leurs promesses ; la face de la terre étoit le livre où s'en conservoient les archives. Des rochers, des arbres, des monceaux de pierre consacrés par ces actes, & rendus respectables aux hommes barbares, étoient les feuillets de ce Livre, ouvert sans cesse à tous les yeux. *Le Puits du serment, le Puits du vivant & voyant, le vieux chêne de Mambré, le monceau du témoin*, voilà quels étoient les monumens grossiers, mais augustes, de la sainteté des contrats ; nul n'eût osé d'une main sacrilege attenter à ces monumens ; & la foi des hommes étoit plus assurée par la garantie de ces témoins muets, qu'elle ne l'est aujourd'hui par la vaine rigueur des loix. Dans le gouvernement, l'auguste appareil de la puissance royale en imposoit aux sujets. Des marques de digni-

tés, un trône, un ſceptre, une robe de pourpre, une couronne, un bandeau, étoient pour eux des choſes ſacrées. Ces ſignes reſpectés leur rendoient vénérable l'homme qu'ils en voyoient orné; ſans ſoldats, ſans menaces, ſi-tôt qu'il parloit, il étoit obéi.

Le Clergé Romain, les a très-habilement conſervés, & à ſon exemple quelques Républiques, entre autres celle de Veniſe. Auſſi le gouvernement Vénitien, malgré la chute de l'Etat, jouit-il encore ſous l'appareil de ſon antique majeſté, de toute l'affection, de toute l'adoration du peuple; & après le Pape orné de ſa tiare, il n'y a peut-être ni Roi, ni Potentat, ni homme au monde auſſi reſpecté que le Doge de Veniſe, ſans pouvoir, ſans autorité, mais rendu ſacré par ſa pompe, & paré ſous ſa corne Ducale, d'une coëffure de femme. Cette cérémonie du Bucentaure, qui

fait tant rire les ſots, feroit verſer à la populace de Veniſe tout ſon ſang pour le maintien de ſon tyranique gouvernement.

Ce que les Anciens ont fait avec l'éloquence eſt prodigieux, mais cette éloquence ne conſiſtoit pas ſeulement en beaux diſcours bien arrangés, & jamais elle n'eut plus d'effet que quand l'orateur parloit le moins. Ce qu'on diſoit le plus vivement ne s'exprimoit pas par des mots, mais par des Signes; on ne le diſoit pas, on le montroit. L'objet qu'on expoſe aux yeux ébranle l'imagination, excite la curioſité, tient l'eſprit dans l'attente de ce qu'on va dire, & ſouvent cet objet ſeul a tout dit. Traſibule & Tarquin coupant des têtes de pavots, Alexandre appliquant ſon ſceau ſur la bouche de ſon favori, Diogêne marchant devant Zénon, ne parloient pas mieux que s'ils avoient fait

de longs diſcours. Quel circuit de paroles eût auſſi bien rendu les mêmes idées ? Darius engagé dans la Scythie avec ſon armée, reçoit de la part du Roi des Scythes un oiſeau, une grenouille, une ſouris & cinq fléches. L'Ambaſſadeur remet ſon préſent, & s'en retourne ſans rien dire. De nos jours cet homme eût paſſé pour fou. Cette terrible harangue fut entendue, & Darius n'eût plus grande hâte que de regagner ſon pays comme il put. Subſtituez une lettre à ces Signes ; plus elle ſera ménaçante & moins elle effrayera : ce ne ſera qu'une fanfaronade dont Darius n'eût fait que rire.

Que d'attentions chez les Romains à la langue des Signes ! des vêtemens divers ſelon les âges, ſelon les conditions; des toges, des ſayes, des prétextes, des bulles, des laticlaves, des chaînes, des licteurs, des faiſceaux, des haches, des

couronnes d'or, d'herbes, de feuilles, des ovations, des triomphes, tout chez eux étoit appareil, repréſentation, cérémonie, & tout faiſoit impreſſion ſur les cœurs des citoyens. Il importoit à l'Etat que le peuple s'aſſemblât en tel lieu plutôt qu'en tel autre; qu'il vît ou ne vit pas le Capitole; qu'il fût ou ne fut pas tourné du côté du Sénat; qu'il délibérât tel ou tel jour par préférence. Les accuſés changeoient d'habit, les candidats en changeoient; les guerriers ne vantoient pas leurs exploits, ils montroient leurs bleſſures. A la mort de Céſar, j'imagine un de nos orateurs voulant émouvoir le peuple, épuiſer tous les lieux communs de l'art, pour faire une pathétique deſcription de ſes plaies, de ſon ſang, de ſon cadavre: Antoine, quoiqu'éloquent, ne dit point tout céla; il fait apporter le corps. Quelle Rhéthorique!

PLAISIRS.

PLAISIRS, AMUSEMENS.

LES plaiſirs excluſifs ſont la mort du plaiſir.

L'art d'aſſaiſonner les plaiſirs, n'eſt que celui d'en être avare.

S'abſtenir pour jouir, c'eſt l'épicureiſme de la raiſon.

Le plaiſir n'eſt légitime, même dans le mariage, que quand le deſir eſt partagé.

Jamais les cœurs ſenſibles n'aimerent les plaiſirs bruyans, vain & ſtérile bonheur des gens qui ne ſentent rien, & qui croyent qu'étourdir la vie, c'eſt en jouir.

La variété des deſirs vient de celle des connoiſſances, & les premiers plaiſirs qu'on connoît, ſont long-tems les ſeuls qu'on recherche.

Le plaifir qu'on veut avoir aux yeux des autres, eſt perdu pour tout le monde; on ne l'a ni pour eux ni pour ſoi.

Les vrais amuſemens ſont ceux qu'on partage avec le peuple; ceux qu'on veut avoir à ſoi ſeul, on ne les a plus.

Le ridicule que l'opinion redoute ſur toute choſe, eſt toujours à côté d'elle pour la tyranniſer & pour la punir. On n'eſt jamais ridicule que par des formes déterminées; celui qui ſçait varier ſes ſituations & ſes plaiſirs, efface aujourd'hui l'impreſſion d'hier; il eſt comme nul dans l'eſprit des hommes, mais il jouit; car il eſt tout entier à chaque heure & à chaque choſe.

Tout ce qui tient aux ſens, & n'eſt pas néceſſaire à la vie, change de nature auſſi-tôt qu'il tourne en habitude. Il ceſſe d'être un plaiſir, en devenant un beſoin; c'eſt à la fois une chaîne qu'on ſe donne, & une jouiſſance dont on ſe

prive. Prévenir toujours les desirs, n'est pas l'art de les contenter, mais de les éteindre.

Changeons de goût avec les années, ne déplaçons pas plus les âges que les saisons : il faut être soi dans tous les tems, & ne point lutter contre la nature ; ces vains efforts usent la vie, & nous empêchent d'en user.

THEATRE.

C'EST au Théâtre qu'il faut aller étudier non les mœurs, mais le goût, c'est là sur-tout qu'il se montre à ceux qui sçavent réfléchir. Le Théâtre n'est pas fait pour la vérité ; il est fait pour flatter, pour amuser les hommes ; il n'y a point d'école où l'on apprenne si bien l'art de leur plaire & d'intéresser le cœur humain.

L'étude du Théâtre mene à celle de

la poësie ; elles ont exactement le même objet.

Le mal qu'on reproche au Théâtre, n'est pas précisément d'inspirer des passions criminelles, mais de disposer l'ame à des sentimens trop tendres qu'on satisfait ensuite aux dépens de la vertu. Les douces émotions qu'on y ressent, n'ont pas elles-mêmes un objet déterminé, mais elles en font naître le besoin ; elles ne donnent pas précisément de l'amour, mais elles préparent à en sentir ; elles ne choisissent pas la personne qu'on doit aimer, mais elles nous forcent à faire ce choix. Quand il seroit vrai qu'on ne peint au Théâtre que des passions légitimes, s'ensuit-il de là que les impressions en sont plus foibles, que les effets en sont moins dangereux? Comme si les vives images d'une tendresse innocente étoient moins douces, moins séduisantes, moins capables d'é-

chauffer un cœur ſenſible, que celles d'un amour criminel, à qui l'horreur du vice ſert au moins de contrepoiſon. Quand le Patricien Manilius fut chaſſé du Sénat de Rome pour avoir donné un baiſer à ſa femme en préſence de ſa fille, à ne conſidérer cette action qu'en elle-même, qu'avoit-elle de répréhenſible? Rien, ſans doute : elle annonçoit même un ſentiment louable. Mais les chaſtes feux de la mere en pouvoient inſpirer d'impures à la fille. C'étoit donc d'une action fort honnête faire un exemple de corruption. Voilà l'effet des amours permis du Théâtre.

Si les Héros de quelques pieces ſoumettent l'amour au devoir, en admirant leur force, le cœur ſe prête à leur foibleſſe; on apprend moins à ſe donner leur courage qu'à ſe mettre dans le cas d'en avoir beſoin. C'eſt plus d'exercice pour la vertu; mais qui l'oſe ex-

poſer à ces combats, mérite d'y ſuccomber. L'amour, l'amour même prend ſon maſque pour la ſurprendre ; il ſe pare de ſon enthouſiaſme ; il uſurpe ſa force, il affecte ſon langage, & quand on s'apperçoit de l'erreur, qu'il eſt tard pour en revenir ! que d'hommes bien nés, ſéduits par ces apparences, d'Amans tendres & généreux qu'ils étoient d'abord, ſont devenus par dégrés de vils corrupteurs, ſans mœurs, ſans reſpect pour la foi conjugale, ſans égards pour les droits de la confiance & de l'amitié ! Heureux qui ſçait ſe reconnoître au bord du précipice, & s'empêcher d'y tomber ! Eſt-ce au milieu d'une courſe rapide qu'on doit eſpérer de s'arrêter ? Eſt-ce en s'attendriſſant tous les jours qu'on apprend à ſurmonter la tendreſſe ? On triomphe aiſément d'un foible penchant ; mais celui qui connut le véritable amour & l'a ſçu vain-

cre : Ah! pardonnons à ce mortel, s'il existe, d'oser prétendre à la vertu.

S'il est vrai qu'il faille des amusemens à l'homme, il faut convenir au moins qu'ils ne sont permis qu'autant qu'ils sont nécessaires, & que tout amusement inutile est un mal, pour un être dont la vie est si courte & le tems si précieux. L'état d'homme a ses plaisirs, qui dérivent de sa nature, & naissent de ses travaux, de ses rapports, de ses besoins; & ces plaisirs, d'autant plus doux, que celui qui les goûte a l'ame plus saine, rendent quiconque en sçait jouir, peu sensible à tous les autres. Un pere, un fils, un mari, un citoyen, ont des devoirs si chers à remplir, qu'ils ne leur laissent rien à dérober à l'ennui : mais c'est le mécontentement de soi-même, c'est le poids de l'oisiveté, c'est l'oubli des goûts simples & naturels, qui rendent si nécessaire un amusement

étranger. Je n'aime point qu'on ait besoin d'attacher incessamment son cœur sur la Scène, comme s'il étoit mal à son aise au-dedans de nous. La nature même a dicté la réponse de ce Barbare, à qui l'on vantoit la magnificence du Cirque & des jeux établis à Rome. *Les Romains*, demanda ce bon-homme *n'ont-ils ni femmes ni enfans?* Le Barbare avoit raison. L'on croit s'assembler au Spectacle, & c'est là que chacun s'isole; c'est là qu'on va oublier ses amis, ses voisins, ses proches, pour s'intéresser à des fables, pour pleurer les malheurs des morts, ou rire aux dépens des vivans.

L'homme ferme, prudent, toujours semblable à lui-même, n'est pas facile à imiter sur le Théâtre; & quand il le feroit, l'imitation, moins variée, n'en seroit pas agréable au Vulgaire; il s'intéresseroit difficilement à une image qui

n'eſt pas la ſienne, & dans laquelle il ne reconnoîtroit ni ſes mœurs ni ſes paſſions. Jamais le cœur humain ne s'identifie avec des objets qu'il ſent lui être abſolument étrangers. Auſſi l'habile Poëte, le Poëte qui ſçait l'art de réuſſir, cherchant à plaire au Peuple & aux hommes vulgaires, ſe garde bien de leur offrir la ſublime image d'un cœur maître de lui, qui n'écoute que la voix de la ſageſſe; mais il charme les ſpectateurs par des caractères toujours en contradiction, qui veulent & ne veulent pas, qui font retentir le Théâtre de cris & de gémiſſemens, qui nous forcent à les plaindre, lors même qu'ils font leur devoir, & à penſer que c'eſt une triſte choſe que la vertu, puiſqu'elle rend ſes amis ſi miſérables. C'eſt par ce moyen, qu'avec des imitations plus faciles & plus diverſes, le Poëte émeut & flatte davantage les ſpectateurs.

Cette habitude de ſoumettre à leurs paſſions les gens qu'on nous fait aimer, altére & change tellement nos jugemens ſur les choſes louables, que nous nous accoutumons à honorer la foibleſſe d'ame ſous le nom de ſenſibilité, & à traiter d'hommes durs & ſans ſentiment, ceux en qui la ſévérité du devoir l'emporte, en toutes occaſions, ſur les affections naturelles. Au contraire, nous eſtimons comme gens d'un bon naturel ceux qui, vivement affectés de tout, ſont l'éternel jouet des événemens; ceux qui pleurent comme des femmes la perte de ce qui leur fut cher; ceux qu'une amitié déſordonnée rend injuſtes pour ſervir leurs amis; ceux qui ne connoiſſent d'autre régle que l'aveugle penchant de leur cœur; ceux qui, toujours loués du ſexe qui les ſubjugue & qu'ils imitent, n'ont d'autres vertus que leurs paſſions; ni d'autre mérite que leur foibleſſe. Ainſi

l'égalité, la force, la conſtance, l'amour de la juſtice, l'empire de la raiſon, deviennent inſenſiblement des qualités haïſſables, des vices que l'on décrie. Les hommes ſe font honorer par tout ce qui les rend dignes de mépris; & ce renverſement de ſaines opinions eſt l'infaillible effet des leçons qu'on va prendre au Théâtre.

De quelque ſens qu'on enviſage le Théâtre, dans le tragique, ou le comique, on voit toujours que, devenant de jour en jour plus ſenſibles par amuſement & par jeu à l'amour, à la colere, & à toutes les autres paſſions, nous perdons toute force pour leur réſiſter quand elles nous aſſaillent tout de bon; & que le Théâtre animant & fomentant en nous les diſpoſitions qu'il faudroit contenir & réprimer, il fait dominer ce qui devroit obéïr; loin de nous rendre meilleurs & plus heureux, il nous rend pi-

res & plus malheureux encore, & nous fait payer, aux dépens de nous-mêmes, le ſoin qu'on y prend de nous plaire & de nous flatter.

Il n'y a que la raiſon qui ne ſoit bonne à rien ſur la Scène. Un homme ſans paſſions, ou qui les domineroit toutes, n'y ſçauroit intéreſſer perſonne : & l'on a déja remarqué qu'un Stoïcien, dans la Tragédie, ſeroit un perſonnage inſupportable; dans la Comédie, il feroit rire, tout au plus.

L'amour eſt le régne des femmes; ce ſont elles qui néceſſairement y donnent la loi : parce que, ſelon l'ordre de la nature, la réſiſtance leur appartient, & que les hommes ne peuvent vaincre cette réſiſtance, qu'aux dépens de leur liberté. Un effet des pieces où l'amour domine, eſt donc d'étendre l'empire du ſexe, de rendre des femmes & de jeunes filles les précepteurs du Public, &

de leur donner ſur les ſpectateurs le même pouvoir qu'elles ont ſur leurs amans. Penſe-t-on que cet ordre ſoit ſans inconvénient, & qu'en augmentant avec tant de ſoin l'aſcendant des femmes, les hommes en feront mieux gouvernés?

La même cauſe qui donne dans nos Pieces tragiques & comiques, l'aſcendant aux femmes ſur les hommes, le donne encore aux jeunes gens ſur les vieillards; & c'eſt un autre renverſement des rapports naturels, qui n'eſt pas moins répréhenſible : puiſque l'intérêt y eſt toujours pour les amans, il s'enſuit que les perſonnages avancés en âge n'y peuvent jamais faire que des rôles en ſous-ordre : ou, pour former le nœud de l'intrigue, ils ſervent d'obſtacle aux vœux des jeunes Amans, & alors ils ſont haïſſables; ou ils ſont amoureux eux-mêmes, & alors ils ſont

ridicules : *Turpe ſenex miles.* On en fait, dans les Tragédies, des tyrans, des uſurpateurs ; dans les Comédies, des jaloux, des uſuriers, des peres inſupportables, que tout le monde conſpire à tromper. Voilà ſous quel honorable aſpect on montre la Vieilleſſe au Théâtre ; voilà quel reſpect on inſpire pour elle aux jeunes gens. Remercions l'illûſtre Auteur de *Zaïre* & de *Nanine* d'avoir ſouſtrait à ce mépris le vénérable *Luſignan*, & le bon vieux Philippe *Humbert.* Il en eſt encore quelques autres ; mais cela ſuffit-il pour arrêter le torrent du préjugé public, & pour effacer l'aviliſſement où la plûpart des Auteurs ſe plaiſent à montrer l'âge de la ſageſſe, de l'expérience & de l'autorité ? Qui peut douter que l'habitude à voir toujours dans les Vieillards des perſonnages odieux au Theâtre, n'aide à les faire rebuter dans la ſociété, &

qu'en s'accoutumant à confondre ceux qu'on voit dans le monde avec les radoteurs & les Gérontes de la Comédie, on ne les méprise tous également.

TRAGÉDIE.

LA plus avantageuse impression des meilleures Tragédies est de réduire à quelques affections passageres, stériles & sans effet, tous les devoirs de la vie humaine ; à-peu-près comme ces gens polis, qui croyent avoir fait un acte de charité, en disant à un pauvre : *Dieu vous assiste.*

Pourquoi le cœur s'attendrit-il plus volontiers à des maux feints, qu'à des maux véritables ? Pourquoi les imitations du Théâtre nous arrachent-elles quelquefois plus de pleurs, que ne feroit la présence même des objets imités ?

C'est parce que les emotions qu'elles nous causent sont sans mélange d'inquiétude pour nous-mêmes. En donnant des pleurs à ces fictions, nous avons satisfait à tous les droits de l'Humanité, sans avoir plus rien à mettre du nôtre ; au lieu que les infortunés en personne exigeroient de nous des soins, des soulagemens, des consolations, des travaux qui pourroient nous associer à leurs peines, qui coûteroient du moins à notre indolence, & dont nous sommes bien-aises d'être exemptés. On diroit que notre cœur se resserre de peur de s'attendrir à nos dépens.

Il ne faut pas toujours regarder à la catastrophe pour juger de l'effet moral d'une Tragédie ; & à cet égard l'objet est rempli, quand on s'intéresse pour l'infortuné vertueux, plus que pour l'heureux coupable. Ainsi, comme il n'y a personne qui n'aimât mieux être

Britan-

Britannicus que Néron, je conviens qu'on doit compter pour bonne, la piece qui les repréfente, quoique Britannicus y périffe. Mais par le même principe, quel jugement porterons-nous d'une Tragédie, où, bien que les criminels foient punis, ils nous font préfentés fous un afpect fi favorable, que tout l'intérêt eft pour eux? Où Caton, le plus grand des Humains, fait le rôle d'un pédant? Où Ciceron, le fauveur de la République; Cicèron, de tous ceux qui porterent le nom de Peres de la Patrie, le premier qui en fut honorée, & le feul qui le méritât, nous eft montré comme un vil Rhéteur, un lâche; tandis que l'infâme Catilina, couvert de crimes qu'on n'oferoit nommer, prêt à égorger tous fes Magiftrats & à réduire fa Patrie en cendres, fait le rôle d'un grand homme, & réunit, par fes talens, fa fermeté, fon courage,

toute l'eſtime des ſpectateurs ? Qu'il eût, ſi l'on veut, une ame forte, en étoit-il moins un ſcélérat déteſtable, & falloit-il donner aux forfaits d'un brigand le coloris des exploits d'un héros ? A quoi donc aboutit la morale d'une pareille piece, ſi ce n'eſt à encourager des Catilina ; & à donner aux méchans habiles le prix de l'eſtime publique dûe aux gens de bien ?

J'entends dire que la Tragédie mene à la pitié par la terreur ; ſoit : mais quelle eſt cette pitié ? Une émotion paſſagere & vaine, qui ne dure pas plus que l'illuſion qui l'a produite ? un reſte de ſentiment naturel étouffé bien-tôt par les paſſions ; une pitié ſtérile, qui ſe repaît de quelques larmes, & n'a jamais produit le moindre acte d'humanité. Ainſi pleuroit le ſanguinaire Sylla au récit des maux qu'il n'avoit pas faits lui-même. Ainſi ſe cachoit le tyran de Phère au

Spectacle, de peur qu'on ne le vit gémir avec Andromaque & Priam, tandis qu'il écoutoit, ſans émotion, les cris de tant d'infortunés, qu'on égorgeoit tous les jours par ſes ordres.

Fin du premier Volume.



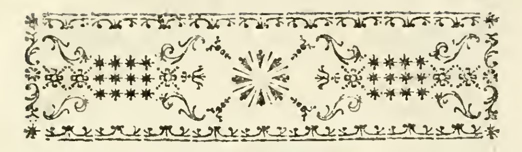


TABLE DES ARTICLES

Du premier Volume.

Fin de la Table du premier Volume.



